B 11697

C. STURZENEGGER

LA SERBIE EN GUERRE 1914 - 1916

ÉPISODES VÉCUS ET ILLUSTRÉS DE 120 PHOTOGRAPHIES PAR UNE SUISSESSE AU SERVICE DE LA CROIX-ROUGE

NEUCHATEL
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.
ÉDITEURS

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE

Tous droits réservés

40-

LA SERBIE EN GUERRE

IMP. DELACHAUX ET NIESTLÉ S. A., NEUCHATEL

PIERRE I^er^, ROI DE SERBIE.

C. STURZENEGGER

LA SERBIE EN GUERRE 1914 - 1916

ÉPISODES VÉCUS ET ILLUSTRÉS DE 120 PHOTOGRAPHIES PAR UNE SUISSESSE ALLEMANDE AU SERVICE DE LA CROIX-ROUGE

NEUCHATEL
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.
ÉDITEURS

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
ÉDITEUR

Tous droits réservés

Бр. инвентара 64015

БИБЛИОТЕКА
ГРАДА БЕОГРАДА

PRÉFACE

Le livre que M^lle^ Sturzenegger offre aujourd'hui aux lecteurs de langue française, n'a pas besoin d'une présentation. Il est un si fidèle écho de choses vues et vécues, que l'on peut dire que chacun de ses chapitres présente un document. La vérité historique ne perd rien du fait que l'auteur laisse souvent libre cours à son cœur : tout au contraire; elle ne fait qu'y gagner.

M^lle^ Sturzenegger a rendu un grand service aux esprits de bonne foi de langue allemande, en leur offrant la primeur de ses observations qui ne peuvent pas être suspectes de partialité : ces lignes ouvriront les yeux à toutes les personnes qui ont pu conserver la moindre liberté de jugement. Ce travail est d'autant plus utile qu'une certaine presse s'était imposée la tâche, depuis très longtemps, de noircir tout ce qui est serbe, à tel point que nos meilleurs amis avaient commencé à désespérer de notre ave-

nir. Et pourtant, l'héroïsme de nos soldats et le stoïcisme de nos citoyens, dans la tragique épreuve de ces derniers temps, ont été tels, de l'avis unanime, qu'ils ont infligé le plus éclatant démenti à toutes les calomnies.

Il m'est doux de constater qu'une femme suisse, et pourtant une Suissesse allemande, ait pu trouver que ses sœurs serbes n'étaient pas trop au-dessous de leur tâche. Ceci d'autant plus que nos mères et nos sœurs n'ont pas eu l'occasion de faire une éducation méthodique, et que, par conséquent, elles ne tiennent leurs qualités que du fond national lui-même.

Je voudrais remercier l'auteur de tous les nobles sentiments dont son excellent livre fait preuve à l'égard de mes compatriotes et de mon Pays, et qui ne nous étonnent point venant d'une citoyenne suisse. Je crains toutefois que toutes mes paroles ne soient au-dessous des regards de reconnaissance que cette admirable sœur de charité a dû emporter des lits de nos blessés, qui ont combattu pour la sainte cause de notre liberté nationale et qui ont pleine confiance dans l'avenir de notre Patrie, pour laquelle les vertus civiques suisses ont toujours été un modèle à suivre.

Paris, 12 juillet 1916.

MIL. R. VESNITCH,
Ministre de Serbie à Paris.

INTRODUCTION

Lorsque, il y a juste un an, l'Autriche adressa à la Serbie son mémorable ultimatum, le monde n'avait aucune idée que ce serait le signal de la conflagration générale d'aujourd'hui.

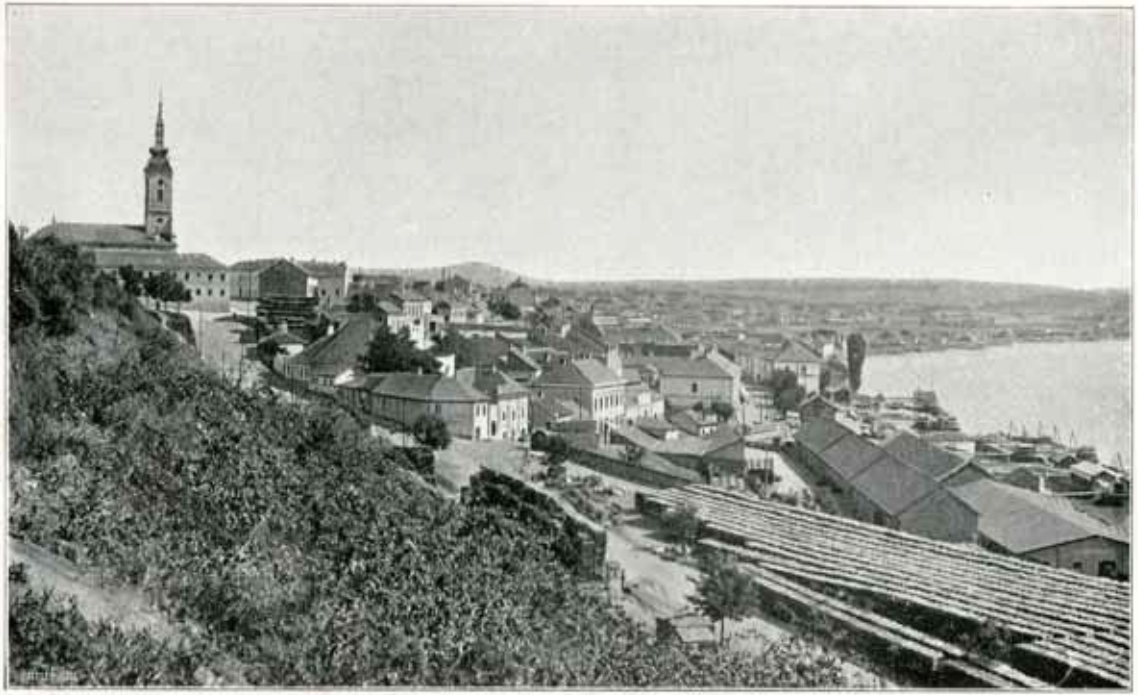
Il est vrai qu'on se demandait, le cœur angoissé, comment les événements se dérouleraient; mais l'imagination la plus hardie n'aurait pas rêvé qu'au bout de quarante-huit heures déjà, la pierre détachée de la montagne se mettrait en mouvement et qu'un terrible drame mondial allait se dérouler.

Pour comprendre la guerre et ses suites terribles, il fallait que l'humanité en vécût l'immense détresse et les misères sans fin.

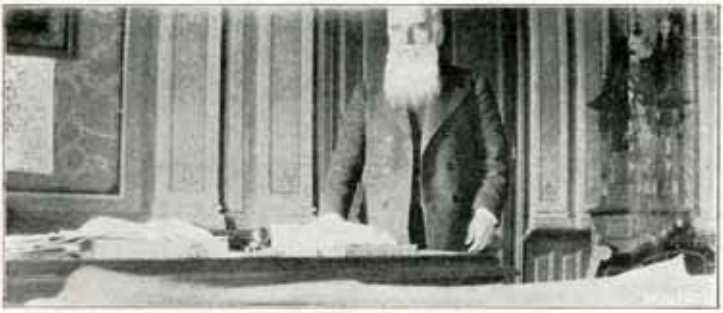
Comment ces souffrances naissent et se développent, comment elles atteignent chacun en particulier, lui perçant le cœur, n'épargnant aucune famille, aucune maison; voilà ce que je voudrais montrer à la postérité, à la suite de mes expériences sur terre serbe.

Zurich et Nisch, 1914-1915.

C. STURZENEGGER.
Auteur de *Serbien im Balkankriege 1912-1913.*



BELGRADE, VUE GÉNÉRALE. A gauche, la cathédrale et le chemin montant vers le parc et la forteresse, en bas la Save.



LE PRÉSIDENT DU MINISTÈRE PASITSCH DANS LE CABINET DE TRAVAIL AU PALAIS DU GOUVERNEMENT A NISCH. — PONT D'ACCÈS SUR LA NISCHAWA. VUE GÉNÉRALE DU PALAIS.

CHAPITRE I

QUELQUES PAGES DE L'HISTOIRE DE LA SERBIE

Après la grande migration des peuples, les *Serbes*, une des tribus slaves de la contrée de la Galicie actuelle, s'établirent dans la presqu'île balkanique; ils formaient plusieurs groupes sous des princes indépendants les uns des autres. Le centre de ces agglomérations était au bord de l'*Adria*; *Durazzo* devint leur capitale.

Déjà au X^me^ siècle, ces différents groupes s'unirent sous un même prince; au XII^me^, cet état devint un royaume, et en l'an 1346 *Etienne Duschan* fut couronné empereur. Son empire comprenait, outre la Dalmatie, le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, l'Albanie du Nord, la Thessalie et la Macédoine, jusqu'à Salonique.

Duschan était un prince extrêmement bon, sage et juste; ce fut lui qui promulga les premières lois écrites et qui entreprit l'organisation intérieure de son Etat; mais c'est aussi sous son règne que, pour la première fois, les Turcs mirent le pied sur le sol de l'Europe. La Serbie, la porte de l'Europe occidentale,

reconnut bientôt le danger qui menaçait tout l'Occident, et, à plusieurs reprises, repoussa victorieusement les peuplades asiatiques.

Cependant, après la mort de Duschan, les Turcs revinrent à la charge, en plus grand nombre et plus souvent, sentant que le bras puissant de la Serbie était brisé.

En effet, en l'année 1389, dans la terrible bataille de Kossowo, les Serbes succombèrent à l'assaut irrésistible des Turcs et perdirent ainsi complètement leur liberté et leur patrie.

Pourchassés sans pitié, ceux qui le pouvaient encore se réfugièrent au-delà des hautes montagnes, et même traversèrent le Danube; mais les Turcs les poursuivirent et menacèrent même les portes de Vienne.

L'Autriche réunit alors les forces serbes dispersées et chaque fois qu'elle avait besoin d'aide, les Serbes étaient mis aux premières places. Sous l'impératrice Marie-Thérèse l'élément serbe formait le plus fort contingent de l'armée autrichienne. Comme cette princesse les estimait, elle leur octroya beaucoup de droits et de libertés; cependant ils ne furent jamais à l'abri des prétentions des Hongrois; c'est pourquoi en l'année 1751 plus de 100,000 Serbes quittèrent le service de l'Autriche et allèrent s'établir sur territoire russe.

En 1779, Léopold II d'Autriche promit de nouveaux droits et de nouvelles libertés aux Serbes qui rentrèrent encore une fois dans les rangs autrichiens pour combattre les Turcs.

Mais la réalité resta bien au-dessous des promesses faites, et celles-ci tombèrent peu à peu dans l'oubli. Honneur, nom, religion, sentiment national même: tout cela fut foulé aux pieds.

Cependant, toutes ces rancunes comprimées éclatèrent violemment en 1848; et après avoir imploré en vain de l'empereur d'Autriche le rétablissement des anciens privilèges, les Serbes lui refusèrent l'obéissance; des révoltes sanglantes éclatèrent; les Hongrois remirent les Serbes à l'ordre d'une façon si terrible que, aujourd'hui encore, la Serbie n'a pas oublié les iniquités commises contre elle au nom de la justice.

Le mécontentement fut encore augmenté par les restrictions imposées à la Serbie après sa défaite; il arriva à son comble lors de l'annexion par l'Autriche des provinces primitives de la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine.

Tout ce qui suivit découle de cette malheureuse annexion; elle frappa au cœur la Serbie qui commençait à peine à se remettre des secousses ressenties.

Si nous jetons un coup d'œil sur la carte, nous sommes frappés d'un fait qui met la Serbie en état d'infériorité vis-à-vis des autres Etats balkaniques, c'est qu'elle est comme enfermée, étant seule à ne pas être reliée directement à la mer; isolement qui paralyse son commerce et ses relations internationales et civilisatrices; d'autant plus que les principales voies de communication avec l'Autriche sont obstruées par des obstacles de tout genre.

La communication avec la mer aurait pu se faire par la Bosnie et l'Herzégovine, mais l'Autriche s'étant violemment emparée de ces provinces, elle s'aliéna de cette façon les dernières sympathies de la Serbie.

C'est pourquoi un des principaux buts de la Serbie dans la dernière guerre balkanique fut d'arriver à *Durazzo* par l'Albanie du Nord, afin d'établir au moins là, une communication avec la mer.

L'armée serbe s'avança victorieuse, atteignit les bords de la mer, et fut ainsi au comble de ses désirs qui étaient devenus une nécessité pour la nation. Mais l'Autriche fit de nouveau le poing, et une grande démonstration navale chassa les Monténégrins de Scutari et les Serbes des bords de la mer, hors de l'Albanie.

Ceux-là seuls qui se sont trouvés dans les rangs des refoulés peuvent comprendre toutes leurs souffrances.

Revanche ! revanche ! c'est le cri qui déchirait les airs; — et la revanche vint, avec une fureur presque diabolique ! mais ce n'est pas le gouvernement qui la déchaîna, ni le peuple serbe comme tel, *ce furent les propres sujets de l'empire, les austro-serbes*, établis en Bosnie.

Loin de nous la pensée de vouloir atténuer la portée de l'acte infâme de Serajewo ! mais n'était-ce pas dur pour les patriotes serbes de devoir acclamer l'héritier du trône d'Autriche, dont la politique, en 1908, avait privé la Serbie de la Bosnie et de l'Herzégovine, — et cela justement le *jour anniversaire du deuil national rappelant la bataille de Kossowo !*

Cette circonstance a tourné la tête des étudiants austro-serbes, dont l'amour pour la patrie d'origine est encore brûlant, et les a conduits à l'aberration que nous savons. Ils ne se sont certainement pas rendu compte du tort qu'ils causaient ainsi à leur Serbie bien-aimée, quelles misères et quels maux sans nombre ils attiraient sur leur patrie et leur peuple qui saignaient encore des blessures de trois guerres successives, à peine terminées.

Lorsque la vengeance sanglante s'annonça, le gouvernement et le peuple s'unirent d'une façon indissoluble; les bras s'armèrent, durs comme l'acier, et les poitrines se cuirassèrent....

C'est ainsi qu'on marcha à l'ennemi. — Il serait peut-être en place de résumer ici rapidement les événements de juillet 1914.

L'ULTIMATUM DE L'AUTRICHE A LA SERBIE

Vienne, 23 juillet 1914.

L'Ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Belgrade a remis jeudi soir au gouvernement serbe une note contenant les exigences de son gouvernement; la réponse était attendue jusqu'au 25 juillet à 6 heures du soir. La note est rédigée en termes très tranchants. On exige du gouvernement serbe des déclarations par lesquelles il s'engage à s'opposer avec sévérité à toute propagande en faveur de la « plus grande Serbie » et à dissoudre la « Narodna Obrana ». Les complices de l'attentat de Serajewo qui séjournent en Serbie seront appelés par l'entremise de l'Autriche à répondre de cet acte et seront punis sévèrement. En outre le gouvernement autrichien demande des explications sur des déclarations

anti-autrichiennes parues dans les organes officiels de Serbie et de l'étranger à l'occasion du meurtre de l'archiduc François-Ferdinand. Tous les éléments qui se rallient à une propagande anti-autrichienne doivent être expulsés de l'armée, des administrations et des écoles publiques. Il doit être joint à la note un rapport sur l'enquête organisée contre les coupables de Serajewo.

En outre, la publication officielle suivante fut exigée du gouvernement serbe :

« Le gouvernement royal de Serbie condamne la propa-« gande dirigée contre l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire l'en-« semble des efforts qui ont pour but de détacher de l'em-« pire austro-hongrois des territoires qui lui appartiennent, « et il déplore sincèrement les terribles suites de cet acte « criminel. Le gouvernement royal de Serbie regrette que « des officiers et des fonctionnaires serbes aient pris part à « la sus-dite propagande, et aient ainsi détruit les relations « amicales de bon voisinage auxquelles le gouvernement « serbe s'était solennellement engagé par sa déclaration du « 18-31 mars 1909. Le gouvernement serbe, qui blâme et « désavoue toute velléité ou tout projet d'intervention dans « les destinées des habitants de n'importe quelle partie de « l'Autriche-Hongrie, envisage comme son devoir d'aver-« tir officiellement les officiers, les fonctionnaires et toute « la population du royaume, qu'elle sévira avec la dernière « rigueur contre les personnes qui se rendraient coupables « de pareilles actions, et qu'elle fera tous ses efforts pour « prévenir ou étouffer des actes de ce genre. »

Cette déclaration sera portée à la connaissance de l'armée royale par un ordre du jour de S. M. royale, et publiée dans l'organe officiel de l'armée. Le gouvernement royal de Serbie s'engage en outre :

1. A arrêter toute publication qui inciterait à la haine et au mépris de la monarchie, et dont la tendance générale serait dirigée contre l'intégrité territoriale de cette dernière.

2. A procéder sans tarder à la dissolution de la société « Narodna Obrana », à la confiscation de tous ses moyens de propagande, et d'agir de la même manière envers les autres comités et associations de Serbie qui s'occupent de propagande contre l'Autriche-Hongrie. Le gouvernement royal prendra les mesures nécessaires pour que les sus-dits comités ne reprennent pas leur activité sous une autre forme.

3. A éloigner de l'enseignement public en Serbie, aussi bien du corps enseignant que du matériel scolaire, tout ce qui sert ou pourrait servir à nourrir la propagande contre l'Autriche-Hongrie.

4. A évincer du service militaire et de l'administration en général les officiers et les fonctionnaires qui se seraient rendus coupables de propagande contre l'Autriche-Hongrie, et dont le gouvernement austro-hongrois se réserve de donner la liste d'après des sources sûres.

5. A consentir à ce qu'en Serbie les organes du gouvernement royal et impérial prennent part à la répression des tentatives dirigées contre la monarchie.

6. A organiser une enquête contre ceux qui ont participé au complot du 28 juin, et qui se trouveraient sur territoire serbe. Les délégués du gouvernement royal et impérial prendront part à cette enquête.

7. A procéder au plus tôt à l'arrestation du major Voja Tankovic et d'un certain Milan Ciganovic, fonctionnaire serbe, qui sont compromis dans l'affaire, comme l'a révélé l'enquête.

8. A empêcher par des mesures efficaces les autorités serbes à faire passer en contrebande des armes et des matières explosibles à la frontière; à punir sévèrement et à congédier les employés de la douane de Chabatz et de Loznica qui ont aidé aux participants du crime de Serajewo à traverser la frontière.

9. A donner des explications au gouvernement royal et impérial sur la manière injustifiable dont de hauts fonction-

naires serbes ont, nonobstant leur position officielle, exprimé en Serbie et à l'étranger, leur hostilité contre l'Autriche-Hongrie, après l'attentat du 28 juin.

10. A s'entendre avec le gouvernement impérial et royal au sujet de l'exécution des mesures précitées.

Le gouvernement attend la réponse à cet ultimatum au plus tard jusqu'au 25 juillet à 6 heures du soir.

VOIX DE LA PRESSE

Que fera maintenant la Serbie ? Il n'est probablement pas question qu'elle défende son indépendance par les armes, d'autant moins qu'elle ne sera sans doute appuyée par aucune autre puissance que la Russie. Car il est évident que, puisque les puissances ne sont pas intervenues pendant la guerre des Balkans, ce n'est pas le moment pour elles de le faire. La Russie, qui a laissé la Serbie perdre ses conquêtes sur l'Adria, n'interviendra probablement pas pour lui conserver son indépendance. Cela ne signifie pas cependant que la Serbie accepte, dans leur ensemble, les prétentions de l'Autriche. On peut supposer plutôt qu'elle promettra de souscrire à toutes les propositions qui visent la punition de tous ceux qui ont trempé dans le crime de Serajewo, mais qu'elle s'opposera à toute immixtion dans ses affaires d'Etat, si l'on réclame d'elle plus que la suspension de la propagande serbe dirigée contre la monarchie voisine.

Comme la note a été remise verbalement, c'est peut-être pour laisser au gouvernement serbe la possibilité de ne céder qu'à une partie des exigences autrichiennes; peut-être ce gouvernement a-t-il demandé le plus pour obtenir le moins.

Une autre question qui se pose est celle-ci : quel sera le résultat final de cette note menaçante ? Supposant que la Serbie soit obligée de se soumettre à ces exigences, mais en grinçant des dents, quel en serait le profit pour l'Autriche ?

Les sentiments hostiles de plusieurs politiciens serbes à

БИБЛИОТЕКА
ГРАДА БЕОГРАДА

l'égard de l'Autriche seront-ils affaiblis par des notes qui font rougir de honte tous les vrais patriotes ? Un mouvement national comme celui de la « grande Serbie » sera-t-il entravé par le fait que le gouvernement serbe, comme tel, s'en détache ? Cela n'excitera-t-il pas les esprits en Serbie contre l'Autriche ? Des patriotes égarés et aveuglés comme ceux de l'attentat de Serajewo ne seront-ils pas alors poussés plus que jamais à des actes criminels ? Ne peut-on pas craindre que, par une note comme celle présentée hier, le gouvernement serbe actuel, qui s'est toujours efforcé de maintenir des relations correctes avec le gouvernement austro-hongrois, ne soit balayé et remplacé par des radicaux ?

Vienne, 24 juillet 1914.

Tous les journaux, excepté l'organe des « social-démocrates » sont parfaitement d'accord avec la note. Le « Journal des ouvriers » la trouve provocante et condamne la démarche de Berchtold comme dépassant le but.

Neue Zürcher Zeitung.

La réponse serbe à la note du gouvernement austro-hongrois est conçue en ces termes :

CONTENU DE LA NOTE SERBE

Belgrade, 27 juillet 1914.

Le gouvernement royal de Serbie a reçu la communication du gouvernement austro-hongrois. Il est convaincu que sa réponse dissipera le malentendu qui menace les relations amicales de bon voisinage qui règnent entre ces deux pays. Le gouvernement royal a la ferme conviction que les protestations qui se sont fait jour à la Skupschtina, ainsi que les explications et les actes des représentants responsables de l'Etat, protestations auxquelles il a été mis un terme par la déclaration du gouvernement serbe du 18-31 mars 1909, et qui, depuis, ne se sont pas renouvelées à l'égard de la

Бр. инвентара 64015

grande monarchie voisine, ni de la part des gouvernements successifs de la Serbie, ni par leurs organes officiels — que ces protestations ne se renouvelleront pas. Aucune tentative n'a été faite de changer quoi que ce soit à l'état de choses politique et juridique qui a été créé en Serbie.

Le gouvernement serbe affirme qu'aucune représentation n'a été faite de ce chef par le gouvernement impérial et royal autrichien, excepté au sujet d'un manuel scolaire, pour lequel il a été fait au gouvernement impérial et royal une réponse entièrement satisfaisante.

A réitérées fois, pendant les guerres balkaniques, la Serbie a donné des preuves d'une politique pacifique et modérée. C'est à la Serbie et aux sacrifices qu'elle a faits dans l'intérêt de la paix européenne qu'on doit le fait que cette paix a été respectée. Le gouvernement serbe ne peut pas être rendu responsable des manifestations de caractère privé comme il s'en produit dans presque tous les pays d'une façon normale et qui échappent en général au contrôle officiel, d'autant plus que, à l'occasion du règlement d'une série de questions soulevées entre la Serbie et l'Autriche, le gouvernement royal s'est montré plein de prévenance et a réussi de cette façon à en régler une grande partie à l'avantage des deux pays voisins.

En conséquence, le gouvernement royal de Serbie a été péniblement impressionné par les accusations d'après lesquelles le royaume de Serbie aurait eu une part dans l'attentat de Serajewo; il s'attendait à être invité à prendre part à l'enquête concernant ce crime, et il était prêt à prouver qu'il voulait agir d'une manière correcte, en sévissant contre toutes les personnes qui lui seraient signalées. En se soumettant ainsi aux désirs du gouvernement impérial et royal autrichien, le gouvernement serbe est disposé à livrer aux tribunaux tout sujet serbe qui sera convaincu de participation au crime de Serajewo, et, de ce fait, il conservera le respect dû à sa position et à son rang. Il s'engage en particulier à publier la communication suivante à la première page de son Bulletin officiel du 13-26 juillet 1914 :

1. Le gouvernement royal de la Serbie condamne toute propagande dirigée contre l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire l'ensemble des efforts (tendances, tentatives, manœuvres) dont le but est de détacher de la monarchie austro-hongroise des territoires qui lui appartiennent. Il déplore sincèrement les terribles suites de ces actes criminels. Le gouvernement regrette que des officiers et des fonctionnaires serbes aient, selon le rapport du gouvernement impérial-royal, pris part à la propagande sus-nommée, troublant ainsi les relations de bon voisinage que le gouvernement royal s'était, par sa déclaration du 18-31 mars 1909, solennellement engagé à respecter. Le gouvernement royal, qui désapprouve et repousse toute pensée ou tentative d'immixtion dans la politique de n'importe quelle partie de l'Autriche-Hongrie, envisage comme son devoir de rendre attentifs, d'une façon expresse, les officiers, les fonctionnaires et toute la population du royaume au fait qu'il sévira à l'avenir avec une extrême rigueur contre toute personne qui se rendrait coupable de tels actes; actes qu'il mettra tous ses efforts à réprimer. Cette déclaration sera portée également à la connaissance de l'armée royale par un ordre du jour de S. M. le Roi, et publiée dans l'organe officiel de l'armée. Le gouvernement royal s'engage en outre, lors de la prochaine session régulière de la Skupschtina, à introduire un amendement à la loi sur la presse, par lequel les incitations à la haine et au mépris de la monarchie austro-hongroise seront punies de la façon la plus sévère; de même que toute publication à tendance dirigée contre l'intégrité territoriale de l'Autriche-Hongrie. Il s'engage à la prochaine session de la Constitution, à intercaler un amendement portant sur la confiscation des publications sus-nommées; ce qui n'est pas possible maintenant d'après l'article 22 de la Constitution.

2. Le gouvernement royal n'a pas de preuves, et la note du gouvernement impérial-royal ne lui en présente pas, que des membres de la société « Narodna Obrana » et d'autres du même genre, aient, jusqu'ici commis des actes criminels. Cependant le gouvernement royal accédera à la

demande du gouvernement impérial-royal et dissoudra la société « Narodna Obrana », ainsi que d'autres qui favoriseraient dans leur sein l'agitation contre l'Autriche-Hongrie.

3. Le gouvernement royal s'engage à écarter sans retard des écoles publiques de la Serbie tout ce qui aurait servi ou pourrait servir à la propagande contre l'Autriche-Hongrie, si le gouvernement impérial-royal peut lui en fournir la preuve.

4. Le gouvernement royal consent à expulser de l'armée tous les hommes, convaincus après enquête judiciaire, d'avoir commis des actes contre l'intégrité de la monarchie austro-hongroise. Il demande que le gouvernement impérial-royal lui fournisse rétrospectivement la liste des noms de ces officiers et fonctionnaires, afin de motiver cette exclusion.

5. Le gouvernement royal avoue ne pas comprendre le sens et la portée des exigences du gouvernement impérial-royal qui demande que la Serbie s'engage à tolérer sur son territoire la collaboration du gouvernement impérial-royal qui agirait d'après les principes du droit des gens, des enquêtes criminelles et des relations de bon voisinage.

6. Le gouvernement royal, évidemment, envisage comme son devoir de procéder à une enquête contre ceux qui auraient pris part à la conjuration du 15 juillet et qui se trouvent sur territoire serbe. Quant à la participation des autorités impériales-royales à cette enquête, *le gouvernement royal ne peut pas l'accepter, car elle serait une violation de la Constitution et de la procédure criminelle.* Aussitôt, cependant, que l'enquête sera terminée, le résultat en sera communiqué à la presse austro-hongroise.

7. Le gouvernement royal a, le soir même où il a reçu la note, fait procéder à l'arrestation du major Woislav Tangovitsch. Quant à Milan Ciganowitsch qui est sujet de la monarchie austro-hongroise, et qui était au 15 juillet, aspirant à la direction des chemins de fer, son domicile actuel n'a pas encore pu être découvert. Le gouvernement impérial-royal est prié de communiquer à qui de droit suivant la procédure habituelle, les présomptions ou éventuellement les preuves de sa culpabilité qui résulteraient

jusqu'à ce jour de l'enquête de Serajewo, et cela en vue d'une enquête ultérieure.

8. Le gouvernement serbe renforcera et étendra les mesures déjà prises pour empêcher le transport, par-dessus la frontière, d'armes et d'explosifs. Il va sans dire qu'une enquête sera instruite contre les employés de la ligne Schabatz-Loznica qui ont négligé leur devoir en laissant s'échapper les auteurs de l'attentat, et qui seront punis sévèrement.

9. Le gouvernement royal est disposé à fournir des explications sur les propos tenus par ses fonctionnaires tant en Serbie qu'à l'étranger, propos tenus après l'attentat de Serajewo, soit dans des « interviews », soit dans des conversations, et qui auraient été, au dire du gouvernement impérial-royal, hostiles à la monarchie; — aussitôt que ces propos auront été communiqués par le gouvernement impérial-royal, et qu'il aura été prouvé que les propos en question ont été réellement tenus par des fonctionnaires de l'Etat, ce à quoi le gouvernement impérial-royal sera lui-même intéressé à fournir des preuves.

10. Le gouvernement royal informera le gouvernement impérial-royal de la publication et de l'exécution des mesures sus-mentionnées, en tant que ce n'est pas déjà fait par la note ci-dessus.

Dans le cas où le gouvernement impérial-royal ne serait pas satisfait de cette réponse, le gouvernement royal envisageant qu'il est de l'intérêt général de ne pas précipiter la solution de cette question, est disposé, comme toujours, A ACCEPTER UNE ENTENTE PACIFIQUE, *soit que ces questions soient posées au tribunal d'arbitrage de la Haye, ou qu'elles soient soumises aux puissances qui ont participé à la rédaction de la déclaration du gouvernement serbe du* 18-31 *mars* 1909.

CETTE RÉPONSE FUT DÉCLARÉE NON-SATISFAISANTE PAR L'AUTRICHE-HONGRIE, C'EST AINSI QUE FUT SCELLÉE LA DÉCLARATION DE GUERRE, ET ALLUMÉ L'INCENDIE MONDIAL.

CHAPITRE II

DE ZURICH AUX BALKANS DANS LES TEMPS ORAGEUX DE LA GUERRE

LETTRES DE VOYAGE

A bord du *Tirano*, 4-6 août 1914.

Par de tristes journées lourdes d'angoisses, en vue des montagnes abruptes de la malheureuse Albanie, je vogue sur la mer Adriatique, unie comme un miroir, en compagnie d'une quantité de fugitifs d'Autriche et d'Allemagne, avec quelques étudiants serbes qui se rendent dans leur pays pour le défendre et une dame suisse au service de la Croix-Rouge.

Le soleil brille comme de l'or; de l'or tremble aussi en paillettes sur les petites vagues du sillage, mais la disposition d'esprit des nombreux passagers est loin d'être dorée; ne sommes-nous pas en danger constant d'être surpris par quelque navire de guerre autrichien?

Ici, un groupe d'Albanais, assis comme moi sur un tas de planches, récite ses prières; ils s'inclinent et se prosternent vers l'Orient; — là, des paysans russes psalmodient leurs hymnes à haute voix; ils chantent

depuis une heure et recommencent toujours la même mélodie; plus haut, toujours plus haut résonne leur : « ravissa, ravissa, oh ! »

Oui, le monde entier est rempli d'une même plainte, et en *contemplant l'île de Corfou où le magnifique palais de Guillaume II resplendit à nos regards, j'ai le cœur serré de regret que ce puissant monarque n'ait pas employé son influence en faveur de la paix* [1].

Nous avançons sous un ciel sans nuage, dans la mer Ionienne, vers la Grèce.

La nuit vient, la lune et les étoiles sont si claires qu'on ne pense pas au sommeil; les planches sont si dures, les cris des enfants si persistants et le mouvement sur le pont si bruyant qu'on finit par s'isoler du monde extérieur pour rentrer en soi-même; on revit les dernières heures en Suisse et les difficultés du voyage au milieu de la mobilisation générale.

Lorsque je quittai Zurich pour voyager directement sur Salonique par un bateau français de Marseille, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, déclaration déchaînant la guerre mondiale, n'avait pas encore eu lieu. J'en appris la nouvelle quelques jours plus tard à Berne et — ô ironie du sort — je me trouvais précisément devant le Bureau de la Paix universelle, au « Kanonenweg » près du « Petit-Rempart. »

J'en tombai presque à la renverse; je crus voir de-

[1] C'est ce même palais qui abrite maintenant les malheureux soldats serbes en convalescence.

vant moi, comme une terrible réalité, la Furie de la guerre traversant tous les pays, portant avec elle la mort et la destruction, la douleur sous toutes ses formes.

Et vraiment la confusion commença le jour même : dans toutes les gares il y avait une foule, une presse, comme je n'en avais encore jamais vu. La désolation partout ; les peuples se heurtaient ; les étrangers quittant la Suisse, les évacués, chassés des pays frontières, rentrant en Suisse — il en descendait des montagnes par milliers il en débouchait des vallées et des gorges. C'était un chassé-croisé, une course échevelée, des flots en mouvement.

Moi aussi, j'étais pressée de me mettre en route : une promesse me liait, faite en temps de paix; et comme les personnes auxquelles j'avais donné ma parole alors, se trouvaient impliquées dans les souffrances de la guerre, je ne pouvais leur faire défaut.

A 4 heures du soir, j'étais déjà à Genève, où je voulais me joindre à des Serbes rentrant chez eux. — Malheur! la frontière était fermée depuis trente minutes, — impossible de poursuivre sur Marseille. Que faire? nous décidâmes de prendre la route de l'Italie, et partîmes par le premier train du Simplon.

Nous traversâmes la Suisse à toute vapeur, de même le nord de l'Italie, nous dirigeant vers l'extrême sud, sans arrêt, sans manger ni boire, et nous eûmes la satisfaction d'atteindre tout juste le bateau à Brindisi. Il est vrai qu'il ne se trouva, pour nous tous, plus une seule place dans les cabines; il fallut se contenter de se

caser sur le pont; se mêler d'une façon toute orientale au peuple oriental; s'asseoir et se coucher par terre, sur des tonneaux, sur des tas de planches, boire de l'eau peu ragoûtante, parfois du vin dans des gobelets sales; aller chercher soi-même sa maigre pitance dans des assiettes d'étain d'une propreté douteuse.

Malgré cela, personne ne se plaignait, combien de gens n'en avaient pas même autant ! Il y a parmi nous des passagers très riches qui n'ont pas sur eux un liard d'argent liquide; les brillants qu'ils portent sont sans valeur, et leurs portefeuilles bourrés de billets de banque ne servent à rien; ils ne leur procurent pas de soupe, pas même une cuillère !

L'argent lui-même est au-dessous du pair; en Italie, pour avoir 100 francs de monnaie italienne, il faut payer 108 francs; et dans les ports de Grèce, la perte est encore bien plus grande !

Heureux celui qui a été assez prudent pour se munir d'un peu d'or ! c'est ce que j'ai fait au dernier moment, ainsi, grâce à Dieu, nous nous en tirons juste, mes amis et moi.

Pendant que j'écris ces lignes, nous approchons de *Patras*. Le ciel, toujours sans nuage, s'étend au-dessus de nos têtes, un soleil brûlant darde ses rayons sur nous et sur le cercle de montagnes qui nous entourent et qui sont aussi tristes et dénudées que les rochers de l'Albanie près de Santi Quaranta où nous avons fait escale. Il semble que jamais la pluie n'a arrosé cette terre aride.

La gare, près du débarcadère des bateaux, n'est qu'une vaste remise, et les dépôts de bagages, à ciel ouvert, sont gardés par les passagers eux-mêmes. Le long des quais s'alignent des hommes harassés, couverts de sueur.

O Midi ensoleillé ! ô terre splendide des Spartiates ! mal né ta chaleur étouffante, mal né ta poussière, tout mon être te salue et chante : « Sois le bienvenu ! »

A bord du « Tirano » de Patras au Pirée-Athènes.

4-6 août 1914.

Notre projet était de suivre le canal de Patras au Pirée, mais — la ligne était fermée à la navigation par un grand éboulement dans le canal même; bon gré, mal gré, il fallut faire le grand détour par mer autour de la Grèce. Nous voilà de nouveau en route vers le Midi, et, il faut l'avouer, le *Tirano* marchait bien, il volait !

On s'habituait à la situation ; les passagers des premières et deuxièmes classes n'étaient pas mal partagés ; le *Tirano* est un beau et grand bateau ; les cabines sont commodes et bien aérées ; la nourriture est en rapport avec les prix et les promenoirs sont abrités contre le vent et le soleil.

Mais nous, les passagers du pont, nous nous serrions les uns contre les autres comme des chiens battus ; on ne faisait aucune différence entre les habitués du pont

et ceux condamnés par la guerre à ce mode de transport, aucune différence entre Européens et Orientaux.

Malheur à celui qui faisait mine de se mettre au-dessus des musulmans, couverts de haillons, mais coiffés du fez! Ni pour or ni pour argent, on ne pouvait obtenir une autre nourriture que celle qu'on nous apportait. On finit par se résigner; on s'étendait sur les planches et sur les tonneaux comme les autres, et on arrivait à se gratter comme eux. Et pourquoi pas! rester six jours dans la saleté orientale sans pouvoir changer de linge ni d'habits, ce n'est pas peu de chose!

Malgré toutes les tortures physiques et morales que j'ai endurées, je ne regrette pourtant pas d'avoir appris à connaître cet enfer.

Tout le long du voyage, parmi les îles sur la côte de Grèce, l'œil ne rencontrait que des montagnes rocheuses et chauves, une mer toujours immobile, et au-dessus, les rayons toujours brûlants d'un soleil de feu.

On était abasourdi par le mélange de langues orientales, les jurements, les gémissements, et les pleurs d'enfants. On finissait par baisser la tête, oublier le présent, et s'endormir lourdement pour retrouver au matin sa cage d'écureuil, tournant sans relâche.

Du Pirée à Salonique.

8 août 1914.

Enfin le Pirée ! passant à côté de centaines de navires, nous finîmes par arriver au quai de débarquement. De magnifiques palais de style corinthien, enca-

drés de hauts palmiers sortent ici et là de la poussière épaisse, couleur d'argile. Mais dans ce moment, un repas substantiel nous paraissait préférable à toutes les beautés du ciel et de la terre, et nous nous régalions de volaille et de riz comme de mets envoyés du paradis.

Après cette « manne céleste » nos esprits renaissaient; les Serbes au sang chaud et quelques Monténégrins revenus d'Amérique se mirent à chanter leurs airs patriotiques avec un tel feu et une telle gravité que des frissons me couraient dans le dos; leurs mélodies sonnaient comme des trompettes du jugement dernier.

Nous nous rendîmes à la classique Athènes qu'on atteint en quarante minutes par un tramway électrique. Combien j'aurais voulu visiter tous les lieux helléniques célèbres! mais impossible, nous n'avions qu'une heure devant nous, et je dus renoncer, le cœur lourd, à ce qui a été l'ambition de toute ma vie.

Cependant je suis heureuse d'avoir appris à connaître au moins l'ensemble de la ville imposante avec ses constructions grandioses, ses promenades magnifiques et ses jardins ombragés de palmiers.

Rentrés au Pirée, nous montâmes sur un bateau grec, la *Margherita*, de qualité douteuse.

Sur le pont les installations étaient si primitives que je ne pouvais pas m'en accommoder; je demandai au personnel de me tolérer dans les secondes; on y consentit d'abord, et je me confondais en remerciements; mais ensuite on me réclama une surtaxe et je n'eus rien d'autre à faire qu'à la payer; car, discuter avec les

employés des transports du Midi n'aboutit à aucun résultat; quiconque a la moindre réclamation à faire est réduit au silence par les vociférations du personnel.

Les capitaines galonnés sont de trop grands personnages pour s'occuper de ces détails et laissent les passagers se débrouiller avec les employés qui, eux, ont soin, avant tout, de leurs intérêts particuliers.

C'est dans les secondes que j'appris à connaître un inspecteur des chemins de fer orientaux; il comprit parfaitement ma manière de voir et me donna de son côté des renseignements significatifs tirés de ces propres expériences de voyage.

Après douze heures de traversée nous abordions à *Chalkis*, sur l'île d'*Elboe*. Ici le chenal devient si étroit qu'on a pu y construire un pont; celui-ci est automatique et se lève au passage des bateaux. Comme nous rentrions dans les eaux de la mer Egée, une tempête assez sérieuse s'éleva; notre vieux bateau se mit à rouler et à tanguer.

Je montai sur le pont pour m'informer de mes compagnons de voyage; ils étaient tous étendus à terre, même les fanfarons monténégrins. Une singulière pensée, presque cruelle, me traversa l'esprit : si le monde entier pouvait être transformé en une mer agitée, pour balloter et paralyser tous les belligérants, les rendant incapables de se mouvoir, comme ces hommes à mes pieds! était-ce un souhait cruel, ou plutôt miséricordieux ?

Je me retirai dans ma cabine, pour prendre quelques mesures éprouvées contre le mal de mer, et après quel-

ques glissades dans les profondeurs, avec le bateau, je m'endormis. Quand je m'éveillai, les cris de «Saloniki!» remplissaient une matinée dorée de soleil; — oui, c'était Salonique; qu'elle est belle cette ville en terrasses, appuyée à la montagne, bordant la mer en forme de croissant !

De magnifiques bâtiments de style mi-européen, mi-oriental, ornent le quai; les rues au fond de la ville sont construites dans le goût turc. De nombreux minarets s'élèvent vers le ciel; sur leurs toits, dans une sorte de chaire arrondie, des prêtres psalmodient; le soir, tout est éclairé par d'innombrables lumières électriques. En bas, sur le quai, la musique joue des airs classiques; à perte de vue, un torrent humain circule, murmure, va et vient; des toilettes de Paris se montrent, des costumes turcs, grecs, slaves leur font concurrence, — partout la vie cosmopolite ! Il faut avouer que nous voyons aussi des quartiers où la saleté règne en maîtresse !

De Salonique à Nisch, capitale momentanée de la Serbie.

10 août 1914.

Nous voici à la dernière partie du voyage; nous allons du sud au nord, de la Grèce ensoleillée à la Serbie menacée par une nuée grosse d'orage. Nous traversons des territoires dénudés, des plaines semblables à la Pusta hongroise. A l'ouest surgissent de hautes

montagnes, formant la frontière greco-serbe; au nord, des montagnes bleuâtres, semblables au Jura, que nous espérons atteindre encore avant la nuit.

La locomotive fait son devoir et nous emmène vers le but; nous dépassons des troupeaux de bétail au pâturage, des bandes d'oies criardes, mais aussi des ruines, des hameaux et des villages déserts et sans vie.

Au bout de trois heures, le tableau changea brusquement : de riches cultures, des mûriers à l'épais feuillage nous saluaient, alignés par centaines et par milliers; puis des jardins potagers en pleine prospérité formaient comme un monde à part. Combien cette verdure reposait la vue après l'éternel gris et jaune des jours précédents! Et dans la fraîcheur de ces cultures, de belles maisons aux toits de tuiles faisaient des taches blanches et rouges; une église toute neuve, élevée sur une hauteur formait le fond du tableau; de grandes fabriques modernes dominaient les jardins et les allées; on aurait dit qu'un monde nouveau avait surgi de terre en une nuit — et il en est presque ainsi.

Tchevtchelje, ou Geugeli, est le premier village de la nouvelle terre serbe. Comme le phénix renaissant de ses cendres, il s'est formé en peu de temps : 7000 habitants, au lieu de 2000 qu'il comptait autrefois, y jouissent d'un confortable bien-être.

Une dame qui se trouvait avec nous dans le train nous raconta l'essor inattendu qu'a pris dernièrement cette ville, et quelle est la reconnaissance du peuple

pour l'organisation réglée et l'ordre établi dans toute la vie de la cité par le gouvernement serbe.

Cette dame habite elle-même Tchevtchelje, elle parlait donc en connaissance de cause.

A cette première station sur territoire serbe nous devions changer de train, — une nouvelle surprise nous attendait : les vagons sales et cahotants furent remplacés par des voitures serbes du dernier modèle, vastes, commodes, élégantes et propres, munies de galeries extérieures.

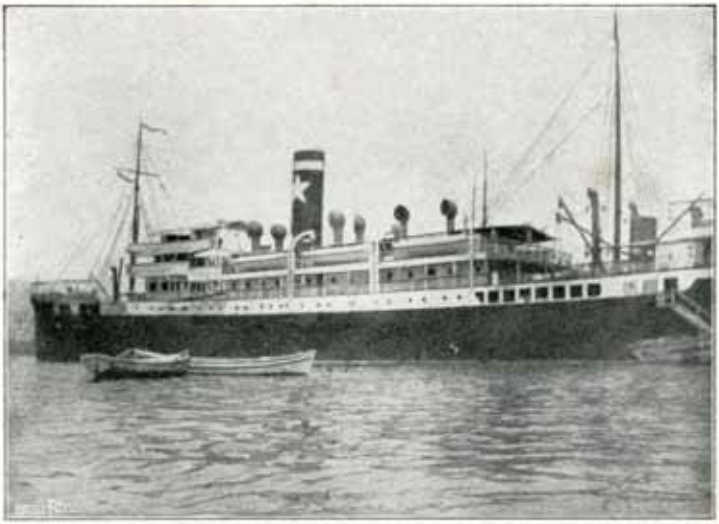
Comme nous étions heureux de nous mettre à l'aise, de redresser, d'étirer nos membres courbaturés! Plusieurs d'entre nous s'allongèrent sur les banquettes et s'endormirent du sommeil du juste, avec une délicieuse sensation de chez soi.

La révision des passe ports était sévère; mais le mien répondit heureusement à toutes les exigences. L'inspecteur m'invita même à voyager dans les premières, et inscrivit en outre sur mon passe port une recommandation bienveillante qui me procurera des facilités, où que j'aille.

Tant que le jour dura, je restai néanmoins avec mes compagnons de voyage; mais vers le soir je me retirai dans des quartiers encore plus confortables.

Le trajet de Tchevtchelje à Skoplje (autrefois Uskub) devenait d'heure en heure plus intéressant; les montagnes se resserraient, menaçant presque de nous emprisonner.

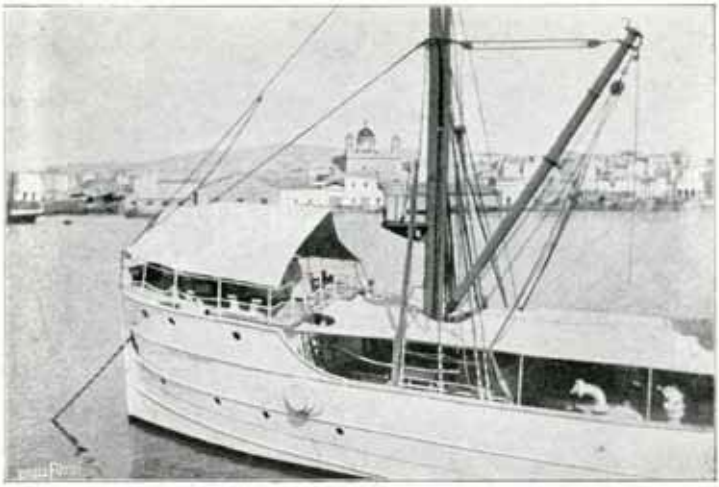
A mesure qu'on avançait, la contrée devenait plus



LE TIRANO. — A BORD DU « TIRANO » LE LONG DE LA COTE ALBANAISE.

JEUNES GENS SERBES EXÉCUTANT LEUR DANSE NATIONALE SUR LE PONT.

DÉBARQUEMENT A PATRAS.



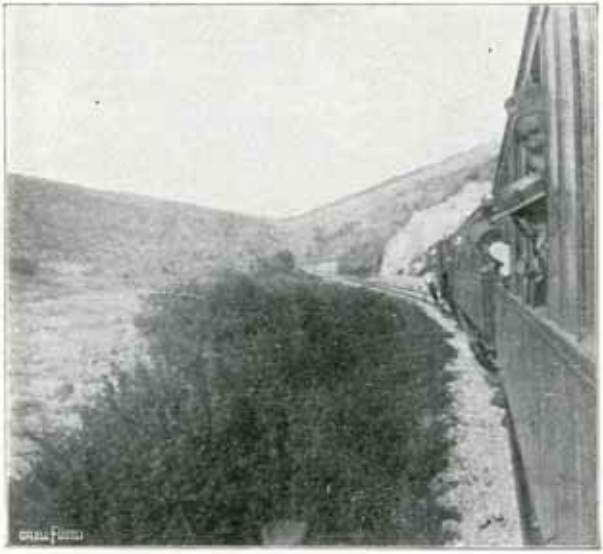
A PATRAS.

EN PASSANT DEVANT CHALKIS.
Volontaire monténégrin tombé sur le champ de bataille.

SALONIQUE. — PORT DE DÉBARQUEMENT.
En face, les grands hôtels Bristol, Royal, Angleterre, etc.

PHALÈRE — SUR LE QUAI.

PRÈS DE TCHEVTCHELJE.



LE LONG DU VARDAR. (Vue prise du train en marche.)

D[r] SOUBOTITCH ET D[r] MARCO LECCO, CHEFS DE LA CROIX-ROUGE SERBE.
Première rencontre en plein air sous des arbres. Le D[r] Soubotitch encore invalide, après l'évacuation de Belgrade. Sur la chaise, la bombe qui était tombée à Belgrade dans le bâtiment de la Croix-Rouge.

LE COLONEL D[r] KARANOWITCH, CHEF DE L'ARMÉE SANITAIRE, DANS SA CHAMBRE DE TRAVAIL A NISCH. Photographie d'adieu.

romantique, sillonnée de ravins profonds; la ville de Koprulu est construite d'une manière originale sur les deux versants de la montagne, resserrés en gorge étroite; il semble que chaque maison repose sur le toit de celle qui la touche; jamais, de toute ma vie, je n'ai vu de ville construite sur un plan aussi téméraire. Cependant cela forme un ensemble harmonieux et pittoresque; chaque maison possède une terrasse d'où l'on jouit d'un coup d'œil unique. A mon grand regret je ne pus pas photographier ce point de vue, le train marchant trop vite et ne s'arrêtant nulle part. Il serpentait au pied de la montagne pour se rapprocher tout à coup du Vardar dont les eaux rapides se brisaient contre un talus. A chaque instant la scène changeait : à droite et à gauche, de hautes montagnes découpées de façon presque grotesque; en avant et en arrière, des rochers déchiquetés. Plus nous montions, plus le tableau devenait captivant; il me semble être transporté dans la Styrie ou le Tyrol, — la Suisse ne me fournit pas de point de comparaison. A cette hauteur il y a chez nous des neiges éternelles, mais elles manquent ici, du moins par ces chaleurs tropicales.

A la nuit tombante, nous arrivions à *Skoplje*, site magnifique, fertile, niché dans la verdure; les montagnes s'écartent, formant un vaste demi-cercle sur les contreforts duquel s'appuie la ville qui compte de 50 à 60 mille habitants.

La nuit tombait. Une grande fatigue nous accablait, et nous tombons dans un sommeil bienfaisant.

Pendant ce temps, notre train continuait sa course vers le nord et lorsque les premiers rayons de soleil baisaient la terre, nous étions au bout de notre première étape, nous arrivions à *Nisch*.

Couverte de poussière, de sueur et des traces de cet interminable voyage, le plus primitif de ma vie, je cherchai en premier lieu les délices d'un bain, pour dépouiller le vieil homme, et revêtir le nouveau. Quelle félicité !

Toute rajeunie, je fis mes premières visites; j'allai me présenter au ministère de la guerre, et cela va sans dire, au directeur central de la Croix-Rouge serbe.

Il me tend les deux mains, me souhaite la bienvenue, et me reçoit dans sa maison comme hôte de la Serbie. Sa bonne et chère femme est une vraie mère pour moi. Pour le moment, tant qu'il n'y a pas encore de blessés, je reste ici au Bureau central de la Croix-Rouge serbe, ensuite je me rendrai où ce sera le plus nécessaire.

Tous les hôpitaux sont préparés avec le plus grand soin pour recevoir des blessés, mais tous sont encore vides; le train sanitaire est inactif sur une voie de garage.

Les Serbes ont comme principe de ménager leurs hommes autant que possible; l'ennemi aura de la peine à les entamer. La meilleure preuve de ceci est Belgrade qu'aucun pied autrichien n'a encore foulée jusqu'ici, malgré toutes les prétendues victoires et les rapports fâcheux.

Dans quelques jours j'irai moi-même à Belgrade et je rendrai compte de ce que j'y aurai trouvé.

Et maintenant que Dieu garde ma belle, ma chère patrie suisse ! j'espère encore qu'elle sera épargnée par les horreurs de la guerre; mais s'il devait en être autrement, il se trouvera des centaines de volontaires pour entreprendre la besogne que j'accomplis ici, et qui me remplaceront dans ma patrie; et si tous ces volontaires prennent sur eux seulement une partie de ce que je fais pour un pays étranger, alors tout ira bien pour ma patrie.

DIEU LE VEUILLE !

CHAPITRE III

LETTRES DES BALKANS

Nisch, 14 août 1914.

Nisch, qui est devenue la capitale-résidence de la Serbie depuis le bombardement de Belgrade, a vu, par ce fait, sa population monter de 30,000 à 80,000 habitants; malgré la guerre, elle jouit encore d'une tranquillité plus grande que les villes suisses que j'ai quittées il y a douze jours. Pas de banques assaillies par les clients, pas d'encombrement dans les bureaux de poste, la vie suit son cours paisible.

Dans le grand parc, les promeneurs jouissent d'une fraîcheur délicieuse, même par les chaleurs torides, et le soir les habitants de la ville se réunissent autour des tables de cafés des grands hôtels, et discutent paisiblement les événements du jour.

Belgrade, naturellement, est le sujet des conversations; depuis trois semaines cette ville est bombardée; depuis trois semaines entières les armées autrichiennes s'efforcent de la prendre — l'Autriche a même déjà célébré les victoires de ses soldats.... — la vérité est

qu'aujourd'hui encore on se bat aussi fort que jamais autour de Belgrade, et non seulement autour de la ville, mais sur toute la ligne de Semendria, à l'est de Belgrade et aussi à l'ouest, le long du Danube, de la Save et de la Drina, jusqu'en Bosnie et en Herzégovine, ce qui équivaut à la distance de Vienne à Berlin à vol d'oiseau.

Je fus stupéfaite, après tout ce qu'on m'avait dit ailleurs, de ne voir ici aucune troupe militaire active. L'Europe ne comprendra pas que l'armée serbe, pour s'opposer à l'entrée sur son territoire d'un ennemi numériquement plus fort, ait osé s'avancer contre lui; elle réussit à rendre cette entrée et cette marche en avant non seulement difficiles à l'ennemi, mais tout à fait impossibles. Les Autrichiens ont été repoussés en plusieurs endroits et d'importantes pertes en hommes et en matériel de guerre lui ont été infligées.

Ce matin le premier convoi de prisonniers est arrivé ici.

Nisch, 18 août 1914.

Le travail est là tout à coup; on en est presque débordé; toutes les casernes et les hôpitaux préparés pour recevoir des blessés sont déjà occupés. Comme on manque de médecins, — la plupart étant sur le front — les dames se sont mises à l'œuvre avec énergie.

Moi-même je travaille depuis plusieurs jours dans le premier hôpital de réserve, la caserne de cavalerie.

Aux 600 lits préparés dans des dépendances, 300 ont déjà dû être ajoutés; je suis chargée de deux salles

avec 60 malades; lorsque je lavai les pieds de ces malheureux, pauvres membres tellement couverts de terre, de poussière, de sang et de blessures qu'ils n'avaient presque plus la forme de pieds, je découvris qu'il n'y avait pas un seul de ces hommes couchés devant moi qui n'eût déjà deux, trois, quatre cicatrices plus ou moins grandes, datant des dernières guerres. Pauvres gens, c'est par lambeaux qu'ils se donnent à la patrie !

Il n'y a pas besoin d'être longtemps dans ce milieu pour se rendre compte que personne n'y a désiré la guerre; mais puisqu'elle a été imposée, comme on le sait, à ce malheureux peuple, il saura la mener à bonne fin, avec un héroïsme dont l'histoire connaît peu d'exemples.

La plupart de ces hommes ont trois, quatre ou cinq blessures, ce qui montre qu'ils ne se sont pas rendus facilement; les mutilations des pieds et des mains sont étonnamment fréquentes; la tête et la poitrine sont moins atteintes.

Avec un héroïque dévouement toutes les dames mettent la main aux pansements; elles lavent, nettoient et bandent les plaies souvent depuis le bon matin jusque tard dans la nuit, en suivant leur propre initiative; les cas graves seulement sont traités par le médecin en chef.

Et les résultats obtenus nous disent que nous travaillons bien : toutes les petites blessures sont très belles; dans quinze jours environ nous pourrons congédier le tiers de nos hommes.

Nisch, 20 août 1914.

Les événements se sont précipités : comme je ne sais pas sous quelle forme ils seront présentés en Europe, je vais en faire l'esquisse rapidement.

Lorsque les troupes autrichiennes ne réussirent à pénétrer sur territoire serbe ni par Semendria, ni par Belgrade, elles concentrèrent toutes leurs forces sur la Save, au sud de la Slavonie et de la Drina et les rangèrent en bataille sur une étendue de 60 kilomètres. Près de Chabatz elles franchirent la frontière de Serbie sans rencontrer de résistance, et avancèrent de 15 kilomètres sur territoire serbe.

Le centre de l'armée envahissante se fixa sur la montagne de *Tser*, haute de 900 mètres, et dans ses environs; l'aile droite au sud près de Krûpan, et la gauche au nord près de Chabatz. Puis les Autrichiens reconnurent les positions serbes au moyen d'aéroplanes, et les attaquèrent avec une violence inouïe.

Pendant neuf jours les assauts se succédèrent sans interruption; *Chabatz*, ville provinciale serbe d'environ 17 mille habitants, fut prise par les troupes autrichiennes, puis cernée par les Serbes qui leur coupèrent la retraite en détruisant les pontons. Huit fois, les Autrichiens cernés (4 régiments de 4000 hommes) tentèrent de briser l'encerclement; huit fois ils furent repoussés. Ils y sont encore et l'on attend d'heure en heure leur capitulation.

Mais le coup principal fut porté par les Serbes contre le centre de l'armée autrichienne; le mont Tser,

haut de 900 mètres, où elle s'était retranchée, fut pris d'assaut. Le tir serbe fut d'une précision effrayante, et terriblement meurtrier; les obus, l'artillerie, l'infanterie, travaillèrent avec acharnement. La montagne entière avec ses environs était couverte de cadavres; au dire unanime des blessés et des prisonniers, des régiments entiers furent anéantis, entre autres celui de Graz, sauf quelques blessés qui se rendirent et qui sont ici maintenant.

Les Autrichiens se battirent avec une bravoure digne d'admiration pour maintenir leurs positions, c'est ce que déclarent amis et ennemis, mais il était impossible qu'ils tinssent; le feu serbe était trop terrible, et la poursuite, lorsque l'ennemi se retira, fut plus terrible encore.

La Save et la Drina étaient littéralement remplies de cadavres d'Autrichiens refoulés sur toute la ligne. Un escadron de cavaliers fut complètement anéanti et les Serbes s'emparèrent des chevaux épouvantés.

Des canons en grand nombre, des batteries entières, le matériel de chaque section, la caisse de bataillon, les provisions de bouche, les boulangeries et les ambulances de campagne, tout tomba entre les mains des Serbes.

La victoire fut complète, absolue, et semble presque miraculeuse, car 150,000 Serbes, y compris les troupes de renfort, furent vainqueurs de 300,000 Autrichiens y compris les renforts venus de Bosnie.

Malgré cela, aucune fête en Serbie, ici et là, un serrement de mains, un regard humide, voilà tout....

Nisch 22 août 1914.

Un journal autrichien explique cette retraite de la façon suivante : l'expédition qui devait châtier les Serbes étant terminée, les troupes autrichiennes quittent le territoire serbe, et cela dans un ordre parfait.

Comme j'ai aussi sous les yeux l'inventaire officiel de ce que les Autrichiens ont abandonné en se retirant, je vais donner cette liste comme contre-partie de la version autrichienne :

Les Serbes ont fait 4500 prisonniers, pris 2000 chevaux, 58 canons, 114 caissons de munitions, 8 ambulances de campagne, 6 wagons de vivres, 4 de matériel pour télégraphe de campagne, 5 wagons de munitions d'infanterie, 35,000 fusils et la caisse du bataillon.

Nisch, 28 août 1914.

L'affreux champ de bataille de la Save et de la Drina, qui est devenu un Kossowo pour les Autrichiens, est déjà complètement déblayé sur toute sa longueur — 60 kilomètres sur 15 à 20 de large; — aucun pied autrichien ne foule plus le sol de ce côté de la frontière, même Chabatz est évacué et de nouveau aux mains des Serbes.

La déclaration de guerre faite, les Autrichiens ont aussitôt interné des citoyens et des étudiants serbes; environ 120 à 150 médecins ou étudiants en médecine, donc des non-combattants. On se représente combien ces secours médicaux manquent dans le pays, d'autant plus que les Serbes ont encore des Autrichiens à soi-

gner; ici à Nisch, presque le tiers des hôpitaux est occupé par des ennemis.

Le fait que dans cette guerre, la Serbie ne peut attendre de secours d'aucun autre Etat, aggrave la situation, et voilà que des aides tout désignés sont retenus en une captivité illégale [1] !

Aujourd'hui il y a environ 12,000 blessés à soigner; Nisch seule en a à peu près 7000.

Nisch, 10 septembre 1914.

J'ai sous les yeux une correspondance du 27 août datée de Sofia et publiée à Zurich; elle prétend s'appuyer sur les rapports officiels de Nisch et dit ce qui suit : « De fausses nouvelles de victoires publiées par le quartier général de Serbie, ne trouveront pas de crédit dans la population. » La vérité est que le quartier général de Serbie n'a pas, jusqu'ici, annoncé de victoire qui ne soit parfaitement prouvée.

On ne publie pas seulement les succès, mais aussi les revers; c'est ainsi qu'on n'a pas caché l'incursion des Autrichiens à Chabatz, mais sa reprise par les Serbes a aussi été annoncée loyalement; il n'y aurait pas de raison d'agir autrement, car le peuple lui-même remporte les victoires et sait à quoi s'en tenir.

— On affirme aussi que, dans l'intérieur du pays, les blessés ne trouvent ni abri, ni soins, que les installations sanitaires sont telles qu'elles font dresser les cheveux sur la tête, qu'on manque de nourriture et de matériel sanitaire !

[1] Plus tard, des aides internationaux furent envoyés en grand nombre.

.... Il est clair que le manque de médecins suisses et d'autres sociétés de secours se fait douloureusement sentir, mais d'un autre côté la Croix-Rouge accomplit une œuvre gigantesque, et les dames de bonne volonté qui, déjà l'année dernière, ont développé des facultés extraordinaires dans les salles d'opération et de pansement, et ont acquis un trésor de connaissances pratiques, travaillent maintenant d'une façon indépendante et accomplissent des prodiges.

Il n'y a pas un seul blessé qui ne reçoive des soins; plusieurs hôpitaux commencent à se vider, parce que des centaines de blessures sont guéries ou en voie de guérison; chez nous aussi, bien des lits sont déjà vacants et je puis, par moments, m'occuper d'autre chose; comme l'année dernière, j'irai visiter d'autres ambulances et examiner tout ce qui a de l'intérêt pour moi.

Dans les moments de grande presse, par contre, je me remets au travail comme les autres.

Il est vrai que la provision de pansements est faible; les calculs de la Croix-Rouge n'avaient pas prévu une nouvelle campagne aussi tôt. Mais il y en a assez pour les besoins présents, et on se pourvoit déjà pour l'avenir.

Il n'est pas vrai que les vivres soient coupés; du reste la terre serbe est riche, elle donne en suffisance à sa population et elle a encore assez pour nourrir les milliers d'Autrichiens qu'elle héberge. Je vais souvent voir ces derniers, soit dans leurs divisions d'hôpital, soit dans leurs cantonnements de prisonniers. Il y en

a beaucoup qui aimeraient mieux être chez eux, cela se comprend, mais chacun s'accorde à dire qu'ils sont mieux nourris ici que sur le front. Beaucoup occupent leurs loisirs à un travail rémunérateur, on en rencontre dans les services sanitaires; d'autres sont employés à des travaux de propreté, d'autres encore coupent du bois, font les scieurs, les maçons, les menuisiers.

Il y a quelque temps, je passais le long du parc où je vis un soldat du régiment de Prague qui s'appuyait sur sa hache, en disant à son camarade : « Dis donc, que penserait notre bon empereur « Franz'l » s'il nous voyait ici à Nisch, au lieu d'hommes, abattre des arbres! »

Je parlerai brièvement de l'état de santé des prisonniers : pas trace d'épidémie, ni à Skoplje, le foyer d'infection de l'année dernière, ni ici à Nisch où le choléra et le typhus régnaient encore il y a un an. J'occupe moi-même des bâtiments qui abritaient alors des cholériques, mais partout les germes ont été détruits.

La Croix-Rouge et les autorités sanitaires se sont fait, non seulement un devoir, mais un point d'honneur de procéder à des désinfections complètes.

CHAPITRE IV

DE NISCH A KRAGUJEVATZ

Impressions de voyage.

Nisch, 15 septembre 1914.

Comme les hôpitaux de Nisch et alentours se sont un peu vidés, je me suis mise en route vers le nord, et avant d'aller voir Belgrade détruite, je fis un détour par Kragujevatz, le dépôt principal des blessés et des prisonniers.

Je quittai Nisch par le train de minuit; une lune splendide illuminait la terre; de riants hameaux, clairs comme en plein jour, des stations proprettes, des champs magnifiques, des plaines fertiles, des collines boisées, des montagnes rappelant le Jura, passaient devant moi, avec, tantôt à droite, tantôt à gauche, le murmure de la Morawa, qui, toute blanche, semblait rouler de la lumière de lune.

Lorsque le soleil se leva au-dessus des montagnes, la nuit pâlit, mais lentement, tant la lumière de la lune était encore vive. Bientôt nous atteignions la station de *Lapowo*, où la ligne se partage et va vers l'ouest, à

Kragujevatz. Là, une foule immense attendait le train; peu de femmes et d'enfants, ce sont presque tous des gardes civils et des militaires de tous grades.

Plus de 70 wagons se remplirent de monde; et non seulement l'intérieur des voitures de passagers et des fourgons étaient occupés, mais les galeries des voitures postales; les toits grouillaient de monde, les escaliers, les chaînes et les tampons en étaient garnis; c'est ainsi que nous nous sommes mis en marche vers Lepenitza, la machine soufflant comme une asthmatique. Dans mon compartiment un officier de l'Etat-Major s'étendit sur les coussins moelleux; à côté de moi, un autre allongeait ses membres fatigués.

« Dieu sait pendant combien de temps ces hommes en campagne ne pourront plus dormir leur saoûl », me disais-je, et je me retirai sur la galerie, restant debout pendant les deux heures, sans éprouver trace de fatigue, tant j'étais absorbée par tout ce qui se présentait à mes regards.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de la fertilité et de la richesse de la terre serbe qui, à la lettre, nourrit ses enfants; mais je ne m'attendais pas à trouver une végétation aussi luxuriante, un vrai paradis terrestre....

Je contemplais d'un œil d'envie les étendues cultivées, lourdes de fruits, les champs de maïs à perte de vue dans lesquels tout un escadron de cavalerie, hommes et chevaux, pourrait se cacher tout entier en se tenant debout, tant les plantes sont hautes et épaisses; plus loin les plantations de choux, des prairies d'un

vert savoureux, des vergers couverts de fruits, entourant de riantes maisons d'habitation; plus loin, des pâturages, semblables à ceux des Alpes, au gazon ras, où paissaient des troupeaux; plus loin encore des étangs et des mares où des porcs et des oies jouissaient de la vie; tout cela paraissait revenu à l'état de nature; c'est à peine si on apercevait par-ci par-là quelques gardiens, et alors c'étaient presque toujours des femmes ou des enfants; petits héros, grandes héroïnes qui seuls depuis trois ans, sèment, récoltent, cultivent la terre et la maintiennent en bon état.

Je comprends maintenant que le Serbe aime sa terre natale dans laquelle il trouve, outre des moyens de subsistance, des libertés et des droits que peu d'autres pays ont; où il ne peut pas y avoir d'habitants tout à fait dans la misère, car le plus petit paysan possède quelques biens inaliénables d'après la loi. Sont inaliénables : tout ce qui lui est nécessaire pour son entretien et celui de sa famille; quatre hectares de champs, deux paires de bœufs pour les cultiver; une vache, quatre moutons, quatre chèvres et quatre porcs, ainsi que la volaille et tous les ustensiles de ménage ! Même en Suisse, nous n'en sommes pas là. Peut-on s'étonner que chacun soit prêt à donner sa vie et ses biens pour conserver ces privilèges?

Quand je pense aux cultures que j'ai vues hier et que j'ai encore sous les yeux aujourd'hui, et que je les compare aux plaines dénudées encore incultes de la Nouvelle Serbie, sur territoire macédonien (Tchevx-

tchelje excepté) alors je souhaite que toute cette contrée, encore plus ou moins déserte, soit peuplée et cultivée d'après la méthode de la Vieille Serbie, pour le bien de neuf millions d'hommes qui ne demandent qu'à vivre entre eux dans la paix, comme des frères.

Un peu mélancolique de tout ce que j'avais vu et pensé, j'arrivai à Kragujevatz à 10 heures du matin.

Kragujevatz est dans une vallée extrêmement riante, entourée de verdure; les quartiers extérieurs sont construits sur les pentes douces de la montagne; partout on voit de jolies maisons de campagne, blanches et proprettes, émerger de gracieux groupes d'arbres. La ville est traversée par les eaux paisibles de la Lepenitza, sur les bords de laquelle je vis travailler de nombreux prisonniers de guerre. Ma première visite fut naturellement pour la Croix-Rouge, dont le président, le pharmacien Jancowitsch, me conduisit aimablement visiter la grande caserne où sont installés plus de mille blessés. Ici je trouvai à mon grand étonnement et à ma joyeuse surprise, beaucoup de chers amis, personnalités connues et appréciées aussi en Suisse: le Dr Woutchetitch, directeur et médecin en chef de cet hôpital temporaire, ainsi que sa femme et sa fille qui ont toutes deux étudié en Suisse; ces trois membres de la même famille sont occupés ici comme médecins. Ensuite le colonel Dr Sondermayer qui était l'année dernière chef du corps sanitaire, et qui maintenant travaille ici avec toute l'autorité d'un chirurgien de premier ordre. Tous les médecins suisses de la mission médicale le connaissent bien.

Pour le moment je reste ici et suis occupée aux pansements.

A l'hôpital militaire de Kragujevatz.

16 septembre 1914.

Les blessés arrivent, les brancards sont apportés et déposés devant nous. Personne ne gémit, personne ne pleure — tous les yeux brillent, même ceux qui sont près de se fermer de fatigue, car tous les cœurs sont pleins de fierté et de reconnaissance d'avoir combattu à Semlin, et d'avoir remporté la victoire.

Les pantalons sont ensanglantés et coupés, qu'importe ! les chemises sont ouvertes et les vareuses enlevées, qui peut s'en formaliser ? Cent mains secourables se tendent pour restaurer ceux qui arrivent, leur donner une boisson rafraîchissante; le vent frais du soir passe sur les visages fatigués et leur est bienfaisant. Puis des hommes de bonne volonté se penchent sur les civières comme de bons Samaritains; ils lavent les figures souillées de terre et de sang, ils coupent les cheveux humides et rasent la barbe. On apporte des tables et des chaises : quatre secrétaires volontaires — ce sont des étudiants du collège latin — prennent place devant des feuilles de papier blanc. M. le Dr Woutchetitch, directeur et médecin en chef, assisté du Dr Sondermayer, interroge les blessés l'un après l'autre; le premier dicte les réponses d'une voix de stentor aux quatre étudiants : le nom, le lieu d'origine, l'âge, le grade militaire et l'incorporation du blessé, la bataille où il a été atteint et

l'état de sa blessure. A chaque dictée, quatre feuilles se remplissent.

Lorsque le dernier arrivant, porté dans la maison pour le bain ou la désinfection, a été inscrit, puis vêtu de linge propre, bandé et installé dans son lit, le quadruple contrôle est déjà terminé.

Chaque malade a sa fiche au-dessus de son lit, ainsi que la feuille d'ordonnance; le journal de l'hôpital et la statistique sont déjà à jour.

Cette manière de faire du Dr Woutchetitch me remplit d'admiration : recevoir cent blessés, leur donner les premiers soins, changer le pansement, les mettre au lit, tout cela se faisait en deux heures et demie.

Les pansements font découvrir, comme après la bataille du Tser, d'horribles blessures occasionnées par des balles dum-dum; on ne peut pas tromper des autorités médicales comme celles d'ici.

Aujourd'hui, tout est de nouveau rempli de blessés; des deux côtés des corridors les lits se touchent; le personnel se retire dans les coins; la mission anglo-américaine, qui vient d'arriver, renonce à tout confort en faveur des blessés; bref, chacun est disposé à tous les sacrifices pour adoucir les souffrances des malheureux; oui, la bonne volonté est grande, et l'œuvre est immense!

17 septembre 1914.

La pluie aujourd'hui, la pluie pour la première fois depuis des mois! Comme elle sent bon! L'air était si lourd sous les brûlures du soleil, si épais de poussière

qui nous étouffait : et voilà qu'il s'allège, les hommes, les bêtes respirent plus librement. Et tandis que mon cœur oppressé se dilate, aspire la fraîcheur.... je pense à tous les cœurs qui cessent de battre, ceux des soldats et ceux de tous les innocents qu'on tue lâchement!

Quelques souvenirs particuliers.

Ici, à Kragujevatz, j'ai eu le bonheur de travailler, pendant un mois, sous les ordres des personnalités que j'ai déjà nommées.

Jamais je n'oublierai les beaux moments passés dans les salles de pansement et d'opération, ni tout ce que j'ai appris de ceux qui sont pour moi de vrais modèles. Et la vie de famille idéale dont j'ai pu prendre ma part m'est aussi inoubliable.

Comme ils brillaient les yeux de la bonne « dame docteur », lorsque son mari nous lisait encore, tard dans la soirée, ses essais littéraires, les épisodes poétiques de sa pratique médicale !

C'est ici qu'on m'engagea à reprendre la plume que j'avais un peu négligée les derniers temps, et c'est dans ce milieu sympathique que furent rédigées mes impressions de Chabatz; c'est la meilleure garantie de leur authenticité, car elles ont passé sous les yeux de critiques bienveillants, mais sûrs.

C'est ici également que la première escouade des aides du dehors se mit à l'œuvre : la mission anglo-américaine, formée par les soins de sa fondatrice,

Mme Mabel Slavko Grouitsch; c'est ici aussi que mourut le premier médecin anglais, victime d'un devoir accepté volontairement. A la fin de ce travail, je cite un passage du discours d'adieu prononcé sur la tombe par le Dr Woutchetitch, discours qui est comme un *Te Deum* à la mémoire de tous les médecins étrangers, aussi les Suisses, qui sont tombés en Serbie, victimes de leur dévouement.

Il y a trois souvenirs de plus de mon temps de garde-malades à Nisch qui me resteront toujours : d'abord le travail d'organisation du directeur, le Dr Woutchetitch, dont j'ai déjà parlé ailleurs; puis l'influence aimable que le Dr Sondermayer exerçait autour de lui, et enfin la tournée de visites que faisait chaque soir aux malades la doctoresse, Mme Woutchetitch. Elle apportait à tous un bonsoir réconfortant, donnait un calmant à ceux qui s'agitaient sur leur lit sans trouver le sommeil, et les injections de morphine à ceux que les douleurs tourmentaient.

La seringue à la main, chargées de bouteilles petites et grandes, et de gaze stérilisée, nous allions de salle en salle, examinant ceux qui étaient éveillés et ceux qui dormaient, consolant et réconfortant suivant les besoins; et quand j'étais empêchée de prendre part à cette tournée, la jeune Jelitza, autrefois élève du gymnase de Zurich, secondait sa mère. Malgré sa jeunesse, cette jeune fille aidait dans toutes les divisions comme un petit docteur, et veillait sur les malades comme un ange gardien.

Que je mentionne encore un épisode inoubliable, avant de quitter Kragujevatz.

Un blessé autrichien, qu'on avait opéré peu de jours auparavant, accusait une température élevée; pour lui sauver le pied, une nouvelle intervention chirurgicale eut lieu. Mais la fièvre augmentant, le pire était à craindre; on le reporta dans la salle de pansements, et le Dr Sondermayer lui-même l'examina; il était huit heures du soir. Au bout d'un moment, le docteur me dit, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes :

— Il n'y a plus rien à faire, il faut employer les moyens extrêmes. — Puis, se tournant vers le patient, il lui dit d'un ton paternel : Vois-tu, mon garçon, il faut te laisser couper le pied, si tu veux vivre. Le blessé ne répondit rien. Tu as entendu, il faut te couper le pied, répéta le médecin.

— Mais, monsieur le docteur, vous plaisantez, répliqua enfin le blessé.

— Non, mon cher, nous ne plaisantons pas dans des questions comme celle-là !

— Mais, monsieur le docteur, alors je serai estropié, s'écria le malheureux; j'aime mille fois mieux mourir que d'être estropié !

— Comme tu voudras; en Serbie nous ne forçons personne à se faire amputer, mais si tu as un père ou une mère, tu devras réfléchir à la chose !

— Oui, j'y penserai.

— Mais décide-toi vite, demain cela pourrait être trop tard !

— Mais, monsieur le docteur, c'est tout à fait impossible, et de grosses larmes coulaient de ses yeux; demain je vous répondrai, laissez-moi réfléchir jusqu'à demain ! supplia-t-il.

— Comme tu voudras, mon garçon, nous ne pouvons pas te forcer.

Deux minutes après, le pauvre garçon était de nouveau dans son lit, et j'allai encore le voir.

— Mademoiselle, me dit-il, est-ce vrai que je mourrai si on ne me coupe pas le pied ?

— Il n'y a sans doute pas moyen de vous sauver la vie autrement, répondis-je, à ce que m'a assuré le médecin, qui a le cœur serré chaque fois qu'il doit amputer un membre.

De grosses larmes roulèrent de nouveau sur sa pâle figure; il resta longtemps silencieux, puis il se tourna vers moi et me dit d'une voix vibrante :

— Voyez-vous, mademoiselle, j'aime une jeune fille de chez nous, et si je rentre estropié, elle ne voudra plus de moi, et cela, — cela, — je ne puis pas le supporter !

Et il cacha en sanglotant sa figure dans les oreillers.

Je caressai doucement ses cheveux baignés de sueur et cherchai à le calmer :

— Non, mon ami, je suis sûre que vous vous trompez; si la jeune fille a bon cœur, elle vous aimera encore plus, elle vous aimera doublement, parce que vous aurez doublement besoin d'affection.

— Vous croyez ? s'écria-t-il en se redressant.

— Oui, j'en suis persuadée, répondis-je avec assurance.

— Eh bien, maintenant, je crois que je vais dormir, et demain je vous donnerai réponse.

En disant cela, il se coucha sur le côté; j'arrangeai encore son oreiller, restai auprès de lui jusqu'à ce qu'il sommeillât, puis, je me retirai, car, pour la nuit, il y a toujours des gardes-malades hommes.

Le lendemain, de bonne heure, je le visitai de nouveau ; il me sourit :

— Je me sens tout à fait bien ce matin, faites de moi ce que vous voudrez; j'ai envie de vivre encore, on peut venir me chercher; mais j'aimerais auparavant écrire à ma mère; donnez-moi du papier et de l'encre, s'il vous plaît.

— Oui, tout de suite, dis-je en m'éloignant.

Je courus auprès de Mme Woutchetitch, car quelque chose m'avait frappée dans l'aspect du malade. On lui fit vite une injection stimulante, en vue de l'opération, lui dit-on, mais une minute après, comme je lui apportais le papier et l'encre, il ferma les yeux pour toujours, murmura encore « mère, ô ma mère » et expira....

Nous l'entourions, émus; ses camarades de chambre, des Autrichiens et des Serbes, s'approchèrent l'un après l'autre et s'arrêtèrent, les mains jointes, auprès du lit; l'un d'eux lui mit dans la main un cierge allumé; puis, après une prière silencieuse, ils s'éloignèrent doucement.

Moi aussi, je me retirai dans ma chambre pour écrire à sa mère; c'est la lettre la plus douloureuse que j'aie écrite de ma vie. La réponse vint peu de temps après : elle partait d'un cœur de mère blessé à mort; elle écrivait : « Oh ! mon fils ! mon fils ! le meilleur, le plus chéri ! — Maudite soit la guerre ! »... Mais moi, elle me bénissait.

Ceci n'est qu'un tableau parmi les milliers de semblables qui montrent tous la même chose. Que de douleurs et de misères se déroulent sur les champs de bataille ! Et pourtant, les pires douleurs et un désespoir touchant à la folie, ce n'est pas sous le feu des canons, dans la pluie des balles et la grêle des obus qu'on les trouve, mais dans les familles, aussi bien dans le palais des riches que dans les chaumières des pauvres, dans les salles d'hôpital et auprès des lits de souffrance: c'est là que le drame atteint son apogée.

Sur le champ de bataille, l'homme n'est plus lui-même; il est ivre de haine contre l'ennemi qu'il va tuer; il ne sent plus rien, il ne fait que se battre. Mais dans la salle d'hôpital, où l'homme revient à lui, il voit son « moi » détruit et déchiré, ses plus chères espérances et son bonheur anéantis pour toujours.... pour toujours; alors il sent ce qu'il y a de tragique, d'inexorable dans la guerre.

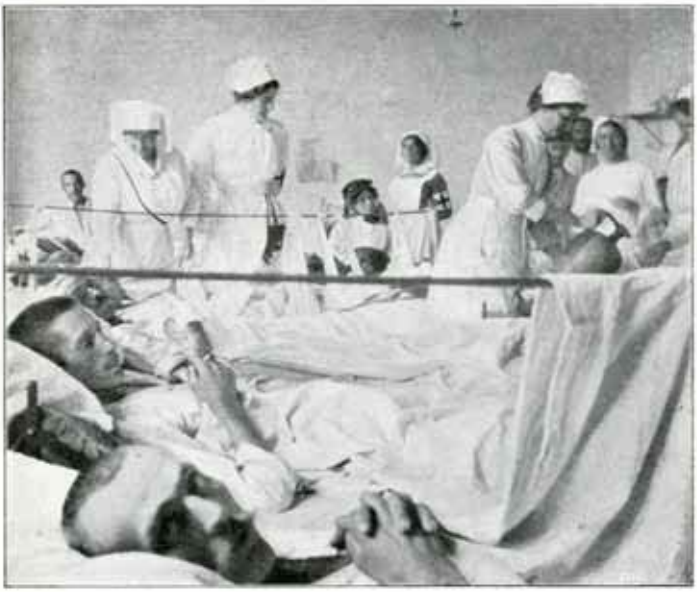
PREMIER HOPITAL DE RÉSERVE A KRAGUJEVATZ.
Il se compose de deux bâtiments pareils à celui-ci.

LA FAMILLE WOUTCHETITCH AU TRAVAIL.
Le père et la mère (à gauche), leur fille Jelitza (à droite), dans le fond, une sœur anglaise. Table de pansement du système Woutchetitch, étroite, longue, simple pour que le malade puisse y être déposé avec le brancard, afin d'éviter les douloureux transports. Le brancard est préservé par de la toile cirée.

PLACE DE L'HOPITAL. A gauche, de riantes villas cachées parmi des arbres fruitiers.

ARRIVÉE DE NOUVEAUX BLESSÉS. — PREMIER EXAMEN ET CONTROLE.
Au premier plan, le Dr Woutchetitch, au fond, les greffiers et les coiffeurs.

MADAME GROUITCH EN UNIFORME DE « NURSE ».



LA MISSION ANGLO-AMÉRICAINE. — AU PREMIER PLAN, DES AUTRICHIENS AMPUTÉS.

NETTOYAGE DES PLAIES DE GRANDS BLESSÉS D'UN CERTAIN AGE, VENANT DE CHABATZ.

LE COLONEL SANITAIRE SONDERMAYER AVEC SON ÉTAT-MAJOR FÉMININ.

A GAUCHE, M. ET M[me] WOUTCHETITCH; A DROITE, L'AUTEUR, AU TRAVAIL.

CHAPITRE V

DE NISCH A BELGRADE

12 au 20 octobre 1914.

Nuit noire. Un ciel épaissi de nuages. Pas une étoile. Des lueurs étranges qui donnent aux objets des airs de fantômes et des craquètements secs, continus : ce sont les étincelles qui sortent de la machine essoufflée et qui montent, pendant des heures, jusqu'au matin s'éteindre dans les nuages. Alors, je songe à mon dernier voyage vers le nord, vers Kragujevatz, par une nuit de lune si mystérieusement transparente. — Lapowo ! — Au lieu de tourner à gauche, nous continuons cette fois directement vers le nord, vers la ville-frontière, vers celle qui lutte contre le destin, vers Belgrade !

Mais le train n'alla pas si loin : il s'arrêta déjà à Rakowitza, deux stations avant Belgrade, car les bombes tombent encore journellement sur la capitale, et sur ses environs. C'est à deux heures que nous atteignîmes Rakowitza, dans sa guirlande de magnifiques collines, de vergers, de forêts. Des fiacres, en quantité, attendent les arrivants : ceux-ci s'y entassent; puis les

fiacres s'en retournent, les uns derrière les autres : leur file, noire et longue comme un serpent, se déroule dans une cohue de voyageurs désemparés, de pauvres diables errant, ahuris, se faufile entre des caisses, des malles, des corbeilles, des carrioles, des charrettes, des chevaux, des bœufs....

Les dames qui s'étaient si aimablement occupées de moi pendant le voyage, et dont j'avais partagé les repas sont parmi les premières à entrer en voiture et s'engouffrent dans la foule.

Moi par contre, je reste plantée là ; la cohue diminue, s'éclaircit.... bientôt les derniers s'en vont et.... je reste seule ; personne n'avait fait attention à mes piteuses bribes de langue serbe. Enfin, un homme, balancé sur l'attelage à bœufs eut pitié de moi et il me casa tant bien que mal entre ses caisses et ses corbeilles ; après deux heures de cahotements, il me débarqua, les membres moulus, à l'hôpital militaire de Belgrade.

Aussitôt, avant même de déposer mes papiers chez le chef de la mission américaine, je me rendis en ville tant était grande ma hâte de voir ce qui restait de ma belle et chère Belgrade de l'an passé.

Je ne vis d'abord rien d'anormal : l'étonnement et la joie surtout montaient en moi ; des rangées de maisons s'alignaient, tranquilles, encore intactes entre des allées d'arbres immobiles ; j'atteignis ainsi la rue principale. Alors seulement j'aperçus les premières traces de destruction : son aspect était navrant : l'étage supérieur du gymnase féminin où j'avais logé l'année dernière a été

entièrement arraché par une bombe : de la maison voisine, il ne reste que des miettes : quelques pas plus loin, le vieux et le nouveau Konak me montrent leurs jardins bouleversés, leur trottoir éventré, leurs murs lézardés, leur grande salle de réception détruite, leurs fenêtres sans vitres, béantes, noires. — Puis, c'est la Légation russe que j'aperçois, aussi très maltraitée. Par contre, les bureaux du consul suisse Vœgeli sont complètement intacts, et n'ont pas reçu le moindre éclat d'obus. — Puis, je jetai un coup d'œil au parc que j'aimais tant l'année passée : il est vide, il est abandonné, il est fermé même; la forteresse ? fermée aussi. — Alors, je m'en allai, je me retirai dans le quartier qui m'était assigné pour aller saluer la mission américaine. Son chef est M. le Dr Edw. Ryan qui s'est distingué dans la guerre du Mexique. Les Drs James Donovan et Williams T. Ahearn travaillent avec lui. Parmi les dames, je trouve ma chère connaissance de la guerre japonaise : Miss Mary Gladwin, directrice de la mission de la Croix-Rouge américaine.

Ainsi l'ancien et le nouveau monde se retrouvent, unis pour le même effort : sur cette terre, l'extrême Occident et l'extrême Orient répètent, dans une même abnégation : je vis pour ceux qui ont besoin de moi.

Mentionnons en passant, que les Anglais à l'activité persévérante, les missions russe et grecque, l'Espagne même sont arrivés ici. — Orient charitable ! Orient miséricordieux ! c'est toi qui me fais dire : la compassion naît avec le malheur; ils grandissent ensemble.

Ma première nuit dans la zone de guerre.

La nuit ! La nuit dans le ciel vide d'étoiles. La nuit dans les rues de la ville. La nuit aux fenêtres des maisons. La nuit partout. Soudain, le ciel s'illumine, les maisons surgissent de l'ombre.... les réflecteurs d'en face cherchent leurs victimes : leur feu fouille l'obscurité.... notre hôpital, qui a déjà reçu six bombes, est devenu lumineux. Alors, je ne me sens plus très sûre dans cette clarté d'acier qui m'éblouit par sautes brusques. Qu'a-t-elle à faire ici ? — et les bombes me répondent ; trois roulements sourds secouent le ciel, au-dessus de la ville morte; deux autres arrivent de gauche — le ciel gronde, le ciel tremble. — De cinq en cinq minutes le feu part des mêmes positions, sans arrêt jusqu'au matin; alors seulement le tonnerre se tut; je dis le tonnerre : car cette canonnade nocturne résonne en moi comme un orage dans les montagnes de ma patrie. Serai-je atteinte ? serai-je épargnée ? Je n'en sais rien; personne ne le sait...; tranquille, je me rendors.

Je suis peut-être la victime choisie ? — Me voici !

Depuis que je vois les millions d'existences qui luttent toutes dans un même but, qui ont toutes fait le sacrifice d'elles-mêmes, je sais aussi abandonner ma personnalité.

Que vaut une existence, prise isolément ? Plus rien !

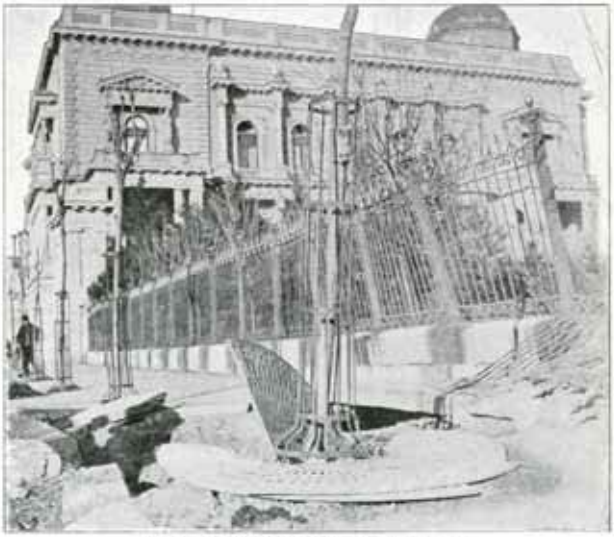
Heureux ceux qui ne comptent plus leur « moi ».

RUE PRINCIPALE, TELLE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI, ET LE KONAK.

LE PRINCE HÉRITIER ALEXANDRE. LE PRINCE GEORGES.

TRANSPORT DU PRINCE GEORGES, GRIÈVEMENT BLESSÉ.

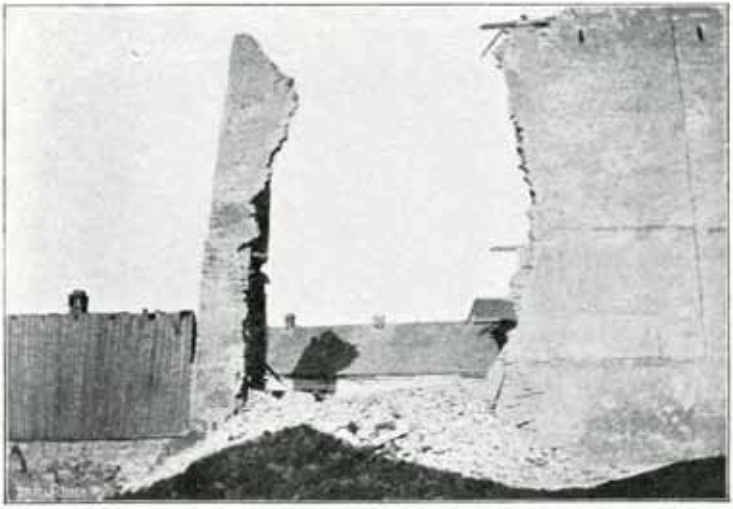
RUE PRINCIPALE, AVEC LE PALAIS DU PRINCE ROYAL ALEXANDRE, ET LE KONAK.
Toutes les fenêtres sont brisées.



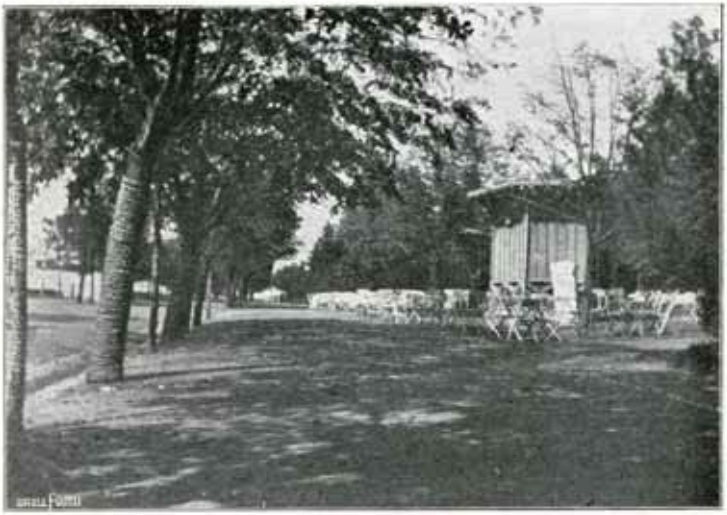
EFFET DE GRENADES DEVANT LE KONAK.

DÉGATS CAUSÉS PAR UNE BOMBE PRÈS DE L'HOTEL DE MOSCOU.

DÉGATS AU CENTRE DE LA VILLE PRÈS DU CASINO.



DÉGATS DANS LE CENTRE DE LA VILLE.



LE PARC AVANT LA GUERRE ET AUJOURD'HUI.
Côté de Semlin, exposé comme le fort, directement au feu.

MONUMENT DE LA VICTOIRE
dans le parc de Kara Georges Petrowitch
grand'père du roi actuel Pierre I^er^.
Inauguré le 24 août 1913, jour de la rentrée des troupes victorieuses
(est resté intact).

Heureux, car ils sauront vivre partout. Heureux, puisqu'ils pourront dire : j'ai accepté la vie : j'accepterai la mort.

Dans la forteresse pendant la canonnade.

Après cette première nuit de tonnerre, je me levai de bonne heure; et, comme une radieuse matinée ensoleillait la ville, j'emportai mon kodak.

Ma bonne étoile m'accompagnait dans mes pérégrinations. Comme il est interdit de photographier et que je ne voulais pas m'exposer à être arrêtée comme cela m'était arrivé déjà une fois, je m'annonçai d'abord auprès du commandant; au bout de cinq minutes, j'avais reçu non seulement une autorisation de photographier qui me servirait de laisser-passer, mais, en outre, une escorte militaire qui me tint lieu de guide et de protection et me facilita extrêmement la tâche. Dès lors il n'existait plus de barrières pour moi, et pour commencer, je me rendis à la forteresse, vieille et non-armée.

Que c'était étrange là-haut ! Cette position, fourmillant de défenseurs et qui a déjà reçu pour le moins 10,000 bombes et grenades paraissait complètement déserte. Partout des traces de destruction : les chemins, les sentiers du parc, troués, des brèches rongent les murs, le musée militaire forme un amas de ruines, l'ambulance de l'année dernière, incendiée, les bâtiments de l'administration de guerre sur le plateau de la fortification tous plus ou moins endommagés.

Ce n'est pas dans ces bâtiments que je trouvai des

gens, mais ailleurs; on me servit un thé extra fin dans un endroit à l'abri des bombes !

Accompagnée d'une escorte militaire, je suivis le chemin de ronde sur l'enceinte supérieure de la forteresse; je m'avançai jusqu'à la rampe extérieure et pris de là une photographie du vaste champ de bataille; mais il fallait se hâter, car déjà mes compagnons me criaient :

— Reculez, au nom du ciel ! reculez vite ! si on vous aperçoit, on tirera sur vous !

En effet, trois coups d'artillerie lourde partaient aussitôt du Mont Semlin, mais sans m'atteindre.

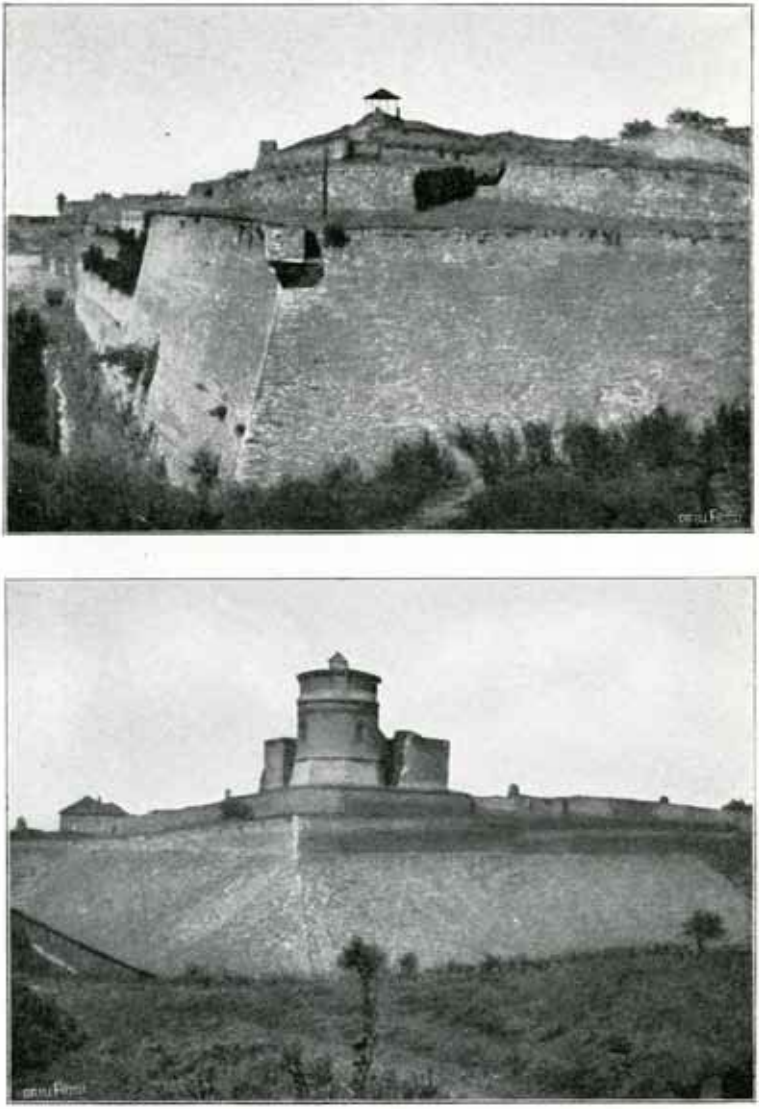
Après cet intermède, je pris le chemin du retour, je photographiai encore tranquillement une partie du parc de la forteresse avec la tour qui a résisté au bombardement, puis je me restaurai dans le même abri que précédemment, en prenant encore une excellente tasse de café turc, et je me rendis avec mon escorte dans la partie basse du parc, le Kalemegdan, qui s'étend entre la forteresse et la ville. Ici aussi, je constatai plus de trous dans la terre que de dégâts aux bâtiments et aux arbres; le monument de victoire de l'année dernière est encore debout, intact.

Pendant les dix jours que j'ai passé à Belgrade, j'ai visité encore deux fois la forteresse; un dimanche matin, pendant une canonnade subite, j'y avais été toute seule; les sentinelles me connaissant, ne faisaient plus de difficultés pour me laisser passer.

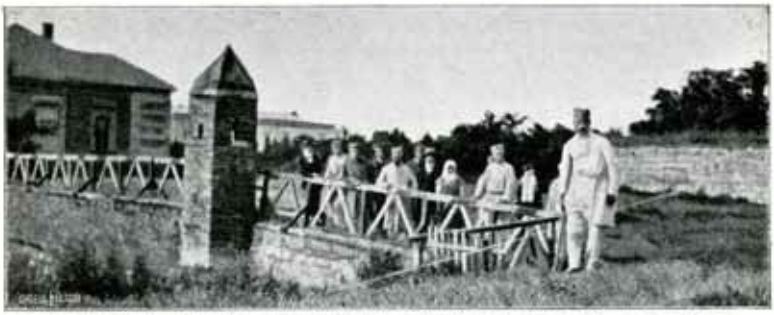
Ce matin-là une bombe éclata près de Rusky Tsar,

SUR LA HAUTEUR DE LA FORTERESSE. — BATIMENT D'ADMINISTRATION.
(Subsiste encore.)

EN ROUTE POUR LA FORTERESSE. — CEUX QUI M'ACCOMPAGNENT.

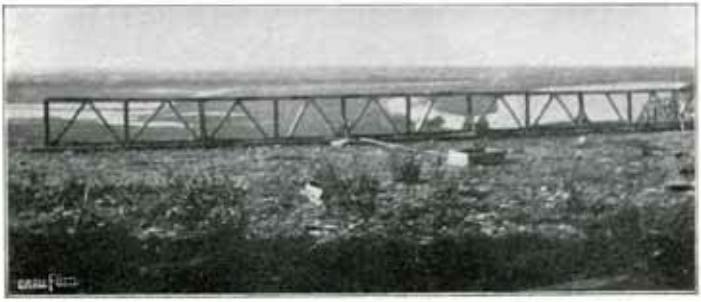


LA FORTERESSE DE BELGRADE, UNE RELIQUE DÉSARMÉE).



SUR LA HAUTEUR DE LA FORTERESSE AVANT LA GUERRE. Le lazaret et le musée militaire.

LES RUINES DU MUSÉE MILITAIRE. A gauche, l'auteur.



LE CHAMP DE BATAILLE AU BORD DE LA SAVE ET DU DANUBE.
A l'arrière-plan, les monts Semlin d'où Belgrade a été bombardée pendant des mois. — Vue prise du haut de la rampe de la forteresse.

le lieu de réunion bien connu des Suisses. En même temps un assez violent combat d'artillerie eut lieu au-delà de la Save, dans la grande plaine en dehors de Semlin.

D'un endroit abrité de la forteresse, nous pûmes observer le tir des deux postes ennemis. Cette lutte avait pour moi un aspect grandiose, mais elle me remplit en même temps d'une grande tristesse....

Sur les premières lignes de feu.

Après quelques nuits où le canon, qui ne m'impressionne plus guère, s'est reposé, ma destinée me conduisit dans des directions tout opposées; je désirais voir des contrées que l'artillerie ennemie avait particulièrement maltraitées. Heureusement un brouillard encore opaque voilait la longue crête du Semlin, sans quoi je n'aurais pas pu atteindre cet endroit; de cette façon la meilleure jumelle « Zeiss » ne pouvait faire découvrir ni mes compagnons militaires, ni moi-même. Notre chemin nous conduisit devant les bâtiments détruits et incendiés du monopole du tabac. L'intérieur de ces bâtiments, sur une surface d'un kilomètre au moins est un chaos de fils de fer entremêlés, de fragments de machines courbées et fondues. L'incendie a ravagé ici quinze jours durant. Plus de cinq millions de provisions de tabac, des machines pour dix millions au moins, et des bâtiments pour plusieurs millions aussi ont été perdus. D'ici au pont de chemin de fer nous dûmes

traverser un champ immense, découvert et en plein soleil; nous y avons compté des centaines de trous de bombes. Tout à coup le rideau de brouillard qui nous séparait de l'ennemi se leva.... Alors on se jeta derrière des remparts de sable, qu'on quittait pour atteindre un autre endroit, tout aussi dangereux; on s'enfonça dans les tranchées.... Les sentinelles étaient très sévères ici; jamais je n'aurais pu passer seule, malgré mes papiers en règle; même les messieurs du commandement obtenaient difficilement la permission d'entrer *avec moi* aux positions avancées; chaque fois il se dépensait un flot de paroles et d'explications, jusqu'à ce qu'enfin les soldats barbus se tirassent de côté en saluant.

Je passai plusieurs jours avec ces héros, aux endroits les plus différents; je me sentais toujours plus attirée vers eux; je les suivais sur la ligne de feu, j'allais avec eux dans leurs abris; je partageais leurs repas, me régalant de leur soupe et de leur « spatz »; je leur distribuais du tabac, devenu rare et très apprécié depuis la destruction des bâtiments du monopole.

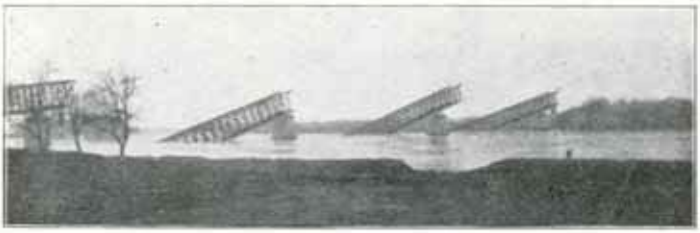
J'avais de la joie à voir ces hommes graves redevenir des enfants, des enfants simples et joyeux ! Puis on apportait, pour me faire plaisir, la « gusle », ce vieux et vénérable instrument de musique national.

Pendant trois jours je partageai leur vie du matin au soir dans les tranchées profondes, à l'abri du feu ennemi, — le dernier jour même, sans escorte !

Jamais je n'oublierai ces journées et les impressions

PRÈS DU PONT DE CHEMIN DE FER DE BELGRADE-SEMLIN.

PREMIÈRE EXPLOSION, LE 28 JUILLET 1914.



DERNIÈRE EXPLOSION, LE 27 DÉCEMBRE 1914.

EXTÉRIEUR DU BATIMENT DU MONOPOLE DU TABAC.

INTÉRIEUR DU MEME BATIMENT. — 20 MILLIONS DE DÉGATS.

DÉBARCADÈRE AU BORD DE LA SAVE AVANT LA GUERRE.

DÉPOTS INCENDIÉS PRÈS DE LA SAVE, NON LOIN DU DÉBARCADÈRE.

DÉPOT DE BENZINE ATTEINT PAR UNE GRENADE.
Tous les tonneaux ont fait explosion. l'incendie a duré huit jours.

LES HOMMES AVEC LA « GUSLE ».

L'AUTEUR GOUTANT LA SOUPE DE LA TROUPE.

LE LONG DE LA SAVE. — EN HAUT, LE PARC ET LA FORTERESSE.

DANS LA LIGNE DE FEU.

DESTRUCTIONS LE LONG DE LA SAVE.

INCENDIE DU DÉPOT DE BLÉ PRÈS DU DÉBARCADÈRE.

sérieuses qu'elles firent sur moi; soit que je pense aux moments paisibles de la soupe mangée avec les hommes, en rond autour de la marmite commune, soit que je me souvienne des minutes d'angoisse lorsque, moi-même en danger, je devais me baisser ou me cacher devant les balles ennemies; car je n'avais aucune envie d'être tuée. J'aimerais tant *vivre pour voir la paix s'établir, cette paix achetée par tant de luttes et qui sera durable ! Dieu le veuille !*

Sous les projectiles de l'aéroplane.

Le lendemain, comme j'étais en route pour la « Kommandatur » de la Save, un coup de tonnerre éclata soudain. Il faisait grand beau, grand soleil. Je levai les yeux et j'aperçus, blanche et laineuse, dans le bleu du ciel, la fumée d'un projectile explosif; je me hâtai de la photographier.

Deux autres détonations suivirent, tous les passants disparurent de la rue; je restai seule. Où aller ? tout à coup retentit une salve tirée en l'air par des milliers de fusils, visant l'aéroplane. Alors celui-ci monta, monta à des hauteurs si vertigineuses qu'aucun coup ne pouvait plus l'atteindre; ici, on continuait à tirer sur lui, tellement que j'oubliais le danger des projectiles qui retombaient sur terre. Tout à coup un crépitement de grêle dans l'air : les toits craquent; on dirait que des milliers de cigognes y font claquer leurs becs : les tuiles éclatent, on est éclaboussé de leurs débris.... je me sau-

vai sous un arbre : mais ses branches nues laissaient passer les projectiles : il fallut m'appuyer à la muraille d'une maison; et.... j'attendis, le dos en arc. La grêle cessa.

Alors je remarquai que l'aéroplane n'avait pas jeté des bombes seulement, mais des flèches; celles-ci, pointues comme des burins et lourdes comme du plomb, portaient à leur base un couteau à trois tranchants; le tout peut être long de quinze centimètres, avec cette inscription : « invention française; fabrication allemande! »

Horreur! Arme meurtrière, bonne pour des lâches, et qui tombe du ciel aussi souvent sur des gens sans défense, que sur des hommes armés !

Une flèche comme celle-là, jetée de la hauteur d'un aéroplane, doit faire d'horribles blessures; elle peut traverser complètement le crâne, et avec ses trois couteaux, déchiqueter affreusement les parties les plus nobles du corps humain.

Cette arme était toute nouvelle pour moi.

Rentrée en ville, je rencontrai des troupes de gens courant, effarés; d'où viennent-ils et que veulent-ils?

C'étaient des sujets autrichiens qui vivaient encore ici par milliers, restés en fonctions, et vaquant à leurs affaires, très peu étant internés. Mais, on a découvert que chaque nuit, des signaux lumineux étaient faits à l'ennemi; impossible de mettre la main sur les traîtres tant ils étaient nombreux; notre hôpital même en renfermait qui transmettaient des signaux par des réflecteurs.

Alors la patience échappa aux autorités de Belgrade : si la haute trahison prend le manteau de la charité pour s'exercer, à qui se fier désormais?

Il n'y avait qu'un moyen à employer : l'expulsion de tous les Autrichiens; c'est pourquoi le haut commandement décida d'envoyer tous les sujets de l'empire dans l'intérieur du pays. Ce fut une vraie migration.

Deux mille personnes durent évacuer Belgrade dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures; cela dura trois jours entiers : le dimanche, le lundi et le mardi. La plupart des fugitifs se rendirent à Nisch, à Skoplje, etc.; il ne leur était pas permis, naturellement de passer la frontière.

Du reste, ils pouvaient continuer de vivre à leur gré, tant qu'ils ne donnaient pas lieu à des plaintes qui auraient occasionné alors leur internement.

Beaucoup de ces fugitifs trouvèrent à se placer; partout où je me rendis à Kragujevatz, à Nisch, à Belgrade, je trouvai des domestiques autrichiens employés dans toutes les familles que je connais.

CHAPITRE VI

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

Après m'être fait une idée générale de l'état des choses à Belgrade, je me retire à Nisch; après quoi j'espère arriver sur le champ de bataille occidental de la Drina, où se livrent actuellement de sanglants combats pour repousser la troisième invasion autrichienne; alors je pourrai coordonner les matériaux recueillis, mes impressions et mes expériences.

Les journaux ont convenu que la première attaque de 150,000 soldats autrichiens, à la fin d'août, avait été repoussée victorieusement sur un front de soixante kilomètres. Quant au second refoulement de 300,000 hommes, sur le même front, on le passa sous silence.

Cette seconde lutte dura vingt jours, d'octobre au commencement de novembre; les Autrichiens y engagèrent leurs 8me, 9me, 13me, 15me et 16me corps d'armée en entier; et, en outre, quelques divisions des 4me et 7me corps. Il ne s'agissait plus ici d'escarmouches, mais d'engagements gigantesques.

Comme c'était à prévoir, les armées ennemies prépa-

BATIMENT DU MINISTÈRE DE LA GUERRE, QUI EST RESTÉ INTACT.

FUMÉE D'UN PROJECTILE JETÉ PAR UN AÉROPLANE SUR LA BELLE RUE DE MILOCH-VELICO.

DÉPART DES AUTRICHIENS POUR L'INTÉRIEUR DU PAYS.

ENCOMBREMENT D'UN TRAIN A RAKOWITZA.

rèrent une troisième incursion, car il fallait vaincre la Serbie, coûte que coûte.

Leur supériorité en nombre est encore plus écrasante maintenant, dans les combats en deçà de la Drina, de fin novembre jusqu'au 12 décembre — ici les Autrichiens avec une armée restaurée; en face, la petite armée serbe, réduite, mutilée, mais enflammée par l'esprit héroïque de ses morts. Ils sont un contre trois, mais leur cause n'est pas perdue. Et même si la Serbie succombe, elle succombera glorieusement, tuée jusqu'au dernier homme, tant à Belgrade que sur la Drina.

A Belgrade aussi de terribles combats se sont livrés ces derniers temps, mais toujours avec les mêmes résultats : le mur serbe n'a laissé percer aucun Autrichien !

A Semendria, par contre, à droite de Belgrade, l'ennemi a réussi à traverser le Danube et a pris pied dans la ville qu'il occupa quelques heures; puis il en fut chassé avec des pertes sanglantes. Des milliers d'Autrichiens se sont noyés dans le Danube pendant leur retraite, et deux mille furent amenés captifs à Nisch; je les ai vus moi-même; cette capture porte le nombre des prisonniers à seize mille.

Dans les combats autour de Belgrade, les Serbes battirent l'artillerie ennemie postée à gauche du pont de chemin de fer sur l'île Ada Tsiganlia. Cette île est donc maintenant entre les mains des Serbes, ce qui est d'une importance capitale, car le bombardement de la ville a dû cesser de ce côté-là.

Plusieurs officiers autrichiens : le lieutenant-colonel

Aug. Schmid, le major Bajo Kemeny et le lieutenant Lajosch moururent ici glorieusement; ils furent enterrés solennellement par les Serbes sur l'île même où ils sont tombés; une croix orne leur tombe commune.

Fin novembre 1914.

Les combats en deçà de la Drina continuent, sanglants; à la fin de novembre, les armées autrichiennes arrivèrent dans un élan furieux jusque devant Valjevo, où l'Etat-Major serbe avait son quartier-général; elles pénétrèrent même dans la ville et avancèrent lentement par des combats meurtriers; leur plan était d'arriver directement sur Kragujevatz, pour s'emparer de la fabrique de munitions, et de marcher sur Belgrade, et la prendre du côté de terre, puisqu'on ne réussissait pas par la Save et le Danube.

Mais la marche en avant fut brusquement arrêtée : dans un effort désespéré, l'armée serbe, quoique bien diminuée, repoussa sur tout le front l'ennemi qui ne comptait pas moins de sept corps d'armée; et si même les énormes masses autrichiennes ne sont pas encore vaincues complètement, du moins l'avance est arrêtée, et cela suffit pour le moment. Cependant l'entrée de l'ennemi sur territoire serbe avait déjà causé une confusion indicible.

Les milliers de blessés des hôpitaux, de Valjevo à Kragujevatz, furent évacués à l'arrière sur Nisch et Skoplje. Le Dr Woutchetitch lui-même dut s'enfuir avec ses mille blessés et la mission anglo-américaine

sous ses ordres. La population, prise de panique, se réfugia dans l'intérieur du pays, mais où trouver encore de la place?

Chaque pouce de terrain était déjà occupé par les Autrichiens expulsés de Belgrade. A Nisch seulement, il y a aujourd'hui environ cent mille habitants de plus qu'en temps ordinaire. Un toit? Un hangar? On y court, on s'y entasse; tous les endroits publics imaginables débordent de blessés, de prisonniers, de fugitifs de toute condition, et même de sujets autrichiens, de familles entières venant de Semlin, de Mitrowitza, de la Bosnie, etc.

Pauvre peuple serbe! On t'insulte, on t'attaque, on te meurtrit jusqu'à l'agonie : et tu dois panser, outre tes ressortissants, ceux de ton ennemi, ses fugitifs, ses prisonniers!

Et tu y réussis; il est vrai que c'est un travail de géants; j'ai observé de près cette activité; et voici ce que j'ai trouvé : outre les frais énormes occasionnés par la guerre, le gouvernement a dépensé encore un million entier pour loger et nourrir les réfugiés.

C'est par milliers que ceux-ci affluaient jour après jour et jusque tard dans la nuit, vers l'hôtel de ville de Nisch où le Comité de dames « Humanité » déploie une activité fiévreuse pour faire face aux premiers besoins, pour fournir des secours en argent aux particuliers et aux familles, et trouver un abri pour tous, jusqu'à ce que la guerre soit passée.

Oui, je plonge maintenant les regards dans un monde

de misère comme je n'en ai encore jamais vu, comme je ne croyais qu'il en pût exister : que peut-on voir de plus, et de pire sur le même sol? la vie et la mort peuvent-elles avoir côte à côte des aspects plus tragiques? Noir ce sang figé sur des morts! Noires, ces blessures béantes qui crevassent les vivants! Noirs aussi, ces convois de dénués, de désespérés.... Mais, au-dessus, la charité serbe veille, toujours plus ardente à consoler les cœurs toujours plus nombreux qui crient à elle.

12 décembre 1914.

Ce qui paraissait impossible est accompli; le beau rêve est devenu réalité; la puissante armée autrichienne qui était entrée au cœur du pays jusqu'à Lazarevatz, a été repoussée!

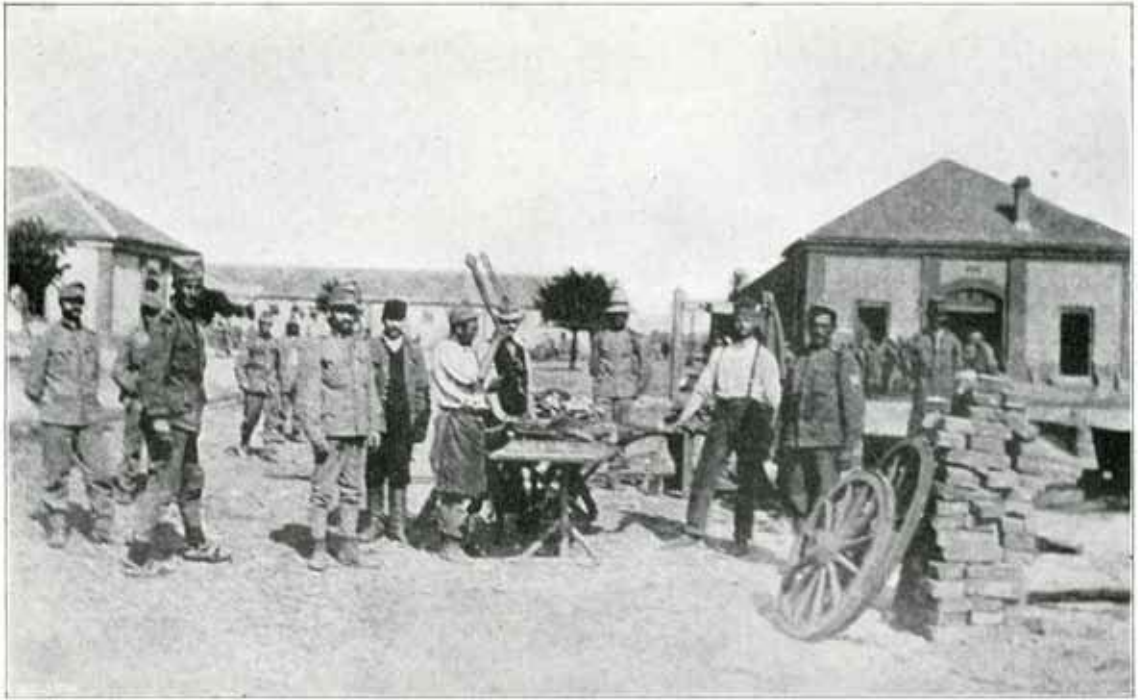
Même une aile qui, s'étant avancée vers Belgrade, en avait pris possession sans combat pendant que la garnison de cette ville était envoyée vers le centre de l'ennemi, a été refoulée après de terribles combats; le pays est donc débarrassé d'ennemis; balayé de Krupany-Valjevo-Chabatz jusqu'à Belgrade-Semendria!

Puissent ces journées ensanglantées être les dernières sur terre serbe! Puisse la paix être enfin rendue à ce pauvre peuple épuisé!

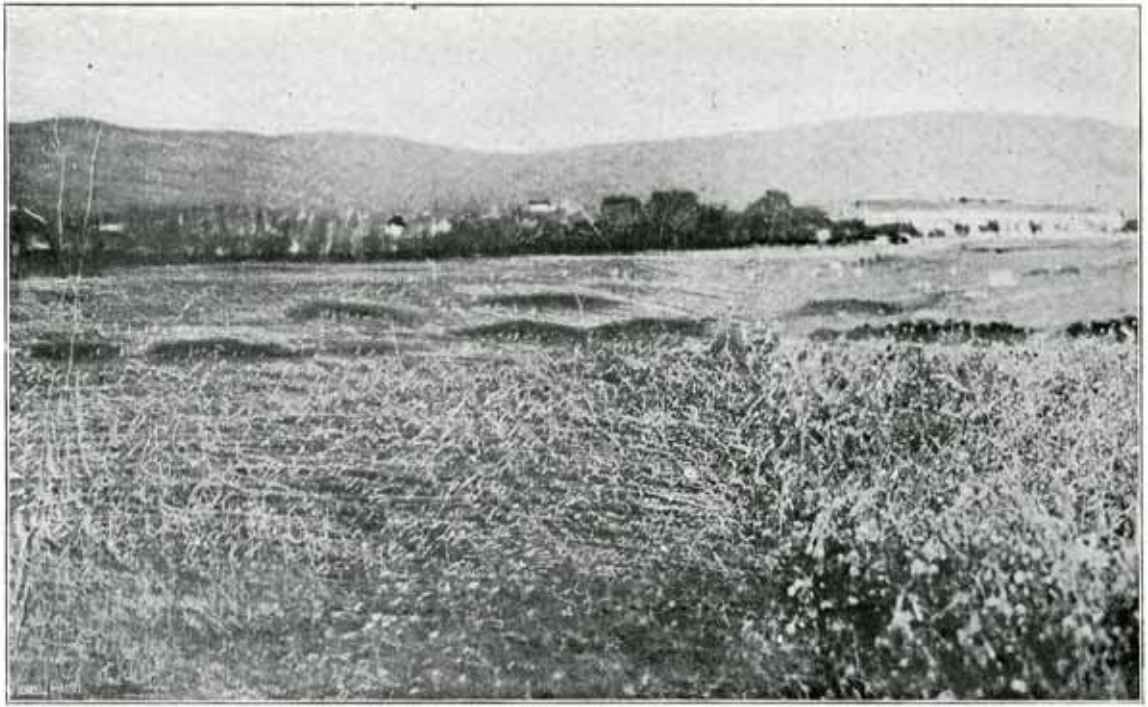
20 décembre 1914.

Belgrade, la belle Belgrade est sauvée, rendue à son pays! La puissance de l'armée autrichienne est brisée! tous les corps envahisseurs sont rejetés par delà la Save et la Drina, laissant derrière eux quarante mille

LES BARAQUES DE PRISONNIERS DERRIÈRE NOTRE HOPITAL, EN PLEINE CAMPAGNE.
A droite et à gauche, de vastes champs, dans le fond, des montagnes, devant, l'ombre de notre hôpital.



LES PRISONNIERS COUPANT DE LA VIANDE DEVANT LES BARAQUES. — A COTÉ, DES CUISINES DE CAMPS



GRANDE CASERNE, PARC ET PRAIRIES AVEC PLACES DE SPORTS POUR LES OFFICIERS PRISONNIERS:
A l'arrière-plan, Nisch; à gauche, la gare.

CAMPEMENT LIBRE A DROITE DES BARAQUES.

prisonniers, des centaines de canons et de pièces d'artillerie de forteresse, des mitrailleuses, soixante wagons de munitions, des appareils de télégraphie, les caisses de bataillons, etc.

Quel succès pour la petite armée serbe!

Oui, il se fait encore des miracles, et devant ces miracles toute la nation serbe joint les mains, et de tous les cœurs sort le cri : « Hvala bogu! Hvala bogu! » puis la tête s'incline et des larmes de reconnaissance coulent, offrande au Dieu tout-puissant. Le peuple tout entier, le roi, le prince royal s'unissent dans leur reconnaissance.

Jamais une victoire n'a été célébrée d'une façon aussi fervente, aussi intime : « Dieu soit loué! » c'est ainsi qu'on se saluait; un *Te deum* chanté dans les églises, et tout fut dit; chacun retourna à son travail et à ses nouveaux devoirs. — Des devoirs nouveaux! oui, on est débordé de travail dans les hôpitaux de tout le royaume; car battre sept armées, cela ne se fait pas sans s'épuiser soi-même.

La grande question des prisonniers.

Quarante mille nouveaux prisonniers se sont ajoutés aux seize mille précédents; il faut les nourrir! La petite Serbie est presque débordée par ces responsabilités; les rations pour les prisonniers sont devenues plus petites, les dortoirs sont remplis. Vis-à-vis de notre

hôpital il y a environ vingt mille de ces captifs dans une nouvelle caserne de cavalerie; je les visite presque journellement; ils se rendent très utiles comme infirmiers, dans les salles de pansement, dans les cuisines, dans toutes sortes de services; ceux-là sont les privilégiés.

Tous les peuples de la monarchie autrichienne sont représentés ici : des Serbes-Autrichiens, des Croates, des Hongrois, des Slovènes, des Bohèmes, etc.; et beaucoup d'Austro-Allemands, par exemple des Tyroliens, de tout jeunes gens, mais aussi des vieillards à barbe grise. Beaucoup paraissent tout contents, heureux d'être encore en vie et de n'avoir plus besoin de se battre; beaucoup attendent avec impatience le moment de rentrer chez eux, dans leur famille; d'autres, par contre, sont mécontents, mais sans raison. Le kilo de pain qu'ils reçoivent chaque jour avec un petit morceau de lard leur paraît insuffisant; mais ils oublient qu'en campagne ils ont souvent été plusieurs jours sans manger.

Il est vrai que la Serbie n'était pas préparée à recevoir des prisonniers en aussi grand nombre; mais déjà maintenant les premières difficultés sont surmontées et chaque prisonnier reçoit, outre son pain, une bonne soupe et un morceau de viande; c'est suffisant, car cela pourrait être encore bien pire.

Une grande puissance qui fait la guerre à un petit pays ne doit pas oublier de penser au sort de ses ressortissants faits prisonniers; il faut qu'elle se rende

compte de sa responsabilité et du double danger auquel elle expose ses hommes lorsque la *capitale*, presque la seule grande ville du petit pays, organisée à la moderne étant presque toujours sous le feu de l'ennemi, ne peut pas héberger cent mille hommes de plus, malades et prisonniers.

Plus tard, le gouvernement fit ériger des baraques, ainsi qu'une tente géante, dans le genre de celles qu'on emploie en Suisse pour des fêtes de chant; on la planta hors de la ville dans un endroit salubre, et on y dressa des lits aussi confortables que l'était le mien; ainsi on rompit les camps trop peuplés, et on put désinfecter les locaux.

Il y eut donc des difficultés, oui, mais seulement momentanément.

Parmi les prisonniers, les officiers n'eurent rien à souffrir; ils habitaient une des plus jolies parties de la ville : une belle caserne, qui, propre et avenante, avec son bâtiment à quatre ailes, est presque complètement cachée dans un grand parc; les pièces sont grandes et belles et, de plus, ornées par leurs occupants de peintures, de guirlandes, de paysages de leur patrie; une estrade avec un piano nous montre qu'on y cultive aussi les muses. Une table de lecture offre des livres français et allemands; Tolstoï même n'y manque pas, et, à ma surprise, j'y trouvai aussi ma « Serbie ».

La poste m'intéressait aussi; tout y est arrangé soigneusement, et il y a un second bureau pour les envois d'argent qui arrivent en masse.

Les sept à huit cents officiers sont groupés d'après leurs nationalités; chaque province a ses chambres et sa cuisine, ainsi tous peuvent vivre d'après leurs usages nationaux. Une cantine convenablement établie complète le tout; les frères d'armes de tribus diverses peuvent s'y rencontrer, et boire à leurs santés réciproques suivant la manière slave ou allemande.

Devant la caserne s'étend un vaste champ qui sert de place de jeu aux prisonniers; quand le temps est beau, on les voit du matin au soir occupés à différents sports. Le tout fait l'impression d'un vaste *sanatorium*, ce que confirme la bonne mine des internés. Franchement je ne crois pas que, dans le monde entier, les prisonniers soient traités aussi bien qu'ici.

CHAPITRE VII

MON TROISIÈME VOYAGE VERS LE NORD, A TRAVERS LES CHAMPS DE BATAILLE DE RALJA A BELGRADE

25 au 27 décembre 1914.

Encore une fois ma mission me conduisait de Nisch à Belgrade que j'avais visitée *avant* l'invasion autrichienne, et que je désirais revoir *après*.

Je partais le jour de Noël. — Noël! Et je me lançais dans l'inconnu, dans la nuit, à la rencontre de quelles horreurs, de quelles monstruosités! Au fait, pourquoi pas?

Le cantique céleste que l'humanité entendit et recueillit il y a bientôt deux mille ans : « paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes! » ce chant qui, année après année, la secoue de nouveau tout entière et apporte de la lumière dans les âmes.... ce chant ne trouvait pas d'écho en moi cette année, mon cœur ne lui répondait pas.

Paix sur la terre! — Cette nuit est remplie de pleurs : des millions d'hommes ont froid sur la paille.

Paix sur la terre! — Cette nuit est remplie de déses-

poir et de douleur : des milliers de familles sont déchirées par la griffe de la guerre.

Bonne volonté envers tous les hommes! — Cette nuit même, les frères sont obligés de tuer leurs frères. — Quelle dérision!

Oh! oui, des pensées amères tournoyaient dans mon pauvre cerveau en ce jour de Noël. C'était la tempête au dedans de moi : c'était la tempête au-dehors. Comme le vent hurlait! Comme ses plaintes, retombant les unes sur les autres, comme épuisées, traduisaient bien la lutte vaine de mes pensées! — Elles me hantèrent, cette nuit-là, tout le long de mon voyage.

Après un trajet de cinq heures, entravé souvent par la tempête, — arrêt subit! Le train ne pouvait pas aller plus loin! Il fallut descendre; un vent glacial nous siffla aux oreilles et nous les gela presque. Où se réfugier?

La salle d'attente était remplie de soldats couchés sur les bancs, sur le plancher, les uns sur les autres; dans le restaurant, c'est à peine si un chat aurait pu se glisser et trouver une petite place; — je finis par me réfugier dans le bureau du chef de gare, où je restai malgré quelques protestations.

Après une longue attente, de 11 heures du soir à 2 heures du matin, un train finit par arriver auquel nous pûmes nous confier. Je me blottis dans un coin et je dormis profondément jusqu'au jour. Nous passâmes par Lapowo; (c'était la troisième fois depuis que j'étais en Serbie que je rencontrais cette localité) et

après 4 heures de voyage nous arrivions à Mladenovatz, où commencent les champs de bataille.

Des rangées de tentes, des caravanes de ravitaillement, longent la ligne du chemin de fer, ainsi que des cadavres de chevaux; pauvres bêtes! Quelle triste existence pour elles dans ce soulèvement des peuples! L'après-midi à 2 heures nous atteignîmes la station de Ralja.

A partir d'ici il n'y a plus de chemin de fer, parce que les Serbes eux-mêmes ont fait sauter le grand tunnel — long de 9264 mètres — pour empêcher l'avance trop rapide de l'ennemi.

Des milliers d'attelages de bœufs assurent la correspondance entre Belgrade et les différents camps. Le voyage dans ces véhicules dure trois jours entiers, car les routes sont dans un état pitoyable. Comme je ne pouvais pas consacrer tant de temps à mon voyage, je me mis à la recherche d'un fiacre; il n'y en avait plus; impossible de trouver un gîte pour la nuit, car l'ennemi avait tout dévasté dans sa retraite, tout anéanti, et emporté les vivres.

Par bonheur, après quelques heures d'attente, une voiture, arrivant de Belgrade, consentit à me prendre pour le retour; c'était un attelage excellent, grâce auquel nous fîmes en huit heures un trajet qui en dure douze d'habitude. Nous filions comme le vent par dessus les collines, les montagnes, les profondes vallées, à travers des champs sentant la mort et peuplés de lueurs, de reflets : feux de bivouac, rayons de lune

éclairant en blanc les cadavres des chevaux couchés le long de la route.

Pendant cette course effrénée, par un vent glacial, sur les ornières gelées d'une route hérissée d'inégalités que nos coursiers fougueux franchissaient comme des échassiers, et qui faisaient chanceler la voiture d'une façon inquiétante, une seule pensée me dominait : comment a-t-on pu chasser les Autrichiens de ces fortifications naturelles qui paraissent imprenables? Et lorsque nous contournions la montagne d'Avala, qui se soulevait devant nous, menaçante et nous narguait, et que les Autrichiens avaient garnie de grosses pièces d'artillerie, mon étonnement ne connut plus de bornes : l'héroïsme des Serbes me parut alors presque surnaturel.

La bataille a sévi ici encore plus terrible qu'au bord du Tser, cependant les Serbes sont restés vainqueurs. Le roi Pierre et ses fils, le prince héritier Alexandre et le prince Georges ont pris part à ce combat, non pas derrière les coulisses, mais exposés en plein feu. Jetant sa canne, le roi a saisi lui-même un fusil et, en s'écriant : « A moi! mes enfants, il s'agit de vaincre ou de mourir! » il s'élança au feu, entraînant tout son peuple avec lui.

Oui, un peuple qui lutte ainsi pour ses biens les plus précieux, pour son foyer et sa patrie, mérite de les conserver et ne sera pas vaincu! Dans cette ferme conviction, j'atteignis Belgrade longtemps après minuit, et, en traversant les rues désertes, mais reconquises, un sentiment de reconnaissance remplissait mon cœur : « Dieu soit béni qu'il en ait été ainsi ! »

Première journée à Belgrade.

27 décembre 1914.

Ce matin, à cinq heures, une terrible détonation ébranlait toute la ville. Que se passe-t-il? me demandé-je; les Autrichiens reviennent-ils déjà ou est-ce le bombardement qui recommence?

Rien de tout cela! ce bruit provenait de l'explosion du pont de chemin de fer qui est maintenant tout à fait détruit. Les Autrichiens, dans leur retraite, l'avaient coupé, de leur côté, vers la Save; comme il était devenu ainsi inutilisable, les Serbes achevèrent de le détruire.

Sa carcasse repose maintenant au fond de la Save, en cinq énormes morceaux, qui entravent complètement la circulation des « monitors » qui ont causé tant de dégâts.

Je descendis jusqu'au pont, et je le vis de près; j'escaladai des tranchées et des abris, et contemplai avec horreur les vestiges d'un champ de bataille, le pêle-mêle sombre des lambeaux d'uniformes, des sacs défoncés, des munitions piétinées dans la boue, des chariots brisés, des monceaux de shrapnels autrichiens encore inutilisés, et parmi ce chaos, des chaises, des casquettes, des couvertures de soie provenant de maisons seigneuriales, des livres, etc. Plus loin j'apercevais, émergeant d'une mare, un cheval mort; son attitude affaissée et son expression semblaient implorer le ciel.

Ce soir-là, je rentrai en ville, la mort dans l'âme.

30 décembre 1914.

Je me suis trompée cruellement; je croyais les hostilités suspendues, si ce n'est terminées, mais ce matin déjà quelques coups de canons isolés partaient de la Save, pour aboutir, ce soir, à un combat régulier.

Quatre vaisseaux de guerre descendirent le Danube et prirent immédiatement Belgrade sous leur feu; quelques coups portaient, mais alors les lourds canons serbes répondirent furieusement, et au bout d'une heure les bateaux se retirèrent. Quand je parle de canons lourds, je pense à l'artillerie autrichienne de Semlin, qui, pendant six mois, a bombardé Belgrade.

Ces excellents canons sont ici maintenant; les Autrichiens les ont amenés, pensant les conduire à Nisch, mais dans leur retraite précipitée ils n'ont plus eu le temps de les reprendre, et ils rendent maintenant aux Serbes de bons services pour leur défense!

Aujourd'hui, le 31 décembre, il n'a encore été tiré aucun coup; si Dieu permettait que ceux de hier aient été les derniers! Le renouvellement de l'année nous apporterait la paix au lieu de la guerre, la fraternité au lieu de la haine!

1er janvier 1915.

Le Nouvel-An à Belgrade! on inaugure l'année par des coups de canon; sont-ce des salves de joie, un signal de victoire? — Non, ce sont des coups venant de là-bas; les misères recommencent, elles n'auront donc pas de fin?

Lorsque, il y a près de 700 ans, la petite Suisse com-

ENTRÉE ET FAÇADE DE L'HOPITAL MILITAIRE.

LA MISSION AMÉRICAINE AVEC LE MÉDECIN EN CHEF, LE D[r] RYAN.

DÉPENDANCE DE L'HOPITAL

LA MISSION AMÉRICAINE AU COMPLET.

Mlle JAKCHITCH Dr EN MÉDECINE, AVEC SON ÉTAT-MAJOR.
Elle était établie à Genève et dirige maintenant tout un hôpital, comme dans la dernière guerre balkanique.

mença à se lasser de la domination autrichienne; quand elle eut battu les armées de l'empire à Morgarten, Sempach, Næfels, et détruit la fleur de la noblesse, alors la maison de Habsbourg s'inclina devant l'héroïsme de son infime ennemi et lui offrit la paix.

Quelle différence ici! Les Serbes ont aussi, par trois fois, repoussé les armées autrichiennes, et, le monde entier sait avec quelle véhémence, surtout la dernière fois! malgré cela, point de relâche!

Le tonnerre des canons continue de gronder, la haine et la fureur ont toujours la haute main, et les douleurs renaissent de plus belle....

La mission héroïque des braves Américains.

Belgrade, 2 janvier 1915.

Comme je l'ai déjà indiqué dans une précédente lettre, la mission de la Croix-Rouge américaine appelée par une dame philanthrope, M^me^ Mabel Slavko Grouitsch, travaillait à Belgrade sous la direction des médecins-chirurgiens en chef, les D^rs^ Edward M. Ryan, James O. Donovan et William T. Ahearn, accompagnés de toute une cohorte de gardes-malades de profession dirigée par Miss Mary Gladwin.

Lorsque la population de Belgrade fut évacuée officiellement, les Américains décidèrent de rester à leur poste, coûte que coûte, et cela surtout pour ne pas abandonner ceux qui n'avaient pas eu le courage de quitter la terre natale, et pour leur servir d'appui dans

ces jours pénibles; c'étaient surtout des pauvres gens, environ neuf mille femmes, enfants, vieillards, domestiques et ouvriers.

Quand les Autrichiens revinrent prendre possession de la ville presque entièrement abandonnée et que leur premier soin fut de dresser une potence au milieu de la place principale de Belgrade, le directeur de la mission américaine eut le courage de s'élever contre cette barbarie; la potence ne fut pas abolie, mais on l'établit dans un quartier moins apparent de la ville.

Puis vinrent les combats, la terrible bataille autour du Mont Avala, au haut duquel les Autrichiens s'étaient postés avec leur artillerie lourde. Cette bataille livra à la mission américaine neuf mille blessés dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures; l'hôpital n'était installé que pour mille hommes; on s'arrangea à en recevoir trois mille, parmi lesquels les Autrichiens les plus gravement blessés, tandis que les six mille autres furent dirigés vers Semlin sur territoire autrichien.

La tâche de soigner les trois mille hommes restants était écrasante, mais fut pourtant accomplie admirablement, chacun doubla et même tripla son activité.

Fait singulier, une garde-malade serbe, une artiste de Belgrade se trouva parmi les blessés : elle avait été atteinte par une balle au moment où elle traversait la cour de l'hôpital. Elle est hors de danger maintenant, mais son état n'a pas été sans inspirer une certaine inquiétude.

La mission américaine s'est comportée de la façon

la plus admirable dans cette occasion, toujours vaillante sous une grêle de balles, et elle mérite une couronne de lauriers que je lui tresse en pensée avec le plus grand respect; je forme les meilleurs vœux pour que son activité subséquente soit aussi bénie.

A la veille de la bataille de Tsiganlia.

3 janvier 1915.

Après deux journées de pluie qui ont bien entravé mes études préparatoires pour mon travail *A la recherche de la vérité*, le bon soleil reparut enfin, et j'entrepris des excursions sous la conduite du professeur Denitsch de la Vojna Stanitza, que j'ai appris à connaître et à apprécier l'année dernière à Zurich où il faisait ses études de philosophie; nous avons commencé par Toptschider, longeant tantôt des vignobles, tantôt la Save, pour atteindre les ruines lamentables des fonderies de fer, d'une brasserie, du moulin Bailony, jusqu'à la sucrerie en partie détruite. En chemin, nous nous arrêtions chez les différents commandants : et, c'est chez celui de Belgrade même, le colonel Tufegjitsch que nous restâmes le plus longtemps; lui-même nous initia à certains détails de guerre intéressants et nous fit parcourir toute sa villa où les traces du séjour des Autrichiens sont assez visibles pour qu'on puisse se passer d'explications.

Après cette visite, il n'y avait plus de chemins fermés militairement pour nous; tout nous était ouvert;

mais je résumerai plus tard dans un chapitre spécial *A la recherche de la vérité* ce que j'ai vu dans ces courses.

Le cocher, impatienté de nos longues haltes, nous avait quittés sans bruit, nous abandonnant à notre sort; alors le colonel mit aimablement sa propre voiture à notre disposition; malgré cela, nous fûmes arrêtés plus d'une fois et dûmes répondre avec force détails aux questions : « d'où venez-vous? où allez-vous? »

Le lendemain, nous continuâmes nos études.

Le long de la Save, vis-à-vis de l'île Tsiganlia, où les Autrichiens faisaient encore des efforts pour capturer cinq lourds remorqueurs, nous entendîmes tout à coup de gros projectiles passer par-dessus nos têtes; ils arrivaient des hauteurs entourant Belgrade et tombaient au milieu de l'île.

Une violente canonnade éclata, pendant laquelle les Serbes purent traverser la Save sur des radeaux et aborder heureusement sur la Tsiganlia, l'ennemi étant distrait de cette manœuvre par la canonnade.

Pendant ce temps j'étais dans les tranchées les plus avancées, immédiatement au-dessus de la Save, et à deux cents mètres seulement du camp des Autrichiens sur la Tsiganlia; je photographiai vite, du haut du rempart, l'île et les bateaux, ainsi que, plus haut, le pont disloqué en cinq parties.

Une fois les troupes débarquées, nous attendîmes avec anxiété le commencement de la bataille, mais il ne se passa rien, et nous dûmes nous retirer, en sui-

vant de longues tranchées, sous les rails de chemin de fer, jusqu'à ce que nous puissions sortir et nous mettre à l'abri du feu derrière de hauts remparts de terre.

Les hommes, postés ici, nous firent d'excellent café, mais ils étaient navrés de me présenter la tasse sur une tuile toute noircie remplaçant une assiette. Mon Dieu! cette tuile m'inspirait plus de respect que la plus belle vaisselle d'or et d'argent!

Vers le soir, j'attendais de nouveau avec angoisse le commencement d'une bataille à Tsiganlia, cette île de malheur autour de laquelle on se bat en désespérés, — — goutte de terre sinistre où chaque pierre est tachée du sang des blessés et des morts.

Mais encore une fois il ne se passa rien, la nuit était probablement trop claire; il fallut attendre encore avant qu'il se produisît de nouvelles horreurs et de nouvelles morts.

Bataille de la Tsiganlia.

14 janvier 1915.

Nuit noire. Au ciel de lourds et gros nuages de pluie. L'air est humide. La terre froide.

Boumm.... Comme un lugubre appel dans le silence de la nuit, descend de la forteresse : d'autres coups suivent. Des traînées de feu, sifflantes, raient la nuit par-dessus la ville sombre : et la Tsiganlia répond, tonnant par toutes ses bouches à feu : l'artillerie autrichienne est entrée en action.

Et au milieu de ce tonnerre, des mitrailleuses sans nombre font entendre leur meurtrier taka, taka, tak. Une salve après l'autre se mêle à ce concert infernal, cela gronde pendant deux longues heures; puis, un éclair encore par-ci par-là du côté autrichien, et enfin cela cesse aussi, tout devient silencieux, d'un silence de mort.

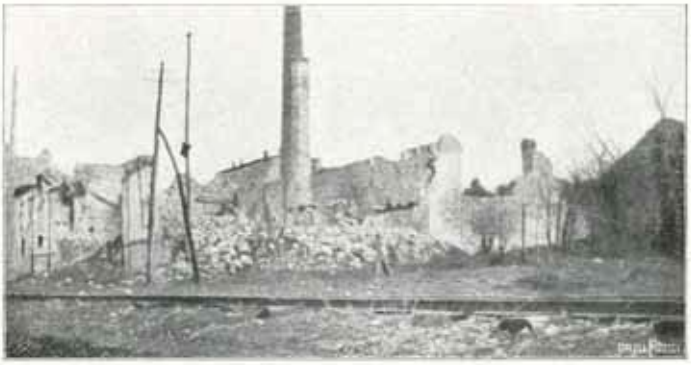
Oh! combien de vies ont été détruites pendant ces quelques heures! et combien d'autres doivent continuer leur existence brisée!

« Ia-o-ja! » entend-on crier dans la nuit; « pomotsch! pomotsch! » à moi, de tous les côtés. Mon Dieu, mon Dieu, comment être à temps pour apporter du secours à chacun!

L'île est reprise et avec elle les cinq lourds remorqueurs qui contiennent des quantités énormes de matériel sanitaire, assez pour toute une armée; combien il en faudra, hélas! toujours et toujours de nouveau.

Et cependant, combien d'autres blessures faites par la guerre ne pourront jamais être pansées! Tant de cœurs blessés, de bonheur détruit, tant de bien-aimés séparés des leurs pour toujours! et les mutilés qui entrent dans la nouvelle année en se traînant! Et les isolés qui pleurent ici : et les solitaires dont personne ne partage le deuil! les malheureux que la faim pousse à la folie, les existences brisées qui sombrent dans le désespoir ! Pour toutes ces blessures-là, la terre n'a aucun pansement. Elles saigneront éternellement.

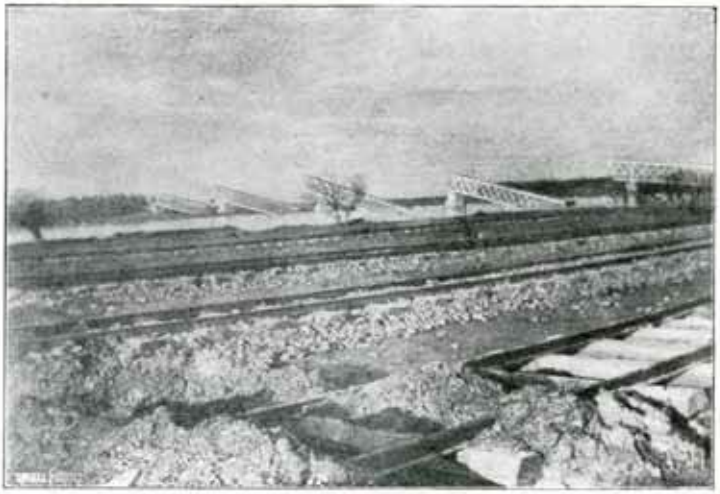
Je termine mes lettres de Belgrade par le récit de



RUINES DE LA BRASSERIE.

EFFET TERRIFIANT DE LA CHUTE D'OBUS, PRÈS DU MOULIN DE BAILONY.

DÉGATS LE LONG DE LA RUE DE TOPCHIEDER; DÉBRIS DE CORPS HUMAINS SUR LE CHAMP DE BATAILLE, VIS-A-VIS, LA TSIGANLIA.



LA TRANCHÉE PAR LAQUELLE JE ME SUIS GLISSÉE, AU BRUIT DES CANONS, JUSQU'AU BORD DE LA SAVE, A DEUX CENTS MÈTRES SEULEMENT DU CAMP DES AUTRICHIENS.

ADA TSIGANLIA.

Le camp des Autrichiens. — Au premier plan, le rempart de terre qui me protégeait.

CONSÉQUENCES INDIRECTES DE LA GUERRE

DESTRUCTION DE PROPRIÉTÉS PARTICULIÈRES.

INTÉRIEUR D'UNE PHARMACIE.

KRUNSKA. — DÉGATS DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÉCOLE DES JEUNES FILLES.

la bataille de Tsiganlia, que j'ai suivie de la fenêtre de ma chambre et qui m'a profondément ébranlée.

Deux jours après, je reprenais le chemin de Nisch par Toptschider, avec transbordement sur le chemin de fer détruit entre Rakovitza et Ralja.

Le tunnel qu'on avait fait sauter était déjà réparé, ainsi on évitait le grand détour par la montagne d'Avala. Mes courses à pied autour de Belgrade, et ma longue tension pour la « *Recherche de la vérité* » m'avaient épuisée. — Mais je préfère me « taire » aujourd'hui sur ce que j'ai vu autour de la malheureuse ville.

CHAPITRE VIII

NOUVEAU SÉJOUR A NISCH AUPRÈS DES MALADES

De retour à Nisch, j'ai d'abord à m'occuper de différentes publications; puis je reprends avec zèle ma place dans le service de pansements. Les vingt journées de combat sur la Drina, les incursions autrichiennes près de Chabatz, et la bataille du Tser firent des blessés en quantité; c'est alors que la charité serbe, que nous connaissions depuis la dernière guerre des Balkans, entra en activité.

La Croix-Rouge, la Kola Sestara, la Shenski Drustvo, la Société de la princesse Ljubitza, etc., tous ces comités composés de dames serbes connues comme patriotes enthousiastes, ne tenant aucun compte de leur propre vie pour se consacrer aux soins des héros de la patrie, tous ces rouages se mirent à fonctionner, ici pour panser des blessures, là pour adoucir les souffrances de l'âme, pour soulager la misère des pauvres et les douleurs de tout genre des nationaux et des réfugiés.

БИБЛИОТЕКА
ГРАДА БЕОГРАДА

Moi-même je commençai mon activité à l'arrivée des premiers blessés dans l'ambulance établie dans l'hôpital de réserve à Nisch. Journellement nous avions à panser les pauvres membres brisés, percés, écrasés, déchirés, déchiquetés, brûlés ou amputés des malheureux soldats, amis ou ennemis.

Quel travail sanglant ! Comme le sang lui-même, la sueur d'angoisse et de douleur coulait du front humide des malheureux ! Souvent les mains se crispaient, le cœur s'arrêtait presque, pour supporter sans plainte les terribles souffrances. Parfois cela réussissait, mais pas toujours; par moments les douleurs surhumaines arrachaient des cris aux lèvres serrées, et l'air vibrait de plaintes étouffées. Dieu merci, après de longues heures sombres, il y avait aussi des moments de soulagement.

Grâce à Dieu, il existe des mains qui savent adoucir les plus grandes souffrances, qui touchent légèrement les blessures, des mains qui sont bénies, presque adorées par les blessés qui les arrosent de leurs larmes de reconnaissance. Et à qui sont ces mains ? demandera-t-on; je répondrai : « Non pas à des inexpérimentés ! » C'est chez les autorités chirurgicales que j'ai trouvé le cœur le plus tendre et les mains les plus légères, tandis que des commençantes dans l'art de soigner se rendaient coupables de brusquerie et ne se sentaient grandes que lorsque les blessés se tordaient de douleur sous leur attouchement.

Une salle de pansement n'est pas une salle d'opéra-

tion où le patient est rendu insensible par la narcose.

Plus les blessures sont graves, plus il faut laver soigneusement la plaie, jusque dans ses profondeurs; il faut faire cela chaque jour, pour éviter des complications; mais on ne peut pas endormir chaque fois le malade, il n'y survivrait pas; il faut donc qu'il supporte, en ayant sa pleine connaissance, les douleurs parfois très vives du pansement; il n'y a pas moyen d'éviter cela.

C'est une des plus tristes conséquences de la guerre que les malheureux qui ont été blessés pour la patrie aient tant à souffrir jusqu'à leur rétablissement, ou même qu'ils restent souffrants tout le reste de leur vie.

Je travaille avec les dames de la société serbe, membres de la Kola Sestara, dont le but est le soin des blessés. La présidente de cette association, dont font partie toutes les dames « bien » du pays, est la femme du général Lucovitsch. Notre hôpital est aussi sous sa direction pour les salles de malades et pour celles de pansements; ces dames sont à l'œuvre jour après jour, et cette année encore, j'admire leur adresse et leurs connaissances techniques dans toutes les divisions. J'ai passé des jours inoubliables dans ce cercle cultivé, mais j'y ai aussi éprouvé les plus grandes douleurs de mon séjour en Serbie.

Comment cela se fait-il ?

Après la troisième, la plus formidable attaque de l'Autriche contre la Serbie, à laquelle succomba tout le nord, y compris Belgrade, il fallut évacuer vers l'in-

térieur du pays, non seulement les fugitifs civils, mais tous les malades et les blessés, ainsi Kragujevatz avec ses milliers de patients.

Mais où les envoyer ? Les hôpitaux de l'intérieur étaient surpleins, les lits se touchaient dans les corridors, les couloirs, partout où il y avait encore la plus petite place. Des missions de secours, grecque, anglaise, américaine, russe et française, des médecins par centaines accoururent pour soulager les services sanitaires serbes; ainsi on put bientôt faire face aux nécessités.

Mais alors vint le mauvais temps, la terre était transformée en marécage; à Valjevo éclata le typhus, provoqué par les centaines de cadavres que les Autrichiens, dans leur retraite hâtive, avaient abandonnés sans sépulture. L'épidémie fut violente : tous ceux qui pouvaient encore se sauver le firent, et propagèrent ainsi la maladie dans tout le pays. Elle arriva ainsi jusqu'à nous, dans les bâtiments affectés aux prisonniers, derrière l'hôpital. Il était difficile d'enrayer le fléau, à cause des agglomérations de population amenées par les circonstances; la maladie pénétra presque dans toutes les couches de la population.

Notre chère dame Lucovitsch, l'humanité personnifiée, ne se laissa pas dissuader de visiter les malheureux dans les provinces du nord et du sud, évacuées par l'ennemi. Elle emmena des chariots pleins de victuailles qu'elle distribuait parmi les plus pauvres, amis et ennemis; elle rentra, la mort dans l'âme; quelques jours après, cette femme, belle, grande et imposante,

était déposée dans la froide tombe. Depuis quinze ans, elle était la « mère » de la Serbie, et voilà que ce grand cœur brûlant pour la patrie avait cessé de battre. C'est en pleurant que nous entourâmes sa tombe, en pleurant que nous nous en éloignâmes. La nation tout entière mena deuil sur elle; les paroles dites sur sa tombe trouvèrent un écho dans tous les cœurs : « Noble femme ! grâces et honneurs te soient rendus en toute éternité, amen ! »

Après la mort de cette digne femme, qui, pour moi aussi, avait été une mère, j'éprouvai un vide immense au cœur; je sentais qu'il fallait entreprendre quelque chose dans l'esprit de la défunte. Apprenant que le typhus avait éclaté dans le camp de prisonniers en face de notre hôpital, je m'y rendis, pour voir comment je pourrais y être utile.

M^me^ Lucovitsch s'était toujours intéressée sérieusement aux prisonniers, c'est ce qui me poussait à faire quelque chose pour eux.

CHAPITRE IX

DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS

PENDANT L'ÉPIDÉMIE DE TYPHUS EXANTHÉMATIQUE

Le camp des prisonniers était desservi par des médecins et des infirmiers autrichiens; c'étaient donc des frères qui soignaient leurs frères. Chaque jour seulement, un délégué de l'autorité serbe venait faire une brève inspection et accueillir les désirs ou les demandes. Le Dr Engelhardt, médecin en chef des prisonniers, me fit faire le tour de son domaine. Il n'y avait pas moyen de séjourner en plein air, à cause du temps humide et froid; les malades étaient donc consignés dans les bâtiments de la caserne de cavalerie; des milliers d'hommes étaient couchés sur plusieurs rangs, les uns éveillés, les autres dormant; les uns fatigués, d'autres malades ou mourants.

Comme je traversais les rangées de lits, une voix m'appela : « Oh ! mademoiselle, mademoiselle, venez à mon secours, je vous reconnais bien ! » — C'était, en effet, un malade que j'avais soigné à Kragujevatz, aidant au Dr Sondermayer à panser sa jambe amputée;

émue de cette rencontre, je lui tendis la main et promis de faire tout mon possible, non pas pour lui seul, mais pour tous. Il fallait de la paille fraîche, des couvertures, des caleçons, des bas, du linge....; je le vis au premier coup d'œil; et je dois dire à l'honneur de la Serbie que je reçus tout ce que je demandais, soit par la Croix-Rouge, soit par la Kola Sestara ou par le gouvernement. En outre, on renforça partout les mesures sanitaires; bref, le secours vint de tous côtés, et lorsque, peu après, le ciel eut pitié de nous et fit luire son soleil bienfaisant qui sécha rapidement la terre, les pauvres malades purent jouir de nouveau d'air pur et de lumière, ces deux grands facteurs de guérison, et quelques rayons d'espoir rentrèrent dans les cœurs.

Mais mon souci du bien des prisonniers faillit me coûter cher : il se trouva des gens qui voulurent y voir tout autre chose que des sentiments d'humanité; je fus attaquée, soupçonnée, dénoncée. Je me présentai volontairement au ministère de la guerre, et demandai une enquête.

Résultat : le ministère de la guerre remit tout le matériel entre mes mains, le ministre Pachitch me fit venir dans son bureau et me donna pleine satisfaction au nom de la Serbie.

En outre, cet incident fut publié dans la feuille officielle du gouvernement.

J'étais presque mal à l'aise en présence de cette grande faveur; mais cela m'a pourtant réjouie.

L'épidémie elle-même, ses particularités.

Nous avions affaire en Serbie à trois variétés de typhus :

1. Récurrence, forte fièvre, dans le genre de l'influenza, grande agitation; maladie en somme peu dangereuse, mais qui affaiblit pour longtemps, et dont on peut être atteint plusieurs fois.

2. Typhus abdominal, connu aussi dans l'Europe occidentale.

3. Typhus exanthématique ou typhus à taches, maladie spéciale aux temps de guerre.

C'est cette dernière variété que j'ai eue surtout à soigner, et comme on connaît peu cette maladie dans l'Europe occidentale, je vais chercher à en donner une idée d'après mes observations et mes expériences.

Le typhus exanthématique est très difficile à traiter; tous les cas ne sont pas mortels, mais où il y a entassement de population et manque d'air pur, il y a peu d'espoir de guérison.

Tous les cas ont les symptômes suivants communs entre eux :

1. Fièvre intermittente; le même jour, le thermomètre peut sauter de 37 degrés à 40 ou 41, et redescendre jusqu'à 37. Pendant l'époque critique, entre le troisième et le treizième jour, la température reste élevée.

2. Le quatrième, au plus le cinquième jour, il se produit une éruption de petits points rougeâtres qui

disparaissent sous la pression du doigt, mais reparaissent aussitôt. La poitrine, le dos et la partie intérieure des bras sont le plus marqués de ces points; la figure en est exempte. Vers la fin de la maladie, ces points deviennent d'un bleu jaunâtre.

3. Grande faiblesse du cœur; les hommes les plus forts ont des arrêts momentanés du pouls, qui souvent amènent la mort, surtout chez les sujets gras. Les malades qui ont le cœur faible de nature ont besoin, après les premiers jours, de trois à cinq injections de camphre et de digitale, pour régler les pulsations.

4. Des maux de tête à devenir fou, ce qui amène l'insensibilité parfois déjà au bout de quelques heures.

5. Une soif inextinguible; même quand les malades sont sans connaissance, il faut leur donner à boire; ils sont toujours capables d'aspirer quand on leur présente un liquide à la cuiller, ou dans un verre. Boire beaucoup est une nécessité. Quelle que soit la boisson, eau, bière, lait, thé, champagne, cognac, jus d'orange ou de citron, son action est bienfaisante.

Symptômes particuliers : disposition aux larmes, à la mélancolie, dès le commencement; des accès de folie furieuse ou autres ne sont pas rares.

Vomissements de sang et saignements de nez; ces derniers sont un bon signe, ils dégagent le cerveau et diminuent les maux de tête.

Diarrhée avec perte de connaissance; ceci est extrêmement dangereux et peut amener un grave décubitus, des blessures (peau entamée) jusqu'à l'os, si le

garde-malade n'exerce pas une surveillance constante.

La plupart des malades perdent la parole, quelques-uns l'ouïe; les oreilles coulent, les yeux brûlent, le blanc de l'œil devient rouge. Tous ont un écoulement de salive qui peut amener des étouffements; il est nécessaire de nettoyer par moments la bouche avec une solution antiseptique, ce qui est très difficile, parce que la plupart des malades ont une sorte de crampe et n'ouvrent pas la bouche de plein gré; dans cette phase, du reste, ils n'ont plus leur connaissance.

Ceci est le tableau de la maladie au plus haut degré, comme j'en ai eu à soigner; il ressort de cela que, au moment de la crise, il ne faut perdre de vue le malade ni jour, ni nuit. Je résistai à la fatigue pendant vingt et un jours et vingt et une nuits, après lesquels je tombai épuisée; n'ayant pas eu de fièvre, j'échappai à l'infection.

Ce qui précède montre quelle terrible maladie est ce typhus exanthématique; malgré cela, il n'est pas toujours mortel; si le malade réussit à surmonter la faiblesse du cœur, on peut le sauver, même dans les cas les plus graves, par des soins consciencieux.

Outre ce qui est indiqué ci-dessus, on peut recommander :

1. Des compresses d'eau froide sans interruption sur le front, les tempes et l'occiput; je me servais pour cela de ouate imbibée d'eau, la posant toujours sur la partie libre de la tête : à droite, quand le patient était couché sur le côté gauche, et vice versa. Cette manière

de faire s'est trouvée très pratique; ainsi le malade n'était pas dérangé et pourtant toujours rafraîchi.

2. Des maillots d'eau froide sur le buste, partant des reins et allant jusque sur les épaules; à renouveler de deux à quatre fois par jour suivant la température du malade.

3. Des lavages de tout le corps à l'eau froide, avec addition d'alcool en cas de danger de décubitus.

4. Grande tranquillité dans la chambre, une propreté méticuleuse, une bonne aération; par les jours de soleil, portes et fenêtres ouvertes; pas de rideaux ni de stores; la lumière et l'air sont deux grands facteurs de guérison.

5. A boire constamment; le malade ne demande rien dans la phase aiguë de la fièvre, mais il faut quand même lui donner à boire, et il absorbe avec avidité ce qu'on lui donne; ceci est d'autant plus facile qu'il n'y a pas de restriction quant à ce qu'on lui permet de boire.

6. Peu de médicaments, seulement le strict nécessaire, parfois une injection.

La durée de la maladie, sans complications, est de quatre à cinq semaines; mais des complications, comme le décubitus, la fluxion de poitrine ou la pleurésie, peuvent faire traîner la convalescence pendant des mois.

Le patient, une fois guéri, ne se souvient de rien de ce qui s'est passé pendant sa maladie; il ne se rappelle pas sa mélancolie, ses accès de fureur, ses injures, ni l'anxiété qu'on a eue à son sujet. Les souvenirs de sa

vie et de son activité avant sa maladie ne lui reviennent que très lentement; sa convalescence est une sorte de crépuscule qui ne se dissipe que peu à peu.

Celui qui s'est guéri de ce typhus exanthématique ne le reprendra pas de si tôt; c'est pourquoi on emploie volontiers dans les hôpitaux ceux qui l'ont eu; cela ne les préserve cependant pas des autres formes de la maladie : la récurrence et le typhus abdominal; je connais des soldats qui les ont eus tous les trois, et qui sont cependant restés en vie.

Ma première nuit dans les baraques d'isolement auprès des malades du typhus exanthématique.

C'était l'hiver, un temps froid et humide; la tempête hurlait; les rideaux étaient agités par le courant d'air; le poêle brûlait lentement, le bois n'étant pas sec. Une lampe suspendue répandait de l'odeur; il fallait maintenir la ventilation; ainsi la température de la salle égalait celle du dehors. Autour de moi il y avait sept lits; le passage était si étroit que c'est à peine si je pouvais y placer ma chaise.

Cette nuit-là mes soins se portaient surtout sur un officier sanitaire autrichien, un fonctionnaire du ministère de la guerre à Vienne; il était en pleine crise; les médecins l'envisageaient tous comme perdu; il s'agitait dans son lit, tournait la tête de côté et d'autre, gémissait à faire pitié et gesticulait avec les mains. Je lui faisais des compresses et lui donnais à boire tous

droite! », saluait, mettait la main sur la couture de son pantalon absent et regardait fixement au coin de la chambre, pendant un quart d'heure. Puis il commandait militairement : « Front! » saluait de nouveau et rentrait au lit.

Entre temps, on entendait crier lamentablement : « Ja-o-ja! », l'exclamation serbe de douleur; on ne distinguait pas toujours si c'était du délire ou de vrais cris de souffrance.

Voilà ma société pendant des nuits longues et angoissantes. Tous mes malades se guérirent, même le lieutenant sanitaire Zaroslaw; puis j'eus encore à soigner le premier-lieutenant von Haid jusqu'à ce qu'il eût surmonté la crise de son mal; alors je tombai malade moi-même, non pas du typhus, mais d'épuisement, et en partie d'un empoisonnement par le sublimé. J'avais pratiqué la prophylaxie d'une façon seulement trop radicale; afin d'éviter l'infection, comme moyen préventif je faisais chaque matin des lavages complets avec du pétrole mélangé d'huile d'olive, car le pétrole seul attaque la peau. Après chaque attouchement de malade, je me lavais les mains avec du sublimé, ce qui pouvait m'arriver cent fois par jour.

Origine du typhus exanthématique.

C'est toujours la grande misère qui engendre ce typhus; il y a déjà quelques dizaines d'années qu'on envisageait les agglomérations humaines comme son

DEUXIÈME HOPITAL DE RÉSERVE, POUR MILLE MALADES, DANS LE VOISINAGE DE LA GARE.
Au premier plan, le directeur: sur le gazon, les convalescents.

OFFICIERS AUTRICHIENS SOIGNÉS PAR DES FEMMES DE MINISTRES.
A GAUCHE, M^me JOWANOWITCH, A DROITE, M^me TRIFCOWITCH

DANS LA SALLE DE PANSEMENTS. — UN PAUVRE GARÇON DE CHABATZ RELEVÉ AVEC QUATRE BLESSURES, ENTRE SON PÈRE, SA MÈRE ET SES DEUX FRÈRES TUÉS.

CORRIDORS GRANDS ET PROPRES, DANS LESQUELS ON DRESSA DES LITS.

origine certaine; c'est pourquoi on l'appelait aussi typhus des navires, des prisons, des ambulances ou typhus de guerre. Un air vicié, une mauvaise nourriture, la faim et la misère étaient considérés comme les causes principales de ce mal. Dès le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, c'était la forme la plus répandue de cette maladie en Europe. C'est pendant les guerres de Napoléon qu'elle atteignit son apogée; puis elle sembla avoir disparu de l'Europe; mais elle revint dans les années quarante, aussi bien dans les Iles britanniques qu'en Silésie, en Pologne, dans les provinces baltiques, dans le centre de l'Allemagne et dans le midi de l'Europe. Pendant la guerre actuelle, le typhus a sévi surtout en Serbie et sur la frontière de Galicie, ce qui confirmerait l'hypothèse qu'il est engendré par les agglomérations humaines et les misères de la guerre.

D'après les dernières recherches scientifiques faites à Nisch par des bactériologues français, on peut envisager comme certaines les conclusions suivantes :

1. Les agglomérations humaines n'engendrent pas la maladie, mais la propagent rapidement; plus les hommes sont entassés et plus les souffrances de la guerre sont grandes, par exemple dans les tranchées, plus l'épidémie prend d'extension. La maladie elle-même se transporte par les poux qui se fixent dans les habits portés trop longtemps; un pou qui a absorbé du sang de malades fiévreux transporte la contagion; les poux de la tête font exception.

2. Les poux, cependant, ne portent pas tous l'infection; les expériences faites dans la dernière épidémie ont démontré :

a) que la femelle du pou infecte seule;

b) que même cette femelle n'est dangereuse pour l'homme par sa morsure que le huitième jour, car il faut au venin qu'elle a absorbé sept jours entiers pour contaminer.

Ceci est une grande consolation pour ceux qui ont peur de la contagion, car on peut détruire en un seul jour cette vermine par millions, soit par la désinfection, soit par mille autres moyens. Dès l'apparition de la maladie, on sévit de toute manière; si cela n'était pas, une épidémie ne prendrait jamais fin, tandis que cette dernière a été enrayée avec une rapidité remarquable.

Il est vrai que, dans les commencements, les vies humaines étaient fauchées comme de l'herbe; l'épidémie pénétrait dans toutes les couches de la société, même dans l'aristocratie. J'entends des gens s'écrier avec horreur : « Mais comment est-ce possible ? » Chez nous, en Suisse, en effet, sous un gouvernement paisible, dans un pays à l'abri des misères de la guerre, nous avons peine à nous représenter comment des gens des sphères cultivées en arrivent à souffrir des poux !

Mais ceux qui ont été sur le front savent qu'il n'y a pas une tranchée, pas une caserne, pas un camp, pas une ambulance sans poux ! Des tranchées ou des champs de bataille, les malades ou les blessés arrivent dans les hôpitaux souvent sans changer d'habits. Il est vrai

qu'on commence par les laver ou les baigner, on les couche dans des lits propres, on désinfecte leurs vêtements; malgré cela, les poux s'incrustent souvent dans la peau de telle façon qu'on ne les découvre pas. C'est ainsi qu'ils s'insinuent dans les lits, dans la paille, sur le personnel médical et sanitaire, jusque dans les pansements, qui sont un lieu de retraite favori de ces parasites, dans les salles d'opération; bref, on en trouve partout.

Quand les poux ne sont pas infectés, ils n'ont pas d'importance; on finit même par s'y habituer; mais quand l'épidémie éclate et se propage avec une rapidité inouïe, les gens qui se sauvent emportent cette vermine dans les fiacres, dans les trains, etc.

Les chats et les chiens font le reste; j'en ai vu dans les camps de prisonniers, puis à l'hôpital, dans les chambres, sur les lits, dans les bras des gardes et des malades eux-mêmes; quant à moi, j'aime les animaux, mais ici, ils servaient de propagateurs à la maladie, et je luttai de toutes mes forces contre cet abus, mais en vain. En ville, on tuait ces animaux sans pitié; dans notre hôpital, on les tolérait ! Notre bonne « mère » était morte, d'autres dames malades, nous manquions de bonnes aides; c'était un triste temps !

Enfin, l'épidémie atteignit son apogée; tous les jours on emportait des malades de notre hôpital; tous les jours les baraques d'isolement se remplissaient — et les cimetières aussi. Les rangs s'éclaircissaient dans les camps, et parmi les médecins et leurs aides.

« Pourquoi tant de médecins sont-ils morts ? » m'a-t-on demandé. Pourquoi ? Ils ne prenaient pas le temps de penser à eux-mêmes ; ils étaient sur pied jour et nuit, et lorsqu'ils pouvaient prendre une minute de repos, ils étaient trop épuisés pour se faire désinfecter : les choses allaient comme elles pouvaient.

Mais dans cette détresse, tous les pays se montrèrent secourables : la France envoya plus de deux cents médecins, l'Amérique et l'Angleterre plus de cent ; la Russie arriva avec de grandes missions médicales, apportant des installations complètes pour les hôpitaux ; une Anglaise, M^me^ Paget, avec toute une grande mission qu'elle conduisait, travailla héroïquement à Skoplje. Une autre dame, M^lle^ Christich, fonctionna comme directrice à Valjevo où l'épidémie commença et sévit si terriblement ; ainsi la lutte s'engagea vigoureusement partout ; mais parmi ceux accourus à l'aide, entre autres quelques Suisses, plus d'un paya son dévouement de sa vie.

A tous ceux-là je voudrais répéter la parole d'adieu que le D^r^ Woutchetitch prononça lors de la cérémonie funèbre, à la mémoire du médecin anglais, le D^r^ Ridley :

« Du berceau à la tombe, il n'y a qu'un pas ; mais pour ce court espace de temps, l'homme fait souvent de grands projets, plus vastes que l'éternité. Oui, les pensées vont loin, mais la mort est près. C'est ce qui est arrivé à ce gentleman ; le voilà pâle, rigide devant nous, mais il vit encore au milieu de nous ; il est devenu

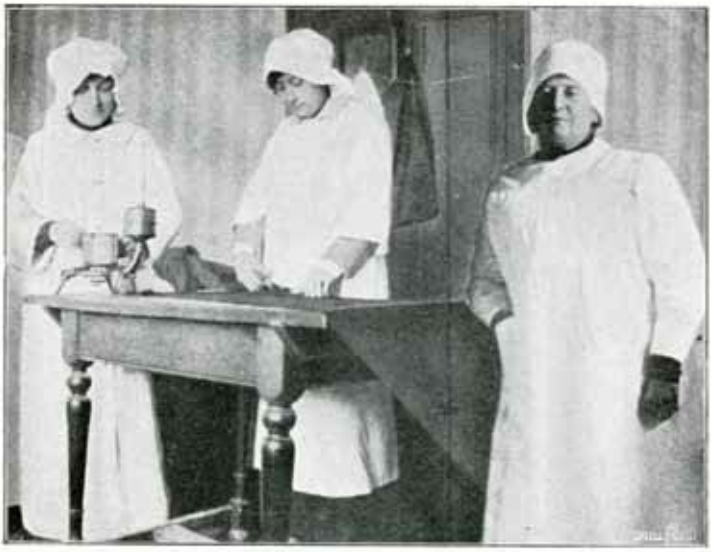
PREMIER HOPITAL DE RÉSERVE A NISCH, OU L'AUTEUR A TRAVAILLÉ.

LA DIRECTION, LES MÉDECINS ET LE PERSONNEL ATTENDENT AVEC LA FOULE ET LES PRISONNIERS LE TRAIN SANITAIRE. A GAUCHE DES DAMES DE LA MISSION RUSSE.

LE TRAIN SANITAIRE, TRANSPORTANT LES BLESSÉS, S'ARRÊTE DEVANT NOTRE HOPITAL

NOTRE SALLE DE PANSEMENT AVEC LE DIRECTEUR, LES MÉDECINS ET LE PERSONNEL AUXILIAIRE.

A gauche, M^me^ la colonelle Persitch et à droite,
la femme du ministre Marincowitch, à l'ouvrage.



LES DAMES DIRECTRICES DE LA KOLA SESTARA : A DROITE, M^me^ LOUCOWITCH, FEMME DU GÉNÉRAL ; A GAUCHE, M^lle^ MIRKA GROUITCH ; AU MILIEU, M^me^ PAWITCHEWITCH.

LE D^r^ STOKITCH AVEC SON ÉTAT-MAJOR D'AIDES VOLONTAIRES. — A GAUCHE, UNE JEUNE SERBE, ÉTUDIANTE EN MÉDECINE.

DAMES TRÈS EXPÉRIMENTÉES DE LA KOLA SESTARA TRAVAILLANT SANS SURVEILLANCE.

M^me^ D^r^ PETROWITCH, ET L'AUTEUR, A L'OUVRAGE.

† LA FEMME DU GÉNÉRAL LOUCOWITCH,
présidente de la Kola Sestara,
morte du typhus exanthématique à Nisch en février 1915.

DÉPARTEMENT RUSSE DE NOTRE HOPITAL.
Une femme blessée de Semendria.

MAGASIN RUSSE DE PROVISIONS.
Distribution gratuite à tous les pauvres, amis et ennemis.

L'HOPITAL D'OKROUSHNA.
Tous les médecins et officiers, autrichiens et serbes, atteints du typhus furent évacués ici, le Dr Ernst de Zurich de même. Le chef de toute cette organisation était le Dr Voislav Milowanowitch, une autorité en médecine.

LES BARAQUES D'ISOLEMENT OU J'AI TRAVAILLÉ.

GYMNASE DE NISCH.
Transformé en hôpital par la grande Mission russe qui en a apporté et donné toute l'installation.

CELA-KOULA OU FURENT ÉVACUÉS LES PRISONNIERS ET LES CIVILS ATTEINTS DU TYPHUS.
Pendant deux à trois semaines, on fut débordé d'ouvrage ; c'est ici que tomba aussi malade le Dr Ernst; mais il fut soigné à l'hôpital d'Okroushna: et mourut malgré tous les soins qui lui furent prodigués.

† LE Dr ERNST, DE ZURICH
mort du typhus exanthématique à l'hôpital d'Okroushna à Nisch le 18 mars.

MISSION DU Dr VICTOR KUHNE, A GENÈVE.
Debout, Mme Eva Mitniezky, décédée.

Cimetière à Nisch : La tombe de Mme Dr Eva Mitniezky, de Genève, morte victime de sa philanthropie, le 19 nov. 1914.
Au milieu, le Dr Kuhne et le Dr Stempelberg qui mourut quinze jours plus tard.

† Dr Tschieder (valaisan), victime de son dévouement en serbie.

HONNEURS RENDUS AUX MORTS.

un des nôtres, lui qui a traversé les mers pour venir à notre secours.

« Dans les journées où l'incendie qui couvait depuis longtemps enveloppa toute l'Europe d'une grande flamme, lorsque subitement toutes les aspirations de la Serbie, notre belle patrie, furent anéanties, le noble défunt se sentit attiré ici dans le désir de nous être utile, sachant que les médecins serbes étaient débordés de travail, et c'est ainsi qu'il nous arriva.

« Il se mit à l'œuvre chaleureusement, nous saluant par ces paroles sérieuses : « Je ferai tout mon « possible et je ne serai heureux que si je réussis « à accomplir ce que je me suis proposé. »

« Il n'a pas pu achever sa tâche, la maladie l'a saisi.... son pèlerinage est terminé....

« Lorsque, dans une heure d'inquiétude, je lui demandai l'adresse de sa mère, il me regarda d'un air surpris. Pourquoi cette question ? Ses pensées se mirent aussitôt à vagabonder; peut-être l'ont-elles porté dans sa patrie, ou vers la patrie céleste où il retrouvera un jour sa mère !

« Que Dieu la console ! Lui seul peut lui dire que les dernières pensées de son fils ont été pour elle; que son souvenir restera éternellement béni, car il est mort pour une sainte cause, mort pour une nation amie de la sienne; sa tombe parmi nous sera éternellement un symbole de sa noblesse de pensées et d'actions.

« Que Dieu le bénisse ! »

Oui, que Dieu le bénisse, lui et tous ses compa-

gnons qui ont sacrifié leur vie pour soigner les pauvres serbes.

Repose en paix!

Mes adieux.

Je regrette presque de n'être pas morte aussi; ce serait beau de partir au milieu d'une activité bienfaisante! Il n'en a pas été ainsi, il faut donc continuer à vivre, en se souvenant du temps béni passé dans ce monde de misère, d'amour, de travail et de dévouement.

Et ma pensée s'arrête sur les figures héroïques des dames serbes, modèles de la nation. Honorons les morts mais rendons justice aux vivants; sachons apprécier leur activité charitable, leurs succès! Outre la Kola Sestara que nous avons déjà vue à l'œuvre fréquemment, je me rappelle les autres comités de dames, dirigés dans le même esprit, qui s'occupent des soldats et de leurs familles, des invalides, des veuves et des orphelins, — sans rivalité ni jalousie, comme c'est hélas, souvent fréquent dans les comités de dames, — mais ici, se complétant les uns les autres.

Qu'ils s'appellent Kola Sestara, Shenski Drustwo, comité de la princesse Ljubitza, tous ont inscrit l'humanité et le patriotisme sur leur programme; tous sont prêts à sacrifier leur santé, leurs biens, leur vie au besoin, à Dieu et à la Patrie, à l'Eglise et à l'Etat, aux malheureux et aux indigents.

DIRECTRICES ET DÉLÉGUÉES DES DIFFÉRENTS COMITÉS DE DAMES, VENUES POUR REMERCIER L'AUTEUR AU NOM DES FEMMES SERBES POUR SON TRAVAIL PENDANT LA GUERRE.

Devant : Milka Woulowitch et Helena Marcowitch.
Au fond : Mara Trifcowitch et Savka Radigowitch.

C. Honegger

Retournant dans ma belle patrie, je vous dis adieu chaleureusement et du fond du cœur, à vous tous, mes amis serbes! Puissent les efforts qui remplissent vos âmes d'une sainte flamme être couronnés de succès, et votre patrie jouir d'une paix solide et durable, qui mette fin aux événements sanglants dont le peuple est ébranlé depuis quatre ans!

Serbie! Glorieuse dans les combats! glorieuse dans la souffrance! Puisse ton avenir être aussi glorieux dans ses œuvres de paix et de civilisation!

CHAPITRE X

DE SERBIE EN SUISSE EN TEMPS DE GUERRE

Ce n'est vraiment pas peu de chose que de traverser des zones d'opérations en temps de guerre, et cependant j'entrepris sans crainte le voyage de Salonique en Suisse, ma patrie, ce pays assourdi du tumulte des peuples qui combattent autour de lui.

Celui qui a respiré l'odeur du sang et de la poudre, qui a, non seulement entendu le bruit des canons, mais vu leurs gueules lancer des éclairs, celui qui a vécu au centre des épidémies et a soigné les malades, sans avoir été seulement égratigné par une balle ni touché par la contagion, celui-là ne craint plus le danger; il n'a plus même peur de traverser les mers infestées de monstres avides de mort et de destruction, et qu'on devine partout sans les voir. C'est ainsi que je commençai bravement mon voyage avec l'intention, une fois mes affaires personnelles réglées, de retourner dans un pays et vers un peuple qui m'est devenu si cher, malgré toutes les souffrances que j'y ai éprouvées.... qui sait ? peut-être à cause de ces souffrances même!

Je quittai Nisch par un soir d'été splendide : la nuit, toute bleuie par la lune, fourmillait d'étoiles; un vent tiède balançait des parfums. Bien enfouie dans la cabine des dames, j'avançais dans la nuit fraîchissante. Le jour se leva à Skoplje, l'Uskub d'autrefois. Tout le paysage était trempé de rosée : une vallée de verdure, à rebords verts aussi, s'ouvrait : plus haut, dans les montagnes, quelques taches de vieille neige. Nous longions le Vardar qui était pour moi un compagnon cher et fidèle; et je m'amusais à suivre des yeux sa course joyeuse et capricieuse.

Ici ses eaux gris jaunâtre baignent de grasses prairies et des champs, puis elles roulent entre des défilés étroits; tout à coup, elles s'élargissent et s'étalent, paresseuses, dans de vastes plaines, pour se réveiller plus sauvages et être de nouveau resserrées dans des gorges étroites dont elles sortent en bondissant et en dansant, tout éclaboussées d'écume, joyeuses de leur liberté retrouvée.

De minute en minute, la scène change; nous voici à Kuprulu qui semble un nid d'aigle collé au rocher. Plus loin, la vallée s'élargit de nouveau; des cultures maraîchères et des champs de blé, des vergers prospères défilent devant nous; des étendues de pavots, ici blancs comme la neige, là rouge sang, raient les champs sur des lieues de longueur; des ceps de vigne s'accrochent à des mûriers plantureux, alignés en longues rangées parallèles.

De nouveau, les montagnes déchiquetées se rappro-

chent de nous, le train ralentit sa marche et finit par prendre une allure d'escargot; nous allons passer, dans la vallée du Vardar, un pont étayé de poutres; pourrons-nous arriver sans encombre de l'autre côté, ou allons-nous nous enfoncer avec lui dans le torrent? Qui sait?

Nous jetons des regards inquiets au-dessous de nous, sur la rivière en furie, et au-delà du pont sur des rangées de tentes qui forment des postes militaires échelonnés le long du chemin, et se détachant d'une façon pittoresque sur l'horizon. Ces postes avancés sont destinés à repousser les invasions des hordes bulgares qui ont fait sauter le pont trois fois et coupé ainsi la seule ligne de communication entre la Serbie et le monde extérieur, par Salonique. Heureux d'avoir passé ce pont et le suivant, du même genre, nous accélérons notre marche et arrivons bientôt à Tschevtchelje, petit paradis terrestre, grâce à la fertilité du terrain et à l'industrie florissante.

Traversant encore une fois le Vardar, nous arrivons sur territoire grec; ici la révision des passeports est sévère, et le contrôle sanitaire davantage encore. Dans un bâtiment spécial, non loin de la gare, on désinfecte les bagages des voyageurs, et les voyageurs eux-mêmes par surcroît. Ce procédé prend une heure entière, mais disons à l'honneur de la Grèce que, grâce à ces sages mesures, le pays a été préservé de l'importation des épidémies.

Le soir, la course d'ici à l'embouchure du Vardar,

dans la mer Egée, est féérique : effets de lumière merveilleux, brise rafraîchissante; de la verdure partout, reposante, des hauteurs bien fourrées de forêts alternant avec des cols couverts de l'herbe rase des Alpes. Le Vardar se fraie un chemin là au milieu, serpentant parmi les rochers et les écueils, nous enchantant de minute en minute par ses aspects toujours inattendus.

Enfin Salonique ! Qu'elle est pittoresque cette ville, déroulant son demi-cercle autour du golfe, appuyée vers le nord à une chaîne de montagnes semblable à notre Jura. Au-dessous de celle-ci s'étendent l'ancienne ceinture de forts turcs et la ville avec ses minarets typiques; de magnifiques hôpitaux modernes ornent les pentes de la montagne, et des villas splendides, par centaines, garnissent les quais; après, la mer.... la mer splendide, criblée de diamants, qui rivalisent d'éclat avec le magnifique soleil de Grèce, belle tous les jours, éternellement belle !

Et c'est dans ce milieu que, tout à coup, après dix mois d'absence, j'entends de nouveau le dialecte suisse. Que cela me fait de bien! et mêlées à ces sons de la patrie, les cloches de Pentecôte et les clochettes des troupeaux sonnent.

Sur la montagne paissent d'innombrables moutons; leurs dos ronds se touchent et couvrent littéralement les pâturages, tout près de moi. Ces prairies sont bordées de magnifiques parcs, d'hôpitaux et de cimetières bien soignés, grecs, turcs, et même protestants. Je

visitai les vivants et les morts, je me promenai longtemps parmi les tombes étrangères, et pourquoi pas ? Dans ces temps où le monde entier est comme un vaste cimetière, notre place est auprès de chaque tombe; là, règnent le repos, la paix et dans cette heure paisible, ma pensée se porte vers tous les bien-aimés que la guerre ou la maladie m'a ravis; je pense aussi aux légions de veuves et d'orphelins que le fléau a dépouillés de tout ce qu'ils aimaient. Les cloches sonnent de nouveau et, triste, je poursuis mon chemin.

Quelques minutes après, j'entrai dans un magnifique hôpital qui a encore été construit sous le régime turc; c'est ce que j'ai vu de plus beau en ma vie, quant à l'élégance et aux installations intérieures.

C'est ici que travaille chaque matin M^lle^ Jenny, une Suissesse de Salonique, et sous sa direction je visitai ce bâtiment neuf et ses installations resplendissantes de propreté. Pas un grain de poussière dans les coins, de l'air, de la lumière, du soleil en abondance, le sanatorium le plus parfait, avec cet avantage que tout est gratuit pour les malades. Cet établissement magnifique dépend de l'Etat et possède des divisions pour l'application de tous les traitements internes et externes. Pour les maladies contagieuses, un bâtiment spécial sur la hauteur, attend son achèvement.

La direction de l'ensemble est entre les mains du grand chirurgien, le professeur Kassapi et de sa femme, plus entendue qu'aucun de ses assistants. Honneur à une telle collaboration!

J'ai aussi appris à connaître la Mission américaine pendant mon séjour à Salonique; son directeur, le révérend William C. Cooper, me causa une agréable surprise en me présentant à sa chère femme, encore une Suissesse authentique, de la famille Fröhlich-Kuttler de Glaris.

Ils me firent les honneurs de leur propriété du « Rigiheim » avec sa vue incomparable sur la ville et la mer; je les accompagnai aussi dans leur champ de travail, derrière de vieilles murailles turques où tous deux soulagent les misères matérielles et morales des pauvres et des opprimés.

Après trois longues journées d'attente, arriva enfin un bateau français qui devait me conduire vers l'Occident; j'avais le projet de traverser l'Italie, mais dans ce moment de mobilisation, de trouble et de guerre qui entraîne les peuples les uns après les autres dans la tourmente, il n'était pas prudent de s'aventurer dans le tourbillon; je pris donc le parti de suivre la route la plus longue, par Marseille.

Le *Memphis* m'emporta; à ma grande surprise, il ne pointa pas directement vers l'Occident, mais nous dansions gaîment vers l'Orient, vers l'île de Lemnos qui forme, à l'entrée des Dardanelles, la base navale des puissances alliées.

Lemnos ! c'est avec des sentiments singuliers que, le second jour, nous approchions de cette île qui est en pleine zone de guerre. A une assez grande distance de la côte, des torpilleurs nous arrêtent déjà; mais nous

n'avons pas de peine à nous légitimer comme bateau français portant un équipage français. Le vieux proverbe « à qui se fier! » est appliqué ici dans sa rigueur; il faut d'abord s'assurer des faits, avant de croire ce qu'on vous dit.

J'avais pris un petit instantané photographique, mais on m'avertit d'un ton sévère que c'était défendu; je le comprends bien et m'empresse d'obéir. Comme on ne confisqua pas mon appareil, ainsi que je m'y attendais, je garde la petite image.

Nous ne restons ici que deux heures environ, on échange des papiers, des sacs postaux, et nous sortons du port, longeant d'énormes navires de transport, et un nombre immense de bâtiments de guerre de tout tonnage. Avant les opérations des Alliés dans les Dardanelles, c'était encore plus animé ici : plus de mille monstres marins étaient à l'ancre; des navires marchands, des chalutiers, des voiliers, des bateaux-moteurs, en quantités innombrables, formant un bariolage varié; car tous les ports de mer étaient représentés ici, de Tunis-Marseille, jusqu'au Havre, formant un tableau des plus pittoresques, comme Lemnos n'en avait jamais vu; coup d'œil imposant et cosmopolite.

Et on voit encore aujourd'hui briller des tentes sur la hauteur; c'est là que des troupes venant des Indes et de l'Australie reçoivent leur dernière préparation pour le baptême de feu aux Dardanelles. D'autres sont instruites pour être conduites à l'abattoir. O monde! quand enfin entendras-tu la voix de la raison?

Quand ces tueries prendront-elles fin? Cette atmosphère de guerre me fait une impression si pénible que je suis contente de continuer mon voyage.

Après ce détour involontaire, nous reprenons notre course vers l'Occident, vers le Pirée. De forts courants font balancer d'une manière inquiétante notre *Memphis*[1]; nous roulons gaîment d'un côté à l'autre, glissant brusquement dans l'abîme, ce qui rompt l'équilibre de l'estomac et de tout le corps humain. Beaucoup de voyageurs disparaissent sans bruit; on ne s'inquiète pas d'eux. Pour moi, je ne me plains pas de la situation, elle fait du moins oublier pendant quelques heures les terribles sous-marins.

Hélas! même sous le beau ciel du Midi il y a des angoisses et des douleurs, — des gémissements dans le beau pays de Grèce! — mais tout a une fin, même la danse des vagues! Après vingt heures de traversée, nous abordons au Pirée et approchons d'Athènes.

Nous y arrivons par une matinée divine, le tramway électrique nous y conduit en quarante minutes; de splendides jardins de palmiers nous saluent; nous passons par des quartiers aristocratiques; entre les maisons blanches s'étend un épais tapis de verdure; les terrasses sont semblables à de petits parcs; ces habitations idylliques, féériques, nous attirent comme un paradis terrestre; — posséder une demeure ici, ne serait-ce pas le bonheur complet?

Au nord de la ville, l'Acropole se soulève comme

[1] Il fut plus tard torpillé et coulé.

une demeure de géants; elle semble se confondre avec le ciel; une force invincible m'attire sur ces hauteurs; un coup d'œil sur ma montre.... J'ai juste le temps, Dieu merci!

Le petit train nous conduit en un clin d'œil sur la hauteur; quelle vue splendide! à nos pieds la ville bénie, dans son magnifique berceau de verdure; au premier plan la mer bleue, infinie, et autour de nous, partout la beauté classique, des œuvres d'art classiques, belles encore dans leurs ruines! Oh! que je voudrais rester ici, admirer, rêver, écouter la voix du passé, non pas pendant quelques heures, non, pendant des semaines, des années!

Plongée dans la contemplation de la nature et du passé, j'oublie complètement le présent; j'y suis ramenée désagréablement par la cloche qui appelle les voyageurs. Je n'ai que le temps d'atteindre le bateau; le soleil tombe en gouttes d'or qui tremblent sur les petites vagues, des nuages roses flottent à l'horizon, une brise fraîche passe sur le pont animé par de joyeux groupes de passagers.

Lentement le *Memphis* se fraie un chemin au milieu des navires et des petits bateaux; notre machine bat bruyamment, la vapeur ronfle, la cloche du repas retentit, grêle et aiguë; cette musique paraît à beaucoup de passagers la plus belle poésie!

Lorsque nos appétits sont satisfaits, nous voguons déjà bien loin de terre; le crépuscule s'assombrit dans la nuit; des étoiles vacillent dans l'eau noire; d'au-

FORTERESSE TURQUE DERRIÈRE SALONIQUE.

DÉPART DE SALONIQUE.

PORT DE LEMNOS.

tres, muettes, palpitent au ciel; elles nous engagent à élever nos cœurs vers Celui qui tient entre ses mains la vie et la mort, qui dirige le sort des peuples suivant les desseins de sa sagesse, et qui nous conduit aussi d'après ses plans d'amour.

Cette nuit-là, le sommeil refuse de fermer mes paupières. Dormir! cela m'aurait paru un crime; je repose donc les yeux ouverts, tandis que mon esprit est encore sur l'Acropole, sur les marches brisées du Parthénon, le temple de Pallas Athéné. Mes rêves me reportent deux mille ans en arrière, et il me semble recommencer ma vie dans ce cadre classique, entouré de haute poésie. Des dieux et des déesses apparaissent à mes regards : le sauvage Neptune, suscitant des tempêtes terribles; armé de son trident, il chevauche sur la vague humide, montant et descendant avec elle. Le cheval et le dauphin sont ses animaux sacrés, mais il estime aussi le taureau et il aime les pins des rives, car, comme dieu des mers et des eaux, il règne aussi sur les sources et les rivières; il n'agit pas seulement dans la tempête, il fait fructifier et produire la terre.

Et voici que descend du ciel Pallas Athéné elle-même, la fille de Jupiter, la déesse de la pure lumière, armée de la lance, symbole de la foudre. Dans sa beauté virginale, sa pureté classique, dans toute la force de sa jeunesse, elle se tient assise sur les degrés du temple qui lui est dédié.

Comme son père, elle aussi est remplie de force et de sagesse, d'intelligence et d'amour. Elle protège son

peuple dans les combats et les dangers, elle favorise les arts et les sciences, bénit la culture de la terre et l'industrie; encourage l'étude du droit, la navigation et la pêche; il n'est pas étonnant dès lors qu'elle soit chérie des enfants de son peuple, et vénérée par eux, surtout à Athènes.

Maintenant, c'est la Poésie qui défile devant cette déesse; Homère dépose à ses pieds l'*Iliade* et l'*Odyssée*; elle voit les combats autour de Troie, la colère d'Achille offensé, les actes héroïques du grand homme jusqu'à la mort d'Hector, mais aussi le retour d'Ulysse et la punition des audacieux prétendants de sa vaillante et fidèle Pénélope.

Qu'il est puissant le langage d'Homère dans ses poèmes, 800 ans av. Jésus-Christ; qu'elle est inimitable la structure de ses vers, qu'elles sont grandioses ses descriptions de la nature! Tout y est pur et sain comme l'âme du poète; encore aujourd'hui ses œuvres nous servent de modèles. Puis, ses compatriotes Eschyle et Sophocle dont les chants se sont conservés à travers les siècles; puis Sapho, avec sa harpe, qu'on connaît partout, s'approchent de Pallas.

La poésie est suivie de la science sévère.

Solon, le sage législateur, apparaît sur la scène, puis Périclès, le glorieux homme d'Etat, des patriotes à l'esprit ardent, des Miltiades se joignent à eux. Les philosophes forment le couronnement de cette cohorte d'esprits supérieurs, de hautes intelligences : Pythagore, dont les problèmes ont déjà embarrassé un grand nom-

bre d'étudiants; Diogène que nous ne pouvons pas nous représenter autrement que dans son tonneau, et qui prouve par son exemple à quel point les besoins humains peuvent être simplifiés; enfin, Socrate, avec son élève et ami Platon.

Nous qui vivons au vingtième siècle et qui croyons avoir atteint le plus haut degré de culture, ne sommes-nous pas humiliés en nous tenant auprès de la tombe de ces héros de l'esprit qui vivaient plus de deux mille ans avant nous? Ne sont-ils pas encore pour nous des modèles immortels?

Après que tous ces esprits géants eurent disparu, la Grèce dut faire l'expérience amère qu'avec eux s'était éteinte la gloire de la nation. Ils lui tressèrent une couronne des fleurs les plus belles : mais personne ne vint après eux remplacer celles qui se fanaient.

La mort ayant emporté les plus sages législateurs, la Grèce gémit pendant près de deux mille ans sous des règnes changeant sans cesse. Les Romains, les Vénitiens, les Turcs firent des invasions et accaparèrent le gouvernement. Les Vénitiens achevèrent la destruction des chefs-d'œuvre de l'art et des temples, entre autres de l'Acropole.

Ce n'est qu'en 1830 que le pays reconquit enfin son indépendance. Aujourd'hui c'est Constantin Ier qui règne, celui dont le père est tombé par la main d'un assassin à Salonique.

Traverser la Grèce, la terre classique entre toutes, sans la mentionner dans mes notes, m'aurait paru un

sacrilège, c'est pourquoi je lui ai consacré ce qui précède.

. . . . . .

Trois fois le soleil se lève sur les eaux, trois fois il se couche sans que nous rencontrions ni terre, ni vaisseau, sans que nous fassions ni arrêt, ni escale.

C'est la quatrième fois que je traverse la Méditerranée et chaque fois la course est différente. Aujourd'hui nous cinglons directement sur Malte; la route est longue, le soleil brûle, la mer est comme un miroir et l'air étouffant. Nous paressons, et nous transpirons. Les nuits seules sont belles et idéales. Un vent frais caresse doucement nos joues rouges et nos yeux brûlants. La mer dort, elle rêve à voix basse, c'est à peine si elle s'agite; les étoiles fidèles veillent sur elle, tous les soirs avec la même lueur douce, avec le même éclat céleste.

C'est ainsi que nous suivons la route humide, sans désirs, presque sans pensées; c'est à peine si l'idée du danger effleure notre esprit. Enfin apparaît un bateau-police qui vient nous contrôler; cette fois encore, nous subissons l'examen promptement, et nous en sortons sains et saufs!

Bientôt Malte est en vue, la ville s'élève sur des pentes de rochers abrupts; jamais de ma vie je n'ai vu quelque chose de semblable, et pourtant, j'ai fait presque le tour du monde. Le port est imposant, la position de la ville en gradins sur des rochers et des écueils est tout simplement grandiose. Malte, La Valetta, vrais nids d'aigle, je vous salue!

Il va sans dire que nous descendons tous à terre pour faire l'ascension de la ville; on ne peut pas appeler autrement une promenade jusque là. Le chemin et les rues grimpent et serpentent, toujours plus haut, entre des murs de maisons, pour arriver à la terrasse ombreuse et fleurie qui domine la ville.

Quel incomparable coup d'œil on a de ce bastion naturel, où chaque pas nous découvre une nouvelle échappée! A nos pieds, nous voyons le port, varié et de forme originale, mais il ne nous est pas permis d'en faire mention, ni en paroles, ni par écrit, ni en images; — c'est ce que dit une affiche en anglais — on devrait aussi ne « regarder » que les yeux bandés, mais on en voit assez, et tout ce qu'on aperçoit est remarquable, imposant, original : les fortifications, la forêt de mâts, les jardins de palmiers, des églises, des palais orgueilleux, des lazarets et des colosses marins !

Et, dans ce décors, la vie circule : des cochers et des passeurs, des troupeaux entiers de chèvres noires et blanches qui fournissent de lait les citadins, des femmes maltaises dans leur costume élégant, original: tout noir avec, pour se préserver du soleil, une mantille en forme de chapeau, relevée gracieusement sur le côté, — bref, c'est un vrai tableau, une profusion de couleurs en mouvement.

Il n'est personne qui, ayant vu une fois la fière et élégante capitale de Malte, puisse jamais l'oublier.

Comme j'avais appris, déjà en Serbie, que les blessés de la flotte franco-anglaise étaient amenés à Malte, je

m'informai de la chose. Et, en effet, il en était ainsi; Malte, avec sa capitale La Valetta, était une station importante pour les blessés et les malades, tout comme Lemnos, appelée aussi Limnos, était une base navale. Lorsque j'y passai, il y en avait déjà environ cinq mille, mais chaque jour devaient arriver de nouveaux transports, à ce qu'on disait, et il doit en être ainsi; car si nous pensons aux terribles combats meurtriers des Dardanelles, nous comprenons que la terre de Malte, grande d'environ 300 kilomètres carrés, devra établir bien des tentes provisoires, outre les lazarets déjà installés, pour recevoir les pauvres blessés de tout genre.

Déjà s'élève, comme un château au-dessus du port, le long d'une crête de rochers, l'hôpital militaire récemment installé d'une façon toute moderne, avec de larges terrasses et des vérandas abritées qui lui donnent un air de confort; 3000 malades peuvent facilement y être logés. Dans la ville même il y a, pour recevoir des blessés, d'immenses constructions qu'on ne voit pas du dehors. Je me trouve en face de hautes murailles noires, devant une porte entr'ouverte au-dessus de laquelle flotte le drapeau bien connu de la Croix-Rouge; j'entre et je demande timidement la permission de visiter les jardins et l'établissement. Je me légitime, j'ai assez de papiers; ils suffisent, en effet, et après qu'ils ont été contrôlés par une « Excellence » anglaise, on me permet d'entrer sous la conduite d'un guide. Il est tout à fait nécessaire d'être accompagné, car derrière ces murs c'est tout un monde qui s'étage en terrasses, caché dans

des jardins luxuriants; les bâtiments se touchent presque dans l'immense cour; entre des plates-bandes fleuries et des bosquets mystérieux sont dressées des tentes qui abritent des convalescents.

Dans les vastes ailes du bâtiment, je suis surprise de trouver des salles immenses; l'une, haute de deux étages, m'est présentée comme la plus grande salle du monde : cent lits y sont placés, on s'en aperçoit à peine, tout y est grandiose, presque princier; une autre pièce est garnie d'une frise artistique, et d'écussons qui nous transportent au Moyen Age, et dont nous reparlerons plus tard.

M'approchant des patients, je trouve surtout des Australiens et des Hindous; ils saluent aimablement, même ceux qui peuvent à peine bouger. Comme ils me font pitié, les pauvres noirs, si loin de leur patrie qu'ils aiment avec autant d'ardeur que nous la nôtre! Tous ont un air triste sous le turban blanc qu'ils portent même au lit; je leur parle aimablement, ils comprennent tous l'anglais, — leurs yeux se mouillent, ils ne se plaignent pas de grandes douleurs physiques, mais tous souffrent dans leur cœur, bien amèrement. Comme je les comprends moi qui ai vu leur patrie!

Les habitants de Malte se montrent extrêmement prévenants envers les blessés; la bonne société rivalise d'égards pour leur faire oublier leurs souffrances; des concerts gratuits sont organisés l'après-midi, avec collation et distribution de cadeaux. Pour ces réceptions, on vient les chercher avec des omnibus et des voitures,

et on les ramène à l'hôpital le soir. Deux fois par semaine tous les véhicules sont mis en réquisition pour faire faire une promenade aux malades; c'est aussi une forme de la bienfaisance qui éveille la reconnaissance dans les cœurs.

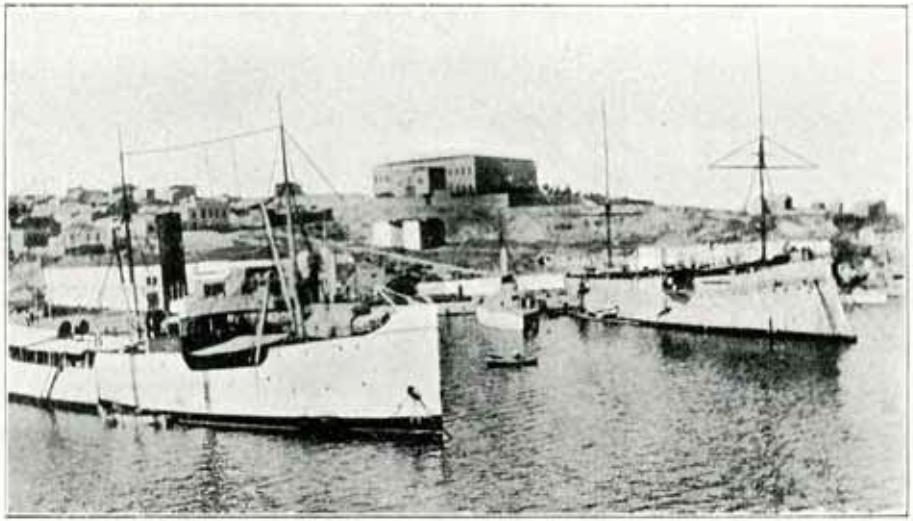
Ce que signifie la guerre, Malte pourrait en écrire des volumes.

Deux cents ans avant Jésus-Christ, du temps des Phéniciens et plus tard sous les Carthaginois, Malte tomba sous la domination romaine, puis elle passa aux Goths, ensuite aux Arabes, puis, en 1090, elle vint entre les mains des Normands. Avec la Sicile, l'île tant convoitée fut acquise par les Hohenstaufen; en 1266 par l'Anjou, en 1284 par l'Aragon.

Charles-Quint la donna aux chevaliers de St-Jean qui la défendirent en 1585 contre les Turcs; en 1798 elle tomba entre les mains de Napoléon, et en 1800 enfin, elle fut acquise par l'Angleterre à qui elle est restée jusqu'à ce jour.

Pour l'Angleterre, cette île au milieu de la Méditerranée représente une base importante autant pour le commerce que pour la stratégie; la population est italienne et compte environ 200,000 âmes.

Après ces considérations et ces études, nous recommençons à rouler; c'est avec intention que j'emploie cette expression, car à peine sommes-nous sortis du port abrité, qu'un vent violent s'élève; le capitaine regarde le ciel orageux d'un air inquiet, en disant : « Nous aurons une mauvaise traversée »; et sa prédic-



LE PIRÉE.
Derrière la colline se trouve Athènes.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, SUR UNE COLLINE DOMINANT MARSEILLE.

tion se réalisa; pendant trois jours et trois nuits nous sommes ballottés sur une mer agitée, — cela jusqu'à la fin du voyage, jusqu'à Marseille.

Marseille! Avec le soleil levant nous saluons le but de notre voyage de neuf jours; quel plaisir de s'approcher de la côte! Tout est oublié, même le roulis des vagues, moins terrible pourtant que les coups de canons et que les torpilles. Comme de jeunes chevaux impatients, nous piétinons sur le pont, pouvant à peine attendre le moment de mettre le pied sur terre ferme. La plupart des passagers veulent continuer leur voyage par chemin de fer sur Paris ou Londres; je suis seule à aller en Suisse. Mais notre patience est mise à une rude épreuve : à huit heures du matin, nous sommes encore au même endroit; à neuf heures aussi; il y avait à remplir d'innombrables formalités sanitaires et de police. Quand mon passeport eut été visé, on me le confisqua; je le redemandai, mais une lourde main se posa dessus, et on me signifia : « Ce passeport doit rester ici! » Je demandai une explication. — « Allez à la préfecture, département de la police du port », me fut-il répondu. Toute la journée, j'errai d'un bureau à l'autre; ce n'est que vers cinq heures du soir que j'obtins mon passeport, heureuse d'avoir enfin trouvé un homme complaisant et juste, pour faire droit à mes réclamations.

Ce soir-là, je ne continuai pas mon voyage, j'étais trop fatiguée; la dernière partie du trajet sur mer et l'excitation de la journée m'avaient paralysé le cerveau;

j'étais incapable de penser, et me couchai à la nuit tombante.

Le lendemain matin, je me levai toute reposée et me rendis de bonne heure sur un rocher élevé où trône Notre Dame de la Garde; j'y arrivai par un funiculaire.

La ville paraissait descendre, s'enfoncer à mesure que je montais; on la voyait, comme du haut d'un ballon captif; puis des sommités surgissaient, cachées jusqu'alors par une mer de maisons, et enfin, par-dessus les pentes abruptes, plus rien ne bornait le regard : il pouvait se perdre dans l'immensité de la mer, bordée devant nous de gracieuses petites îles couchées au soleil dans leur lit bleu.

Que j'étais heureuse de m'être encore accordé cette excursion par une si belle matinée d'été! cela me donnait un aperçu de Marseille et de ses environs, semblables à un paradis terrestre, et c'est avec regret que je pris congé de la mer, étendue devant moi dans toute sa splendeur!

J'entrai dans la cathédrale : des chants très doux de jeunes filles en blanc, des vibrations d'orgue très douces aussi et comme lointaines. Tous ces murmures mélodieux dans une lumière mystérieuse! Des cierges, près de moi, brûlaient pour les morts. J'en allumai aussi un pour les héros et les héroïnes de Serbie tombés victimes de leur devoir; j'en allumai un second pour le monde tout entier, pour tous ceux qui ont fermé les yeux pour toujours en ces temps terribles, pour l'ami

et pour l'ennemi qui a une mère qui pleure, ou un père en deuil, ou quelque être aimé, femme ou enfant, à qui il manquera toujours et qui l'attendra en vain. Que chacun ait une lumière qui luise dans sa tombe!

C'est en Serbie que j'ai appris cet usage; chacun de ceux qui tombaient avait son cierge; le camarade l'allumait pour son frère d'armes ou pour son ennemi; alors il se tenait à côté du mourant, immobile et muet, priant. Combien de fois j'ai vu cela, et j'en ai toujours été émue!

Et maintenant adieu, vous les vivants, vous les morts que j'ai laissés bien loin! adieu aussi, mer magnifique qui m'a portée dans la joie et la douleur! Je quitte tes bords animés pour me rendre dans ma patrie; au lieu de montagnes de vagues, je vais voir des montagnes aux neiges éternelles, des pâturages et des glaciers, mais aussi des champs verdoyants, une flore variée, et des roses sans épines!

Et là-haut dans la montagne où, d'habitude, on ne voit que des chamois bondissants et des aigles planant sur des abîmes, les fils de l'Alpe libre font bonne garde aujourd'hui; à l'orient et à l'occident, au nord et au midi, ils veillent sur les frontières, ils s'exercent l'œil et la main pour être prêts à la défense lorsque viendra l'heure du danger.

Aujourd'hui encore, île paisible dans l'océan agité du monde, qui sait ce qui en sera de toi demain?

Notre patrie est sacrée; sacrées aussi sont nos institutions et nos libertés! il n'est pas un habitant de la

Suisse qui ne donnerait pour elle sa vie et ses biens, si quelqu'un s'avisait d'y toucher! Honte à nous s'il en était autrement!

Quand on a passé dix mois sur le théâtre de la guerre avec un peuple qui a sacrifié pour sa patrie, son bien-être, ses biens, son sang; quand on a vécu avec lui, pansé des blessures, arrêté le sang qui coulait, alors on apprend ce que c'est, dans le vrai sens du mot, que d'être un patriote, un héros dans la bataille, mais aussi un héros dans la patience!

Et vous! fils de la libre Suisse qui, outre votre pain quotidien et vos repas abondants, avez encore des « maisons de soldats » où vous pouvez vous rencontrer entre camarades, vous entretenir, vous chauffer sans frais, où vous pouvez apaiser votre soif pour quelques centimes, où vous avez du beurre sur votre pain, parfois même de la confiture, — savez-vous ce que c'est que la guerre? *Non, vous ne le savez pas!* Celui qui n'a pas vu couler le sang sur les champs de bataille, ni entendu les gémissements des blessés à mort, qui n'a pas mené dans les tranchées une vie de privations, surtout en hiver, sans changer d'habits, parfois pendant des mois, celui-là ignore les heures sombres de l'activité guerrière.

Heureux sont nos hommes à la frontière, s'ils n'apprennent jamais à connaître ces terribles choses!

Après avoir vu de près les misères de la guerre, je voudrais crier à tous mes compatriotes : « *Que Dieu vous garde!* N'oubliez pas que votre peuple ne doit

rien avoir de mesquin, qu'il doit être grand, malgré sa petitesse, grand sous tous les rapports, grand dans ses actions, et grand dans ses pensées, — alors nous mériterons d'être et de demeurer une île de paix! »

Et toi, chère et petite Serbie, puisque tu ne peux entreprendre déjà maintenant des œuvres de paix et de civilisation, continue à porter ton lourd fardeau avec courage et confiance en Dieu. Oui, tu n'es pas encore arrivée au but; tes aspirations n'ont pas encore atteint leur objet, mais elles font partie de toi-même; toujours de nouveaux obstacles se présentent devant toi, de nouvelles pierres d'achoppement te barrent le chemin; blessée, écrasée, tantôt par l'un, tantôt par l'autre, tu te retrouves toujours en face de nouveaux problèmes. On te demande de rendre ce que la paix de Bucarest t'a donné légalement; tu risques d'être engagée dans une cinquième guerre, et si tu t'avances vers l'Adriatique, un quadruple « halte » retentit à tes oreilles. Et cependant *ton désir d'avoir un port de mer est légitime et compréhensible.*

Oui, si on t'avait laissé ce que tu avais gagné dans la guerre balkanique, si des forces supérieures ne t'avaient pas chassée de Durazzo, maintenant la paix régnerait sûrement dans ton pays et probablement dans le monde entier!

CHAPITRE XI

JOURS SOMBRES

Les pressentiments de nouveaux empiétements sur les droits et les libertés du pays condamné à mort avec son peuple, que j'indiquais en terminant mon X^me^ chapitre se sont réalisés plus rapidement et plus complètement qu'on n'aurait pu le prévoir. Invoquant comme prétexte : « vengeance pour le crime de Serajewo », — mais en réalité il s'agissait de plans d'invasion préparés depuis des années, — les armées géantes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie s'assemblèrent le long de la Drina, de la Save et du Danube, pour forcer l'entrée sur territoire serbe; elles le firent au moyen d'une préparation de trois jours, pendant lesquels plus de 2000 pièces d'artillerie lourde vomirent le feu pour anéantir le corps serbe et ses membres. Pour être d'emblée assurées de la réussite, ces armées-là s'unirent aux Bulgares, avides de butin, qui visaient spécialement la Macédoine.

Attaqué de trois côtés à la fois sur une ligne de combat de plus de mille kilomètres, ce qui représente deux

fois la distance de Rorschach à Genève, le vaillant petit peuple était voué à la destruction.

De même qu'un chêne est renversé par une tempête trop violente, le petit peuple serbe succomba.

Malgré une résistance héroïque, les troupes serbes clairsemées durent céder au nombre supérieur des armées ennemies de quatre puissances, abandonner jusqu'au dernier morceau de leur terre natale; et aujourd'hui, repoussés sur la terre étrangère, les Serbes luttent contre la famine, et doivent subir leur triste sort.

Jamais drame plus poignant ne s'est déroulé aussi promptement, c'est pourquoi il faut en fixer les épisodes, d'après des documents *authentiques* et par *ordre chronologique*.

Défilé des armées géantes et reprise de la grande offensive.

EFFECTIF DES TROUPES

Lorsque la Serbie, en novembre-décembre 1914 battit pour la troisième fois les armées autrichiennes, les repoussant au-delà de la Drina, de la Save et du Danube, par des combats autour du Mont Avala et de Belgrade, faisant 40,000 prisonniers, alors les journaux autrichiens déclarèrent : « Nous envisageons comme terminée l'expédition répressive contre la Serbie et nous retirons nos troupes. »

Par le fait, il n'y eut plus de grandes actions entre les deux forces ennemies en présence l'une de l'autre.

Il y eut un temps de calme bienfaisant, employé à soigner les blessés et les malades jusqu'à leur rétablissement, ainsi qu'à laisser les armées se reposer. Celles-ci étaient bien à la frontière, mais n'avaient plus de service de guerre actif.

Cela dura dix mois entiers, soit de fin décembre 1914, ou plus exactement de janvier 1915, à septembre de la même année.

Alors tout à coup, des troupes considérables se massèrent le long de la Drina, de la Save et du Danube. Les Austro-Allemands formaient le projet de reprendre la lutte contre la Serbie avec dix-sept divisions et une artillerie trois fois supérieure en nombre. A cela s'ajoutaient encore huit divisions bulgares, dont chacune est le double d'une division allemande.

Cette concentration faisait voir clairement qu'il s'agissait cette fois d'un complet anéantissement du royaume serbe, — anéantissement nécessaire pour ouvrir la route par Constantinople vers la Perse, le but qu'avaient en vue depuis longtemps les empires centraux d'Europe.

Qu'il en ait été ainsi, c'est ce qui ressort clairement des voix de la presse allemande qui disait ce qui suit :

« En renversant la Serbie, nous avons fait le premier pas vers notre but, qui est de relier la Mer du Nord et la Mer Baltique avec le Golfe Persique », ce qui signifie : puissance mondiale et position mondiale; car une fois les empires centraux en possession de cette grande ligne européenne, l'Europe occidentale est exclue du

commerce mondial; puisque par Gibraltar, la route de mer est plus longue de quatre semaines que la route de terre. Une fois en possession de la ligne principale de l'Europe centrale, il est facile d'évincer les concurrents peu désirables.

C'est ici le point critique et la vraie raison de l'anéantissement de la Serbie, qui formait un obstacle à ces projets. Et comme celle-ci s'était montrée courageuse, hardie et héroïque, il fallait agir contre elle avec promptitude et en masse. Serajewo était un prétexte tout trouvé pour aller de l'avant sans aucun égard.

Comme confirmation de ce que j'avance ici, je fais suivre un article de fond, paru le 22 octobre à Zurich, et qui présente la situation à un point de vue technique et sans préjugés.

Les grandes lignes de la politique des Balkans.

Ce qui se passe à l'heure actuelle aux Balkans et ce qui par le fait s'y passe depuis longtemps, doit paraître à beaucoup de gens un chaos indescriptible. Il est vrai que, chez nous, on s'est rarement donné la peine d'étudier les Balkans sans préjugés, lors même qu'ils sont mêlés à notre propre histoire plus que nous ne le pensons. On parlait bien de l'étincelle qu'il suffirait de faire tomber sur les poudres pour mettre le feu à l'Europe entière. D'où viendrait cette étincelle? probablement des conflits politiques entre les grandes puissan-

ces; mais pourquoi ces conflits? comme toute politique ils prennent leur source dans les circonstances économiques des différents Etats.

Lorsqu'au XIV^me^ siècle, les Turcs venant des steppes d'Asie, pénétrèrent en conquérants dans les Balkans, puis jusqu'aux portes de Vienne, l'Autriche était la principale intéressée à ce qui se passait dans ces contrées. Des obstacles insurmontables s'opposaient à son agrandissement vers l'ouest; de là ses expéditions vers le sud-est, et la fondation d'importantes académies à Vienne et à Budapest, pour y enseigner aux futurs négociants et diplomates les langues, le commerce, les usages, les conditions économiques et politiques de l'Orient.

C'est pour atteindre ce but que l'on aspirait à gagner Salonique et l'Albanie, et à acquérir, à côté de la puissance déjà ancienne de l'Italie sur l'Adriatique tant convoitée, une communication directe avec l'Orient par la Mer Egée. De là aussi l'annexion, par l'Autriche, de la Bosnie et de l'Herzégovine, comme première étape sur le chemin de l'Orient; annexion acceptée avec répulsion par le parti adverse; de là encore les luttes économiques et les frottements avec la Serbie qui barrait le chemin de l'Autriche vers son but final, tout comme la Belgique empêchait la marche des Allemands vers la Manche.

Lorsque, vers le milieu du siècle passé, l'Allemagne se sépara de l'Autriche, elle conserva cependant la même politique générale.

L'Allemagne, aussi, fut repoussée vers l'Ouest, par des barrières infranchissables.

Pour ne pas entrer en collision avec des voisins auxquels on était lié par des intérêts communs plutôt que par de vives sympathies, on prit une direction parallèle, un peu plus au nord, se dirigeant par Constantinople vers la Mésopotamie et le Golfe Persique. Déjà le jeune de Moltke avait fait avec zèle ses études militaires à Constantinople; Méhémed Ali Pacha, qui ne réussit pas à défendre le Monténégro contre les Turcs et le gouverneur de l'Albanie supérieure dans la grande guerre de 1876 à 1878, était un citoyen de Magdebourg. Bismarck protégeait la Turquie de son mieux, et von der Goltz y est encore en fonctions [1].

L'empereur Guillaume II a fait établir la fontaine monumentale devant l'Eglise de Sainte-Sophie, en souvenir de sa visite politique, et s'est montré en grand apparat en Palestine. La construction de la ligne de Bagdad a été entreprise à l'aide de capitaux allemands, par des ingénieurs allemands, tandis que l'Angleterre faisait des efforts pour garder son influence sur le canal de Suez et la voie des Indes, ainsi que la suprématie sur l'Egypte et la fermeture du Golfe Persique. Voilà la raison de l'accord entre l'Angleterre et la Russie, pour partager leurs intérêts en Perse.

Ces efforts autrichiens et allemands, pour s'étendre et dominer en Orient, contrecarraient donc d'une ma-

[1] Il a été assassiné le 14 avril 1916 par un officier turc dans le camp militaire.

nière sensible les efforts de l'Angleterre pour conserver ses possessions, pour la plupart anciennes, et les tendances compréhensibles de la Russie qui ne possède, pour son corps gigantesque, que de faibles organes respiratoires : quelques ports situés sur des mers « froides » qui gèlent en hiver; c'est pourquoi, depuis des siècles, la Russie jette ses regards vers la Méditerranée, cette mer chaude, magnifique, reliant entre eux les Etats d'une ancienne civilisation.

Cela explique l'alliance qui ne semble pas naturelle au premier abord entre l'Angleterre et la Russie, auxquelles la France ne pouvait manquer de se joindre, pour des raisons connues.

Mais l'Italie devait également, en raison de ses aspirations anciennes vers le Levant, se poser en adversaire déclarée de l'Autriche, aussitôt que s'engagea la lutte pour l'Orient (Trieste et le Trentin ne sont que de grands mots pour jeter de la poudre aux yeux de la foule); ce qui témoigne bien de ces aspirations-là, ce sont les écoles de commerce italiennes à Scutari et dans d'autres localités de l'Albanie, ainsi que l'attitude de l'Italie elle-même à l'égard de la Grèce et de la Turquie.

Il est vrai que l'Italie voudrait la côte Dalmatique-albanaise pour elle seule, sans la partager avec la Serbie et la Grèce; de là vient son attitude tiède envers la Serbie écrasée.

La Serbie et le Monténégro, qui n'attendent rien de l'Autriche, combattent pour leur existence jusqu'à leur dernier souffle.

Mais les vues de l'Autriche sur Salonique lui aliènent la Grèce à qui cette ville appartient actuellement, ce que le représentant du peuple grec, Venizelos, a exprimé clairement. Des relations dynastiques et la crainte de l'épée allemande ont décidé le roi et une minorité parlementaire à prendre une autre attitude, qu'on ne peut cependant pas envisager comme définitive.

La ligue des Balkans, après avoir vaincu les Turcs, aurait pu devenir une grande puissance, paralysant les tendances de l'Autriche et de l'Allemagne vers l'Orient; il s'agissait donc de la dissoudre aussitôt que possible, et par tous les moyens.

Le représentant principal de l'expansion autrichienne vers l'Orient, l'héritier présomptif du trône, Charles-François-Joseph, réussit à persuader le tsar des Bulgares, Ferdinand, à tirer l'épée contre la Serbie, et à déchaîner cette guerre fratricide. L'Autriche triompha, malgré les blessures encore saignantes de la Bulgarie. La discorde était semée, et le prince héritier entra à Serajewo en grande pompe, le jour qui est envisagé comme sacré par les Serbes. L'étincelle était tombée dans le baril de poudre. Peu auparavant, l'Allemagne avait prélevé des milliards pour les préparatifs de guerre. La Bulgarie officielle, avide de vengeance était facile à gagner à la cause de l'Autriche et de l'Allemagne, lors même que c'est à l'aide de la Russie qu'elle devait sa libération du joug turc. Elle s'insinua comme un coin de fer dans la partie de la Russie qui, s'appuyant sur la Serbie, tend vers la Mer de Marmara.

Par la porte bulgare, peut-être aussi par Salonique, s'ouvre le chemin de Berlin et de Vienne jusqu'à Bagdad. La Roumanie se trouve entre l'enclume et le marteau (comme, du reste, la Hollande) et n'ose prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre des groupes.

Finalement ce ne sont pas les succès de tel ou tel Etat balkanique qui décideront de leur sort, mais plutôt une victoire définitive de l'une ou l'autre des grandes puissances.

Il y aurait encore le cas qui se présente parfois au jeu d'échecs ou chez des lutteurs, celui de la « partie remise »; alors les pièces garderaient sur l'échiquier du monde la place qu'elles occuperont au cours des événements dans les Balkans. Si l'Allemagne et l'Autriche conservent la direction vers l'Orient, le but de leurs combats sera atteint, et c'est avec satisfaction qu'ils remettront l'épée au fourreau. D'autres avances dans la direction indiquée peuvent être abandonnées à de nouvelles générations. Mais il faut que l'Angleterre, si elle ne veut pas perdre sa puissance, mette un terme dès aujourd'hui à cette avance, coûte que coûte; sans quoi, elle n'en sera pas capable plus tard. Tels sont en résumé, dégagés de toute tendance et de toute erreur, les pivots autour desquels tout tourne actuellement.

Et c'est avec raison qu'on dit maintenant que les Balkans sont en feu, la guerre a atteint son point culminant.

Traits de guerre

du 6 au 23 octobre (source serbe).

Après un bombardement systématique de la population civile par la flotte aérienne dans les villes frontières, bombardement qui dura quinze jours, l'ennemi ouvrit un feu intense par des pièces d'artillerie de gros calibre de 305 et même de 380 millimètres contre nos positions le long de la Save et du Danube, en cherchant, sous le couvert de ce feu d'enfer, à repousser sur nos rives une partie de nos avant-postes. Toutes ces attaques se brisèrent contre la résistance de nos troupes de couverture.

Après avoir lancé plusieurs milliers de grenades, l'ennemi réussit enfin, le 7 octobre, à faire passer le fleuve à une partie de ses troupes à Ram, Belgrade, Zabrejye et au nord-est de Chabatz. C'est le passage du fleuve à Belgrade qui avait été le mieux préparé, car l'ennemi avait jeté plus de 50,000 grenades. Malgré cela, nos troupes maintinrent leurs positions; dans la journée du 7 octobre, la bataille continua, sur tous les points. Notre armée fit de vigoureuses contre-attaques; mais par suite de la grande étendue du front, l'ennemi réussit à traverser la Save près de Belgrade, en passant par la petite île des Tsiganes, et le 8, il s'empara de notre position à l'ouest de Belgrade. Du côté est de la ville, les combats se poursuivirent le long des quais du Danube, dans les rues que l'ennemi ne put traver-

ser avant le 9 octobre. Ce jour-là, il réussit à s'emparer de Veliki-Wratschar. En même temps, il parvint, grâce à son artillerie, à se fortifier dans les tranchées au bord de la Save près de Zabrejye et près de Ram Vancek, à quelques pas dans l'intérieur du pays. Il s'empara en outre de la Crête au nord de Castolatz entre la Morava et la Mlawa; tandis qu'au nord de Chabatz, près du village de Drenovac, l'ennemi s'éloigna à peine d'un pas du rivage lui-même.

A en juger d'après les passages que l'ennemi a utilisés pour traverser la rivière, d'après son nombre et le fait que de ce côté-là il n'y avait que des troupes allemandes, on peut en inférer que l'ennemi dirigeait ses opérations principales vers la vallée de la Morava.

Les combats du 9 au 12 octobre en fournirent la preuve; pendant ces quelques jours, de violentes luttes eurent lieu au sud de Ram, près de Castolatz, dans les environs de Lipa et au nord de Semendria. Même la presse ennemie rendit témoignage à la résistance acharnée de nos troupes. La prise de certains villages, ainsi que de quelques points stratégiques fut mentionnée dans les rapports ennemis comme s'il s'agissait de la conquête de contrées entières. Les opérations de nos troupes, dans cette direction, furent conduites en accord avec ce qui se déroulait sur le front de la Morava. Près de Zabrejye l'ennemi attaqua trois à quatre fois par jour; ces attaques étaient toujours précédées d'un violent tir d'artillerie, accompagné de gaz asphyxiants, mais tout cela inutilement, l'ennemi n'avançait pas du tout!

Toutes ces attaques n'eurent d'autre résultat que d'immenses pertes pour l'adversaire qui laissa environ mille prisonniers entre nos mains, parmi lesquels plusieurs douzaines d'officiers.

A Drenovac et sur la Drina l'ennemi n'obtint aucun succès; notre résistance acharnée l'obligea à amener des troupes fraîches venant du front, ce qui ne fit que rendre les combats plus sanglants. L'adversaire avait engagé quinze divisions, de sorte que son infanterie était trois fois plus forte en nombre que la nôtre; ce qui se faisait d'autant plus sentir que chacune de ces divisions disposait de deux fois plus de canons. Malgré cela l'ennemi n'avançait que lentement, car il devait lutter pour conquérir chaque colline, chaque village. Les combats pour la possession de Vutschak, Semendria, Lipui, Radinaz, Pettz, Bratintze, Pojarevatz, Ljubitchewo, Vranowo, et autour des positions d'Anateme et de Duschnik retardèrent si bien la marche de l'ennemi que nos troupes se trouvaient le 15 octobre sur la ligne Peltrewo-Vutschak-Pojarevatz-Zabrka-Rabrewo, à six kilomètres de l'endroit où l'ennemi a effectué son principal passage sur le Danube. Jusqu'à ce moment l'adversaire n'y eut pas non plus de succès; dans la direction de Belgrade et Chabatz, les combattants étaient des Austro-Hongrois qui sont très inférieurs aux troupes allemandes. Dans la direction de la Morava comme dans d'autres, les combats continuèrent avec acharnement, de sorte que le 24 octobre, après dix-sept jours de combats, nos troupes con-

servèrent la ligne Gornatschka-Klissura-Swilainatz-Racha-Natalintzi-Topola-Lazarevatz-Valjevo-Ljubowa, à quarante kilomètres de la Save et du Danube.

Le 11 octobre, les Bulgares nous attaquèrent sur toute la frontière, en commençant dans la direction de Knjazevac. Ce n'est que le lendemain que la déclaration de guerre fut notifiée au gouvernement serbe. Sur la frontière de Bosnie, nous avions à combattre sur un front de 160 kilomètres, le long de la Save et du Danube sur 250 kilomètres; et du côté bulgare 450 kilomètres; c'est-à-dire sur un front complet d'environ 1000 kilomètres. Par le fait de l'intervention de la Bulgarie, les forces alliées contre la Serbie se montèrent à douze divisions allemandes, six autrichiennes et huit bulgares. Ces dernières sont plus fortes du double que les divisions allemandes. Malgré cela nos troupes combattirent avec un courage indomptable; les Bulgares jetèrent leurs forces sur l'ancienne frontière serbe, mais ne réussirent pas à percer le front, sauf dans les contrées montagneuses de St-Nicolas où elles pénétrèrent à environ dix kilomètres sur notre territoire, et vers la Morava du sud, où elles s'emparèrent de Wranja. Dans les nouvelles provinces, les Bulgares eurent plus de succès.

Combats autour de Belgrade.

Source autrichienne.

Mardi, 5 octobre, commença le bombardement des points occupés militairement, des constructions et

établissements militaires de la ville, par l'artillerie lourde postée vis-à-vis de Belgrade sur les hauteurs de Semlin, sans que l'artillerie serbe y répondît. De même sur la rive nord du Danube, où était massée l'artillerie lourde des Alliés, couverte par une infanterie relativement faible, elle eut un grand succès contre l'artillerie serbe postée sur les hauteurs de Vracar, qui protégeaient le front nord-est de Belgrade. De l'infanterie serbe fut postée le long des rives du Danube et de la Save, et aussi sur la petite île des Tsiganes, appartenant à la monarchie, en aval du pont de chemin de fer qui traverse la Save. Aux tirs relativement faibles qui servaient de prélude, succédèrent le mercredi après-midi des tirs de précision de l'artillerie au complet. Les observations, faites par des aéroplanes, constatèrent que l'action eut surtout du succès dans la partie nord de Belgrade, où l'on observa plusieurs incendies considérables.

Le mercredi encore, l'artillerie serbe resta silencieuse, et vers minuit seulement fut embarqué le premier détachement d'infanterie qui devait passer la rivière. Plusieurs longs bateaux à marchandises furent joints les uns aux autres, et conduits autour de la grande île qui se trouve entre Semlin et Belgrade, baignée par deux bras importants du Danube et par l'embouchure de la Save. A deux heures, dans la nuit du mercredi au jeudi, un violent feu d'artillerie éclata contre les positions serbes, détruisant le projecteur lumineux qui se remettait en activité. — Les batteries lourdes tirèrent

contre les hauteurs de Vracar et aussi contre les positions serbes de Banovo Vrh, qui auraient pu empêcher le passage de la Save, non loin du pont de chemin de fer.

Le but de cette action d'artillerie était, le jeudi matin, d'abattre les batteries serbes qui risquaient d'empêcher le passage préparé d'avance, sur le Danube et la Save. On pouvait supposer que l'artillerie serbe ne s'était tue la veille que dans le but de ménager ses munitions, et pour ne pas trahir ses positions avant le temps. Lorsque vint le jeudi matin, environ à 4 h. 50, plusieurs bataillons étaient, en effet, déjà sur territoire serbe. Le premier débarquement eut lieu sur les bords du Danube, à l'est de Belgrade, et, au sortir des pontons, l'infanterie prit d'assaut le talus du chemin de fer. Le feu de l'infanterie et des mitrailleuses serbes, cachées dans la tranchée fut réduit au silence par le feu nourri de l'artillerie des assaillants. Les Serbes se défendirent avec acharnement, et en vinrent à une mêlée furieuse, d'où très peu des courageux combattants échappèrent. L'artillerie débarquée se mit à l'abri dans le talus du chemin de fer, transformé en tranchée par les nombreux projectiles. En vain l'artillerie lourde serbe se tourna-t-elle vers le Danube, elle fut arrosée si abondamment par l'artillerie attaquante que son feu diminua sensiblement.

Lorsque le jour fut venu, il fallut cesser les transports de troupes qui offraient une cible trop facile à l'artillerie ennemie. Les bataillons qui avaient déjà traversé restèrent bravement dans l'attente, adossés au

large fleuve, et coupés de toute communication avec leur propre rive. Pendant toute la journée du jeudi, l'artillerie agit de nouveau contre les batteries serbes, sur les hauteurs de Vracar et de Banovo, et contre la colline de la forteresse. A l'abri de l'obscurité, le soir venu, la traversée des troupes continua, du côté de Belgrade, vers l'île de Kochara, située en face; et l'infanterie fut aussi suivie d'un peu d'artillerie et de cavalerie. L'artillerie serbe s'efforça d'entraver le débarquement, et les lance-mines entrèrent aussi en action.

De bonne heure, le vendredi matin, des combats acharnés eurent lieu dans les rues entre l'infanterie débarquée et l'armée serbe en retraite; tout le nord de Belgrade fut pris le matin. A côté des militaires serbes qui résistèrent avec opiniâtreté, bien des civils prirent part à la lutte; les combats durèrent toute la journée dans l'enceinte étendue de la ville.

Pendant ce temps, des troupes allemandes avaient forcé le passage de l'île des Tsiganes, et étaient entrées par l'ouest dans la ville de Belgrade. Aux premières heures du matin, le 9 octobre, les drapeaux austro-hongrois et allemand flottaient sur le royal Konak.

Exposé serbe.

Nisch, le 14 octobre. L'ennemi doit son entrée à Belgrade au fait que nous avons voulu éviter à cette ville ouverte[1] un plus long bombardement. Comme il

[1] *Remarque.* A propos de Belgrade « ville ouverte », notons ce qui suit : Dans la convention de Berlin de 1878, Belgrade fut déclarée *ville non*

n'avait pas réussi à démoraliser nos troupes en tirant contre nos positions sur la Save et sur le Danube, l'ennemi entreprit de détruire systématiquement la ville. La population fut soumise à un bombardement de canons de gros calibre; les victimes sont nombreuses. Le bombardement commença le 5 octobre dans l'après-midi et continua sans interruption jusqu'au 8 octobre. L'ennemi envoya quelques milliers de grenades de tout calibre, sans ménager les hôpitaux. Le bombardement eut lieu avec méthode, dans l'intention de faire le plus de victimes possible et d'occasionner une panique. Avant le bombardement, l'ennemi avait ouvert un tir de barrage sur les rues sortant de la ville. Le 6 octobre beaucoup d'habitants qui essayaient de fuir, trouvèrent la mort sur la route de Semendria. Pendant ce temps, des aéroplanes ennemis dirigeaient le feu. La partie sud de la ville où se trouvaient le plus de fugitifs, fut bombardée le soir du 6 octobre; le feu de

fortifiée; parce que la forteresse qui existe là, n'en est pas une d'après les conceptions modernes; c'est seulement une construction vieille et sans résistance, datant du temps des Romains et des Turcs; sans aucun armement ni moyen de défense à la hauteur, car dans la même convention, il fut interdit à la Serbie d'y apporter des améliorations, ou même des réparations et changements partiels; c'est ainsi qu'on ne put y établir aucune pièce d'artillerie. Les trophées qu'on a trouvés sur le plateau, dans cette guerre, sont de vieux canons turcs, restes du musée militaire, autrefois si riche, maintenant complètement détruit, et qui représentait une valeur de plusieurs millions. Dans la même enceinte, encadrés de beaux arbres, se trouvaient des restaurants, des casernes, des hôpitaux et différents bâtiments de l'administration de la guerre.

Le vaste domaine ne formait donc pas une ceinture de fortifications, mais était visité par les indigènes et par les étrangers, comme un endroit historique des plus intéressants, ce qui donnait à la ville le caractère d'une ville ouverte, laquelle, d'après le droit des gens, n'aurait jamais dû être bombardée.

l'ennemi dura toute la nuit, plusieurs quartiers furent complètement détruits. Le nombre des victimes est très grand.

Actions subséquentes dans l'intérieur du pays.

Après que toutes les troupes des empires centraux se furent fixées définitivement sur terre serbe, commença la poursuite des Serbes en retraite, qui défendirent jusqu'au bout chaque pouce de terrain. Cela retarda et entrava extraordinairement l'avance des ennemis.

Pour les Serbes, il s'agissait de tenir d'une façon héroïque, pour gagner du temps, car, pleins d'espoir, ils attendaient l'aide promise par les Alliés; mais, ô Bôché, ô Bôché![1] l'aide ne vint pas, du moins pas dans la mesure où elle aurait été nécessaire.

C'est ainsi que les puissantes armées avancèrent comme des avalanches, toujours plus loin : le général *Kœwess* venant du nord-ouest, *Gallwitz* du Danube et de la Morava, le Bulgare *Bojadjew* de Negatin, Pirot et Wranja, et *Todorow* d'Uskub et Veles.

Presque écrasé et entouré, le reste de l'armée serbe — environ 100,000 hommes — se réfugia dans les montagnes sauvages d'Albanie, sans routes, sans nourriture, en proie à un désespoir sauvage, sans larmes.

Malgré cela : honneur et gloire à ces vaillants! pendant plus de deux mois les quadruples armées ennemies durent lutter, jusqu'à ce qu'elles aient réussi à

[1] O Dieu ! ô Dieu !

chasser l'héroïque petit « David » de ce qui avait été sa patrie!

Point de vue allemand.

Avec la fuite des restes de l'armée serbe dans les montagnes albanaises se terminent les grandes opérations entreprises contre elle. Leur but d'ouvrir des communications avec l'Albanie et l'empire turc est atteint. Les mouvements des corps d'armée sous la direction du maréchal von Mackensen ont commencé: l'armée austro-hongroise sous le général von Kœwess, renforcée par des troupes allemandes, contre la Drina et la Save; l'armée du général von Gallwitz contre le Danube près de Semendria; l'armée bulgare du général Bojadjew contre la ligne Negotin-Pirot, le 14 octobre. Ce même jour commencèrent aussi les opérations de la seconde armée bulgare sous le général Todorow dans la direction de Skoplje-Veles. Dès lors, les troupes alliées n'ont pas seulement réussi promptement et complètement l'entreprise gigantesque de la traversée du Danube en face de l'ennemi, et pris facilement les forteresses frontières de Belgrade, Zajecar, Knjazevac, Pirot, *mais elles ont encore brisé la résistance d'un adversaire habitué à la guerre et se battant bravement.*

Compte rendu bulgare.

La mobilisation de l'armée bulgare fut annoncée le 10-23 septembre; six jours plus tard commença la concentration de troupes. Les combats contre les Serbes

commencèrent le 1-14 octobre. Quarante jours après, l'armée serbe était définitivement battue et refoulée sur territoire albanais. Le 16-29 novembre, à Prisren et Kulabuma, les derniers restes de l'armée serbe furent faits prisonniers. Le 20 novembre-3 décembre commencèrent les combats sur le Vardar et le Karasu contre les Anglais et les Français. Dans l'espace de dix jours l'armée anglaise du général Sarrail était battue et repoussée sur territoire neutre. Le 10 décembre, toute la Macédoine était libérée.

Déclaration du général bulgare Bojadjew.

Celui-ci déclara au correspondant spécial du *Berliner Lokalanzeiger* le 19 novembre : « La Serbie est en pleine déroute; elle n'a plus qu'une seule issue sur le Monténégro : le mauvais défilé entre Mitrowitza et Novibazar, mais il n'y aura que les officiers qui pourront atteindre le Monténégro.

« Après la destruction de l'armée serbe nous unirons nos forces pour entrer en Macédoine et nous débarrasser des Cafres et autres Nègres. Il est vrai que les Français débarquent sans cesse de nouvelles troupes, mais nous avons pu venir à bout de trois cent mille Serbes, et nous saurons bien aussi venir à bout de ces Français.

« Il faut les jeter à la mer, et c'est ce que nous allons faire sans tarder. »

A ces intempérances de langage s'ajoutent des abus comme ils étaient à l'ordre du jour dans la guerre balkanique de 1912-1913 et qui ont été constatés par la

Commission médicale internationale, aussi bien que par les délégués de la Commission d'enquête Carnegie.

Voici quelques exemples :

Milan, le 20 novembre. D'après les dires de fugitifs serbes arrivés à Salonique, les Bulgares, à ce qu'affirme l'Agence des Balkans, ont, dans leur marche à travers la Serbie, commis des atrocités qui ne sont pas moindres que celles des guerres précédentes. Tous les Serbes qui tombaient entre les mains des Bulgares étaient impitoyablement massacrés.

Scutari, le 20 décembre. (Bureau de la presse serbe.) Pendant la retraite de l'armée serbe, les Autrichiens et les Bulgares armèrent les Musulmans qu'ils rencontraient dans les nouvelles provinces, et les excitèrent contre la population paisible. Il s'ensuivit de nombreux massacres, des excès de tout genre et des cruautés sans précédent. Les crimes commis sont effroyables. On peut se représenter ce qui se passa quand on se souvient des horreurs et des crimes commis par les bandes bulgares dans la guerre précédente, dans les nouvelles provinces serbes.

Athènes, le 10 janvier. Le journal *Nea Hellas* apprend de Salonique : Des déserteurs bulgares, arrivés ici, parlent de massacres, de pillages et d'incendies faits par des troupes bulgares. Ils racontent que soixante-dix femmes, vieillards, enfants ont été attachés à des véhicules et jetés dans d'immenses brasiers. Deux mille soldats serbes, cernés, auraient été massacrés sur l'ordre d'officiers bulgares.

Comprend-on maintenant pourquoi toute la population se sauvait?

Les ennemis eux-mêmes avouent leurs crimes.

D'UN CORRESPONDANT DE NISCH

A Lucica, une petite ville au sud de Pozarevne, les troupes allemandes ont massacré en masse la population civile, fusillant hommes, femmes et enfants sans distinction. Des témoins disent que les soldats allemands semblaient avoir perdu la raison et qu'ils tuaient sans trop savoir pourquoi.

A Plana, sur la ligne du chemin de fer de Belgrade à Nisch, ils ont mutilé horriblement six femmes et sept enfants, leur cruauté allant jusqu'à dépecer le corps de leurs victimes.

A Sclevne, à 25 km. au sud de Semendria, massacre général de la population civile.

A Palanka, 35 km. au sud de Semendria, douze vieillards, malades et impuissants furent arrachés de leurs maisons, portés sur la place publique et fusillés en présence de la population. Les gens qui assistèrent à «l'exécution» étaient les parents des victimes et leurs cris d'horreur pour cette cruauté brisaient le cœur.

A Sopot, 40 kilomètres sud-est de Belgrade, les soldats allemands envahirent les maisons des paisibles habitants et tuèrent à coups de baïonnette vieillards, femmes et enfants. Ils mirent ensuite le feu aux maisons et toutes les fois qu'un Serbe cherchait à fuir l'incendie, les Allemands le tuaient.

A Lozovik, 50 km. au sud de Semendria, trois prêtres ont été arrachés de l'église et fusillés, sur la place du marché.

Les Allemands disent que des civils ont tiré sur eux de leurs maisons et de certaines cachettes. C'est absolument faux, car les autorités serbes avaient avisé la population de ne pas garder d'armes. De plus, la population serbe ayant déjà goûté les horreurs de l'invasion autrichienne l'année dernière, elle était déjà remplie de terreur et bien décidée à rester passive.

Les correspondants de guerre allemands à l'armée de Mackensen ne contrediront pas ces faits; ils se contentent de les noter sans commentaires. L'Allemagne n'a pas, sans doute, l'intention de les désavouer, elle tient plutôt à ce qu'ils soient connus afin d'intimider les Roumains et de les impressionner par les horreurs de la guerre, telle qu'elle est faite par les empires centraux.

Ce que nous lisons depuis le commencement de l'invasion de Mackensen en Serbie faisait pressentir ce qu'on apprend aujourd'hui de Nisch. On pouvait déjà le lire entre les lignes, quand on savait l'histoire de la campagne de Belgique.

Le *Berliner Tageblatt* disait : « La population civile de certaines régions de la Serbie, où nos armées victorieuses ont pénétré, a pris les armes contre nous, et cela nous a obligés à employer toutes les rigueurs de la guerre envers eux. »

La *Kölnische Zeitung* se faisait télégraphier par son

correspondant de guerre : « Il a été nécessaire d'user de représailles contre les habitants de certains villages serbes qui avaient traîtreusement attaqué nos soldats. »

Le correspondant du *Lokal Anzeiger* mandait : « Les troupes allemandes ont été exposées à des attaques féroces de la part de la population civile, y compris les femmes, ce qui nous a obligés, pour nous défendre, de punir sévèrement les coupables. »

Le représentant de la *Neue Freie Presse* de Vienne télégraphiait : « Ce fut une juste rétribution pour les villes et les villages serbes, dont les non combattants participèrent à la défense de leur pays. »

Ces laconiques nouvelles en disent long.

Journal de Genève du 4 novembre 1915.

La Serbie dans la plus profonde misère.

Outre les souffrances directes de la guerre, d'autres maux encore crient au ciel ; une détresse terrible, comme le monde n'en a peut-être jamais vu, règne dans le pays.

Un journal de Berlin du 17 décembre 1915 écrit à ce sujet :

« La Serbie fut littéralement forcée de s'engager dans le combat et plus tard, lorsque épuisée, elle demeura passive pendant quelque temps, elle fut excitée par des reproches et des menaces à reprendre la lutte. Lorsque la Serbie fut pour ainsi dire étranglée par les attaques des empires centraux, elle cria au secours d'une façon pressante, insistant sur le fait qu'elle était perdue sans

une prompte intervention, que ses troupes ne pouvaient plus combattre, faute de munitions, et étaient menacées de la famine, faute de vivres; — mais alors elle fut abandonnée par ceux qui l'avaient excitée à combattre. A la stupéfaction du monde entier, et à la terreur de la Serbie, le ministre Grey déclara à la Chambre des Communes d'Angleterre que le secours promis aux Serbes n'avait qu'une signification politique. C'est de cette « signification politique » que sont morts les Serbes, pour les autres, d'une mort terrible, mais prompte.

La population, accablée de maux, n'obtint pas le moindre secours, et les récits des témoins oculaires sont effrayants lorsqu'ils dépeignent les maux de ce peuple, qui est à plaindre malgré tout et tous. On apprend des choses horribles; par exemple, le correspondant serbe du *Corriere della Serra* de Florina a télégraphié des détails navrants sur la fuite des Serbes : Ce n'est plus une armée, mais un cortège de fantômes qui disparaissent dans le lointain. Il est, en particulier, affreux de voir les prisonniers autrichiens chassés devant les troupes fugitives; ce ne sont plus des hommes, mais des squelettes ambulants qui tombent au bord du chemin. On cherche à les relever, à les entraîner dans la fuite, mais ils n'ont plus la force de marcher et se laissent tomber dans la neige qui devient leur tombeau.

Un correspondant américain écrit de Monastir : Les fugitifs serbes souffrent tellement qu'une immense mortalité est inévitable. La femme du sous-secrétaire

des affaires étrangères, Mme Slavko Grouitch, américaine de naissance, raconte qu'en Serbie trois millions d'habitants sont menacés de mourir de faim. Tous les chevaux périssent, faute de nourriture; des milliers d'animaux domestiques sont abandonnés dans les maisons et meurent de faim. Les hommes affamés s'enfuient, les animaux, sans force, gisent au bord des routes. La Serbie est un pays complètement affamé. Parmi les bêtes crevées sont couchés les fugitifs morts ou mourants, des hommes, des femmes, des enfants. Mme Grouitch raconte aussi que la population d'autres districts meurt également de faim et de misère. « Pendant la nuit, dit-elle, nous avons entendu les appels au secours, d'un homme assassiné par des affamés pour la moitié d'un pain. »

Les Albanais souffrent également du manque de nourriture. Quelques semaines plus tard, la famine avait encore augmenté. Aujourd'hui, le 10 décembre, je lis dans une dépêche de Lugano que le sort des prisonniers et des fugitifs est à faire frémir. Les malheureux tombent morts au bord des routes ou se jettent sur les cadavres des chevaux pour apaiser leur faim.

Je transcris ces descriptions en détail pour montrer quels terribles malheurs ont été déchaînés par ceux qui excitent et qui poussent les peuples à la guerre, « ces gens rassasiés dont l'ambition, l'esprit de domination et l'égoïsme repu ont amené ces malheurs terribles sur des légions d'hommes! » Et c'est un journal berlinois qui parle ainsi!

En parlant des prisonniers, remarquons que la Serbie avait proposé aux puissances centrales leur échange. Comme elle ne recevait pas de réponse à son offre, elle dut, bon gré, mal gré, garder les siens. Qu'on ne rende donc pas la Serbie responsable de ce qu'ils eurent à souffrir avec elle, dans leur fuite à travers les montagnes albanaises.

Il semble cependant que le gros des prisonniers a supporté les fatigues du transport, car 22,000 d'entre eux ont atteint la côte adriatique, plus environ 700 officiers, autant dire tous, car il n'y avait pas beaucoup plus de 700 officiers prisonniers; et quant à ce qui concerne les soldats, une dépêche de Berlin annonçait : « 30,000 Autrichiens faits prisonniers en Serbie ont été libérés. »

D'après un autre télégramme de Rome, tous les Autrichiens prisonniers de guerre, venus d'Albanie, ont été hospitalisés en Italie, les officiers se trouvant pour le moment dans l'île d'Elbe.

Pour en revenir à la population, des légions de fugitifs ont atteint Salonique et de là ont été transportés sur les îles grecques. D'autres, en grand nombre, après des pérégrinations de deux à trois mois à pied, atteignirent aussi Scutari, Durazzo, Alessio, Giovanni di Medua, Valona, etc. et furent embarqués pour l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Amérique.

Le gouvernement des Etats-Unis donna l'ordre à son ambassade de Rome de réquisitionner à ses frais autant de navires que possible pour recueillir les fugi-

tifs et les conduire dans des ports sûrs. (Le 17 décembre 1915.)

Des centaines de familles arrivèrent aussi en Suisse; celles qui parlaient français se fixèrent surtout à Genève, et celles qui parlaient allemand se rendirent à Zurich.

Mais ce que doivent éprouver ces pauvres gens, sans patrie, sans chez eux, chassés de leurs maisons, transportés sur terre inconnue, dans un milieu étranger, ruinés financièrement, non pas seulement par les bombes et les grenades, par l'abandon de tous leurs biens, mais aussi par la baisse du cours, la non-value de l'argent et des papiers nationaux, — c'est ce que peuvent se représenter ceux-là seuls qui ont vécu au milieu de ces victimes de la guerre. Et avec cela ils doivent s'entendre dire : « Oui, votre sort est très dur, mais il n'est pas complètement immérité! » Oh! celui qui peut encore parler ainsi aujourd'hui, mériterait qu'il lui en arrivât autant!

Et, en face de ces misères, les vainqueurs triomphent, et se sentent grands d'avoir écrasé un petit peuple. Quel honneur y a-t-il de se battre avec plus faible que soi et quelle gloire de le vaincre?

D'Ostende à Bagdad.

L'expression du plus grand triomphe se trouve dans la lettre suivante, adressée de Vienne à la *Neue Zürcher Zeitung*, n° 1418, du 17 octobre 1915 :

Dans quelques jours les troupes austro-hongroises et bulgares se donneront la main, la correspondance

sera établie de la Mer du Nord jusqu'à Constantinople. On comprend à Londres et à Paris, peut-être aussi à Pétrograd ce que cela signifie, et aucune défaite sur les champs de bataille de l'Occident et de l'Orient n'a été aussi sensible aux Alliés que la défaite diplomatique dans les Balkans. Cela se comprend, surtout en ce qui concerne l'Angleterre; car ici il ne s'agit plus de quelques kilomètres carrés en France, ni de l'amputation des provinces russes occidentales, il s'agit de l'empire britannique lui-même qui est menacé dans ses possessions; ici on pose la pierre angulaire d'une union de forces qui aura sa répercussion sur la politique de l'avenir en Europe et au-delà.

Que les empires centraux aient réussi à mettre la Bulgarie de leur côté, c'est plus important pour le but final de la guerre, qu'une bataille gagnée; car l'intervention de la Bulgarie a soustrait définitivement les Balkans à la Quadruple Entente.

Le comte Berchtold a été attaqué violemment lorsqu'il a essayé de s'opposer à la paix de Bucarest, car, ayant une compréhension claire des relations entre les Etats des Balkans, il ne voulait pas qu'on fît violence à la Bulgarie. Sa démarche à Bucarest qui a tant vexé les Roumains, a donné l'impulsion au changement de politique de la Bulgarie, qui est maintenant entrée en action d'une manière si heureuse.

Dans ces jours-là, la Bulgarie a compris qu'elle ne devait pas attendre son salut des dirigeants russes, ni de l'Angleterre, mais uniquement de l'Autriche-Hon-

grie, et de son alliée l'Allemagne. Cette conviction s'est affermie pendant la guerre. Les promesses de la Quadruple Entente dont on a reconnu le vide à Sofia, les succès militaires des empires centraux et de la Turquie ont facilité les choses à la Bulgarie, qui forme aujourd'hui un lien solide et de toute confiance entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'empire d'Osman. Pour elle, c'est une condition de vie de se rattacher à nous; l'alliance avec la Turquie et la Bulgarie a décidé du sort futur des Balkans, et il n'est pas nécessaire d'escompter l'avenir pour admettre que les Balkans appartiennent déjà politiquement aux Empires centraux.

Il est naturel que l'Angleterre et la France, d'accord avec leurs Alliés, mettent tout en œuvre pour arrêter les événements, si inopportuns pour la Quadruple Entente. Mais il est maintenant généralement admis que, quoiqu'on entreprenne, il est trop tard! Même si l'Angleterre et la France pouvaient, sans affaiblir leur front d'Occident, en détacher 300,000 hommes de plus pour les envoyer à Salonique, même si la Russie, comme elle semble en former le projet, envoyait une armée contre la Bulgarie en traversant la Dobrudscha, la Serbie, le seul rempart de la Quadruple Entente, ne peut plus être sauvée; sa destinée, dure mais méritée, s'accomplit rapidement et fatalement.

L'avance des troupes des Etats Centraux ne peut plus être arrêtée. On peut regretter qu'il faille passer par-dessus les ruines d'un pays dont les qualités militaires méritent toute notre admiration. La liaison entre

la Mer du Nord et Constantinople n'est plus qu'une question de jours; mais ce qui a été acquis restera, et sera un des plus beaux résultats atteints par les Empires Centraux, une garantie de paix pour l'avenir. Ensemble, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie, fortifiées encore par les résultats de la guerre, décideront du sort de l'Europe; leurs décisions seront inattaquables et indiscutables puisqu'elles seront dictées par les vainqueurs.

Ceci n'est pas une utopie, mais cela se réalisera peut-être plus tôt que nous ne le pensons. Ce que cette alliance des Etats signifiera au point de vue économique, nous n'avons pas besoin de le dire : ce sera un monde à part, indépendant de toute manière du monde extérieur. Dans cette communauté, l'Orient, auquel ont jusqu'ici manqué des mains énergiques, célébrera une résurrection dépassant toute attente; l'Allemagne, à la tête de cette alliance, aura de la place pour arriver, avec son énergie innée, son organisation et sa connaissance des choses, à des triomphes et des succès inouïs, et aucun adversaire ne pourra lui « mettre des bâtons dans les roues ». Chaque membre de cette alliance donnera et recevra; ce sera le ciment qui reliera les pierres de cette construction géante, qui commence déjà à sortir de terre. Et, chose curieuse, dans ce développement, les ennemis de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie eux-mêmes auront aidé à la réalisation de ces grands projets. Ce sont eux qui, dans leur aveuglement, nous poussent à l'hégémonie qui, pour nous, sera le

droit de développer nos forces naturelles. *A travers le sang, les flammes et la fumée, nous entrevoyons ce but magnifique.*

Le discours du chancelier de l'empire contient un passage semblable :

« La route ouverte vers l'Orient marque un jalon dans l'histoire de cette guerre. »

Militairement, cette alliance avec la Turquie est d'une valeur inestimable; économiquement, les importations des Balkans et de la Turquie complètent d'une façon parfaite nos ravitaillements. Les perspectives d'avenir sont pleines de promesses.

Les déclarations les plus explicites ont été faites par l'empereur quand, lors de sa visite à Nisch, le 21 janvier, il dit dans un toast :

« La fête de ce jour m'apporte l'accomplissement *d'un très ancien désir ;* je n'aurais pu souhaiter de solennité plus complète. »

Les choses en resteront-elles là ?

J'ai quelques doutes, à part moi, quant à cette question. Les armées franco-anglaises à Salonique sont tout autres qu'il y a six mois.

« De victoire en victoire jusqu'à Constantinople », disait-on au commencement de la grande action contre la Serbie. Cette marche victorieuse a été sensiblement ralentie par la résistance du petit ennemi héroïque. Ce retard pourrait avoir des conséquences graves.

En premier lieu les Alliés français et anglais ont eu le temps de s'installer confortablement à Salonique et de s'y fortifier d'une manière formidable; et cela, non seulement au nord de la ville, mais encore sur toute la largeur de la presqu'île de Chalcidique jusqu'au golfe d'Orfano, à l'est, sur une étendue de 120 kilomètres. En suivant ce front, nous trouvons devant les fortifications, des lacs de grande étendue, l'un de 58 kilomètres, l'autre de 17, sur lesquels il est impossible d'établir des ponts. Ces lacs sont adossés à des montagnes isolées ou en chaînes qui s'élèvent jusqu'à mille mètres et qui rappellent le Jura; ces hauteurs sont couvertes de forts et garnies de plus de mille pièces d'artillerie de gros calibre; elle passent pour imprenables; elles dominent le front nord; au sud se trouvent trois golfes abrités où des troupes peuvent débarquer sans danger.

Une attaque sur ces remparts naturels et artificiels serait une folie, car leurs flancs sont inaccessibles; et en « jeter dans la mer » les défenseurs ne sera pas une chose facile.

En second lieu les Alliés centraux ont perdu beaucoup de temps en Serbie, ce qui met en question la marche vers l'Egypte et le canal de Suez; la possibilité d'une attaque, encore cette année, est fortement compromise.

La saison d'hiver finit là-bas, et en été il n'y a pas grand'chose à faire à cause du manque d'eau. C'est une année précieuse de perdue; peut-être avec elle de vastes projets. Qui sait?

Et la Serbie?

Nous espérons que les rameaux abattus et séparés du chêne de la patrie, replantés sur le sol étranger, *reprendront vie et produiront de nouvelles pousses qui reverdiront un jour sur le bien-aimé sol natal.*

CHAPITRE XII

TROIS VISIONS DE GUERRE

Par le froid.

PAR NIKOLA TRAJKOWITCH.

Une nuit de gel; le train serpente lentement à travers les défilés des montagnes de Bukulja et de leurs contreforts. La nuit est plombée, sans étoiles : pas d'obscurité complète, pas de noir : mais partout du gris, comme si tout était couvert de cendres. Et la silhouette couleur de suie de la Bukulja semble nous surveiller : son ombre écrasante nous poursuit; elle nous attend à la sortie des défilés ou derrière les talus du chemin de fer.

La longue rangée des wagons de marchandises découverts n'avance que lentement. Les roues tournent avec monotonie, les voitures s'entre-choquent avec bruit, puis la course monotone reprend; c'est endormant, et pourtant le sommeil nous fuit.

Derrière nous, dans le lointain obscur, le canon tonne; un coup résonne, sourd et lourd; on croit presque le sentir contre sa poitrine, — puis, un sifflement qui s'ap-

proche et semble nous pénétrer droit dans la tête, — encore un coup, mais plus sourd, plus éloigné; il y a déjà dix jours que la bataille fait rage là-bas. Le bruit des fusils, le crépitement des mitrailleuses se fondent en une mélodie unique, un chant de tonnerre, puissant et diabolique.

Nous sommes entassés par centaines dans les wagons, et quel mélange! des soldats qui s'en vont, Dieu sait où, dont les oreilles sont encore remplies du bruit infernal de la bataille, dont les yeux, grands ouverts, sont fixes comme ceux des mourants. Leurs figures pâles, malpropres, sont encadrées de barbes incultes, couvertes de givre; vrai tableau de misère et de douleur, ils personnifient ce pauvre petit peuple martyr dont on piétine la nuque, et qui ne soupire pourtant qu'après la liberté et une place au soleil.

Tout à côté de ces soldats sont accroupis de vieux paysans asthmatiques et de pauvres vieilles qui toussotent, de jeunes femmes florissantes de santé, des jeunes filles et des enfants.... hélas, des enfants! tout une petite troupe! Ils portent de vieux bonnets de fourrure ou des casquettes militaires, leur corps est enveloppé d'un vieux manteau ou d'une couverture sale, déchirée, remplie de brins de paille; ils se tiennent serrés les uns contre les autres, accroupis, retirant leurs petits pieds sous eux pour prendre moins de place et avoir un peu plus chaud; ils soufflent dans leurs petites mains raidies pour les réchauffer.

Moi aussi, je me recroqueville de mon mieux, et

mon regard à moitié endormi, erre sur les champs, sur les pâturages et les vignes de cette belle vallée fertile de Schumadija. Il fait encore sombre; un arbre où pendent des feuilles sèches passe, puis une maisonnette blanche; puis une guérite de garde-voie, éclairée par les lumières de la dernière voiture du train, apparaît et passe aussi. Une angoisse indéfinissable me saisit en apercevant dans le lointain les montagnes Bukulja à l'air si sombre et sévère. Là-bas, au-delà de ces monts, je connais une verte couronne d'arbres, de forêts; je revois en pensée un tableau qui s'est gravé profondément dans mon cœur d'enfant. J'ai déjà une fois ressenti cette angoisse, il y a quelques jours dans une tranchée, en considérant les soldats et les paysans de l'endroit même où l'on se battait. Hélas! par-dessus les canons de leurs fusils, dirigés contre les ennemis, ils aperçoivent, tout là-haut, le village où ils sont nés, ils distinguent quelques maisons blanches, tout le reste est en flammes. Alors on comprend comment ces vaillants soldats, malgré de longs et terribles combats, trouvent encore la force de résister.

Je suis fatigué et il fait froid; derrière moi, au travers du bruit des roues, j'entends gémir un blessé; à l'autre bout du wagon, un autre soupire. Je voudrais me retourner pour voir le blessé, — qu'est-ce qui me retient? je crois que j'ai peur de ces yeux grands ouverts qui regardent fixement sans voir et dans lesquels se lit la souffrance de la blessure encore fraîche.

A côté de moi, j'entends un murmure, mais je ne

distingue pas les paroles; en me retournant j'aperçois une vieille paysanne à la figure toute creusée de rides : elle prie; son front est barré d'un pli sombre, ses yeux sont enfoncés, ses mains brunes, toutes raides de froid, sont jointes et contractées.

— Où allez-vous, la mère? lui demandé-je, lorsque nos regards se rencontrent.

— Hier, j'ai enterré mon fils, aujourd'hui, nous fuyons. Pauvre moi! je n'ai pas même pu arroser sa tombe d'une seule goutte d'eau[1]! c'est sur notre propre seuil que la balle ennemie l'a atteint.

Elle parle tranquillement, d'une voix éteinte; à côté d'elle une autre femme est accroupie, et contre elle s'appuie une jeune fille d'environ 16 ans, aux joues pleines, et l'air en santé. Elle a posé sa tête à la chevelure sombre sur les genoux maternels et s'est endormie. Sa respiration monte et s'abaisse, égale et douce; à quoi peut rêver cette fillette? Plus tard, lorsque la lune se leva, je vis sa figure; elle était belle, quoique rougie par le froid. La jeunesse et l'innocence lui donnaient une expression paisible et douce. Paix de l'âme! Jamais je ne te vis si pure!

Aux pieds de la jeune fille sont accroupis deux petits garçons de cinq à six ans environ; ils ont de bonnes joues rouges, de petits nez ronds et de grands yeux noirs.

On recommence à parler autour de moi, mais à mesure que le froid augmente, le silence se fait. Au bout d'un moment, les conversations recommencent; l'un

[1] C'est ainsi que les Serbes bénissent les âmes de leurs morts.

parle de batailles, un autre raconte que, ces derniers jours, sur la route de Valjevo, il a fallu descendre du train plus de cent enfants morts de froid. Je regarde les deux petits garçons. On sent que le froid augmente. J'ai lu bien des récits de la campagne de Russie, de la retraite de la grande armée, mais c'était bien différent : là il était question d'hommes faits, ici ce sont des femmes, des enfants, des vieillards....

Un coup de sifflet retentit, nous arrivons à une station nous rencontrons une lumière, puis une autre, puis plusieurs. Devant les maisonnettes des gardes-voies, il y a des vieux qui font les cent pas; ils portent sur l'épaule, ou à la main, un fusil ou un bâton où ils ont enfilé — par le milieu, comme des figues — des galettes de pain. Leurs barbes sont blanches de givre. Nous voyons de loin une cabane ouverte, avec un feu clair et chaud sur le foyer. Nous nous arrêtons; des soldats sont stationnés et attendent près du bâtiment de la gare. Ils se dirigent vers le front; sur tous ces jeunes gens la faux de la mort semble levée; des privations et des douleurs de tout genre les attendent. Et quel froid! la parole est impuissante à rendre tout ce que ce mot devrait exprimer! Les soldats sont joyeux; on entend des chants et des rires, des voix confuses, des appels.

Mais, à côté de moi, des dents claquent; et, en effet, à l'arrêt du train, nous sommes saisis par le froid; je voudrais me lever et bouger, mais je crains de perdre ma place.

« Mère, j'ai faim », dit une petite voix. La mère, une

paysanne, se donne l'air d'être occupée, et fait semblant de ne pas entendre; j'entrevois un instant sa figure toute convulsée de douleur; elle n'a sans doute plus une miette de pain, et ne peut prendre sur elle de dire : « Je n'ai rien à te donner. »

Le blessé qui gémissait il y a un instant, soupire, fait un effort pour se soulever sur le coude, gémit encore, tire son sac de dessous sa tête, en sort un morceau de pain militaire et le tend à la femme en disant faiblement : « Tiens, petite mère, donne ça aux enfants! »

La locomotive siffle de nouveau, nous partons; un autre train nous croise, il va au front et il est surchargé de monde; au milieu de chaque wagon découvert, une sorte de pyramide s'élève.

« Qu'est-ce que c'est? » entend-on demander. « Des canons, — des Français! » répondent des voix dans l'obscurité.

Chacun cherche à apercevoir quelque chose; même le blessé se soulève avec peine, et fouille l'obscurité. Je ne sais ce qu'il réussit à voir, mais ses yeux brillent, des yeux dont toute tristesse a disparu, ils sont rayonnants d'espoir, de vie renaissante. La fillette qui dormait, il y a un moment, s'est réveillée, de même que les enfants.

« Mère, des canons! » c'est à peine s'ils savent ce que c'est, mais ils le répètent avec conviction et d'un ton recueilli.

La vieille femme derrière moi se signe en répétant sa prière avec dévotion.

Un coup de vent; on sent une odeur de brûlé, de pou-

dre et de corruption; encore un coup de canon, puis cela siffle et gronde autour de nous, toujours plus près.

Le blessé, qui a peut-être irrité sa blessure en se levant pour voir les canons, gémit de nouveau. L'autre soldat, à l'autre bout du wagon chante : « O Serbie, ô notre mère! » Et le froid terrible rôde comme un fantôme autour de tous ces gens fatigués, meurtris; il pénètre dans les corps, il ferme les yeux, arrête les respirations et raidit les membres. « O Serbie, ô notre mère! »

Décembre 1915. — Et aujourd'hui? on ne trouve plus de véhicules pour les fugitifs; les lignes de chemin de fer sont coupées, détruites; et les chevaux? ils tombent comme des mouches, leur effort a été trop grand, leurs fardeaux trop lourds. Et les bœufs? ils succombent aussi, tombent et périssent, comme les chevaux, comme les hommes, par milliers, tous ensemble.

Un torrent humain avance encore sur la terre, se fraie un passage par des sentiers inaccessibles, en avant, en avant, avec le courage du désespoir, loin de l'odeur du sang et de la poudre, loin de ceux qui ont détruit la patrie, le bien-aimé pays natal! La fatigue, la faim, le froid saisissent les malheureux; ils tombent comme les chevaux au bord du chemin, les vieillards, les femmes, les enfants....

Le givre qui couvre la terre recouvre aussi les malheureux; la neige tombe doucement et forme le linceul des mourants et des morts.

Et moi! et moi!

O Serbie, lumière et joie de ma vie, je suis déjà mar-

qué pour la mort. Bientôt je reposerai dans la tombe! Tous dans la tombe, toi et moi, et avec nous des millions, — oui des millions!

. . . . . .

Et toi, ô Suisse aimée, toi qui es encore heureuse aujourd'hui, ô belle patrie, dont chaque maison et chaque cœur contient le bonheur et la joie, pense, dans ta sécurité, à tous ceux qui n'ont plus rien, pas même un toit pour s'abriter; qui ne possèdent rien d'autre qu'un cœur rempli de tristesse et d'amertume, qui errent dans les pays étrangers, le désespoir dans l'âme, chassés de leurs maisons et de leurs champs, de la patrie qui leur était sacrée, qui était leur tout.

Oh! pensons avec amour à tous ces malheureux, et remercions le ciel qui nous a conservé la paix dans nos étroites frontières, afin que nous puissions servir d'asile à tant de misérables sans abri!

Que ceux qui ont encore un toit sur la tête, une chambre doucement chauffée, et chaque jour de quoi manger, que ceux-là donnent de leur superflu aux malheureux qui manquent de tout, qui sont près de mourir de faim, et qui, dans leurs souffrances, désespèrent des hommes et de Dieu! C. St.

Les jours de fuite.

PAR M. CHRISTODULO.

Il est difficile de dépeindre en paroles les souffrances que la population serbe, fuyant devant l'ennemi a endurées.

Le cœur lourd, n'ayant d'espoir qu'en Dieu seul, les pauvres fugitifs quittèrent leurs foyers. Vieillards, femmes, enfants, tous s'enfuyaient ; des foules à perte de vue étaient en marche. Les uns quittaient Nisch pour Kraljevo, Raschka et Mitrowitza ; d'autres se rendaient par Prokuplje à Kossowo et Prisren ; d'autres enfin erraient d'un endroit à l'autre, sans but arrêté. Personne ne savait où finirait cette triste fuite. Avec quelle douleur et quelle sympathie je pense aux pauvres enfants qui faisaient partie de ce cortège de malheureux. A moitié nus, les semelles déchirées, les habits sales, ils marchaient, tenant la main de leur mère qui portait souvent encore un nourrisson gémissant. Des larmes d'émotion me vinrent aux yeux en apercevant un enfant d'une dizaine d'années qui soulevait dans ses bras un tout petit frère, lui mettant dans la bouche son dernier morceau de pain.

Dans la foule qui se traînait péniblement du côté de Mitrowitza et Ipek, je remarquai une grande et forte paysanne de la Morava. Elle était vêtue du beau costume aux riches couleurs des femmes de cette contrée ; elle portait un petit sac sur le dos et tenait un panier à la main. A côté d'elle trottait un petit garçon, un bel enfant de paysan, resplendissant de santé, bien soigné, comme on en rencontre dans les parties montagneuses de la Serbie. « Savez-vous où est la division de la Morava ? » demandait-elle presque à tous les passants. Son mari servait dans cette division, c'est à lui qu'elle portait le petit paquet de linge noué sur son dos, et comme

elle n'avait personne à la maison à qui confier son enfant, elle l'avait emmené avec elle. Le père, à l'armée depuis quatre ans, allait enfin pouvoir serrer dans ses bras son petit garçon. L'enfant, levant vers moi ses grands yeux innocents, me tendit sa petite main en demandant : « Tschitscha, daj mi hleba! » (oncle, donne-moi du pain!) Et nos compagnons de route, au lieu du pain qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, mirent quelque monnaie dans la petite main suppliante.

Dans les contrées où campaient les Arnautes, la misère était à son comble; la famine sévissait dans l'armée en retraite comme parmi les milliers de fuyards qui suivaient la même route. C'est ainsi que nous atteignîmes Ipek, une assez grande ville, ancienne résidence du patriarche de Serbie. La ville, aux rues étroites et tortueuses, est bâtie dans le style turc. Par-ci par-là, surgit une maison qui étonne par son élégance; de grandes casernes, de nombreuses mosquées frappent les regards.

Ipek est au bord de la rivière Bistritza, à 536 mètres au-dessus de la mer, dominée par le rempart rocheux des Alpes de l'Albanie du nord, rocs dénudés sans aucune végétation. A dix minutes de la ville, se trouve le patriarcat, dont la haute muraille enserre la magnifique église d'ancien style byzantin et le nouveau palais, habité actuellement par le patriarche monténégrin. Autour de la grande cour se trouvent les habitations destinées aux hôtes de passage. Après la guerre des Balkans, Ipek fut attribuée au Monténégro; c'est

dans cette ville que se rencontrèrent dans leur retraite sur l'Albanie, la première et la seconde armée serbe.

La vaste étendue en dehors de ville était couverte de campements militaires, de colonnes de train et d'artillerie; dans la ville arrivaient des milliers de fugitifs, pâles et épuisés.

Venant de différents côtés, des parents et des amis se rencontraient, demandaient des nouvelles de leurs familles respectives, du foyer qu'ils avaient abandonné. Les rares magasins de la ville étaient fermés, leurs propriétaires, des Arnautes, ne voulant rien vendre à des Serbes. Impossible de trouver un logement; qui est-ce qui voudrait recevoir un Serbe dans sa maison, donner asile à un chrétien!

Il fallut donc coucher à la belle étoile, par 15 degrés de froid, sans feu, car il n'y avait pas de bois. Les provisions de voyage étaient presque épuisées; le bétail amené à grand'peine était si affaibli qu'il tombait au bord du chemin.

Tout à coup, le bruit se répand que l'armée serbe va prendre l'offensive, que cette triste retraite va se terminer! Les visages des fugitifs s'éclairent d'un rayon d'espoir. Hélas! peu après ils n'expriment plus que la désespérance la plus complète! Au lieu de recevoir l'ordre d'attaquer, les soldats, aussi bien que les fugitifs, reçoivent celui de préparer les véhicules pour le transport sur les routes de montagne, c'est-à-dire de les transformer en chariots à deux roues, car c'est le seul moyen de les utiliser sur les étroits sentiers à mulets

qui conduisent en Albanie par-dessus les gigantesques murailles de rochers.

Le vaste camp en dehors de ville devient un immense atelier; en toute hâte on scie et on transforme les chariots. Les soldats contemplent avec regret les véhicules qui les ont accompagnés déjà pendant quatre années de guerre. Autour de milliers de feux, alimentés par les restes des chariots, font cercle les soldats et les fugitifs qui sèchent leurs habits mouillés et chauffent leurs membres engourdis. L'anxiété, presque le désespoir, remplit leur cœur à la pensée de ce qui les attend. Comment traverser avec de faibles enfants, par un froid terrible, cette muraille de rochers qui se dresse devant eux? c'est la mort certaine pour beaucoup d'entre eux!

C'est dimanche; dans l'église du patriarcat, on célèbre le culte; les métropolitains serbe et monténégrin disent la messe. L'église est surpleine, jamais elle n'a contenu tant de monde. Un silence de mort règne dans le vaste édifice; puis les voûtes renvoient tristement l'écho de la prière du vieux métropolitain. « Alleluia! » répondent les assistants d'une voix tremblante et les yeux pleins de larmes. Ce sont des fugitifs serbes qui implorent le secours de Dieu avant d'affronter les dangers qui les attendent. En sortant lentement de l'église, je me dis : « Quel sort cruel poursuit le peuple serbe! Ecrasé par les Barbares, il a porté le joug de l'esclavage pendant cinq siècles. Pendant cinq cents ans il souffrit le martyre, jusqu'à ce qu'il conquît sa

liberté en versant son sang à flots. Pendant ces cinq cents ans, il n'est pas une génération dont le sang n'ait arrosé le sol natal, le défendant toujours à nouveau! Et maintenant, — maintenant ce trésor sans prix est enlevé à ce peuple!»

«Tschitscha, daj mi hleba», murmure une petite voix à mon oreille, interrompant le cours de mes pensées. Devant moi se tient le petit garçon qui nous a déjà, en cours de route, présenté la même requête. Lui aussi vient d'assister au culte avec sa mère; l'éclat de ses yeux s'est éteint, les traits enfantins sont tirés et pâlis.

Le temps presse pour la fuite; il faut se décider : ou bien rester ici à Ipek, se rendre à la merci des Arnautes, pour tomber finalement aux mains de l'ennemi; ou bien alors, bravant les intempéries et les fatigues du voyage, continuer à fuir.

Nous choisissons cette dernière alternative. Les chevaux fatigués sont échangés contre des ânes qu'il faut encore payer de 3 à 400 francs; tout le bagage est laissé en arrière sauf le pain, dont on ne peut se passer; mais une miche de pain, de maïs ou de seigle, coûte de 18 à 20 francs, et il faut payer en or ou en argent!

Maintenant, en avant! le froid et la tempête de neige augmentent, il semble que les éléments s'unissent aux ennemis pour écraser complètement la Serbie.

Deux chemins conduisent d'Ipek à Andrijewitza dans le Monténégro : l'un passe par Zljeb, le point le plus élevé des Alpes albanaises, et par Rozaj; le second traverse Rugow. Tous les deux dépassent 2200 mètres

d'altitude. Le chemin par Zljeb est de vingt kilomètres plus long. D'un pas fatigué, la triste procession dirige sa marche sur Zljeb, de fâcheuse réputation. Sept kilomètres de chemin jusque vers Mitrowitza, puis l'ascension commence.

Tout à coup le convoi s'arrête; des milliers de charrettes, des batteries démontées, des automobiles se heurtent, se confondent, s'entravent mutuellement. Impossible d'avancer; l'ordre est donné de brûler les chariots, d'anéantir les canons et les munitions. Tout ce qui ne peut pas être transporté à bras doit être détruit, il ne faut sauver que les bêtes. La nuit tombante empêche d'exécuter cet ordre; il faut de nouveau camper à ciel ouvert, à l'endroit où l'on se trouve, auprès des feux alimentés par les débris des chariots. Il se forme de petits groupes autour des feux, on apporte des débris de roues et de planches, pour n'être pas obligé de reposer sur les pierres couvertes de glace. On s'entretient à demi-voix, tristement, jusqu'à ce qu'on tombe de sommeil; le froid augmente, le feu baisse, les premières lueurs du jour éclairent des visages pâles, émaciés, sur lesquels se lit encore l'horreur de la nuit écoulée. Les enfants grelottants ne peuvent plus exprimer leurs désirs que par des gémissements plaintifs; un petit morceau de pain aussi noir que la terre, une pomme de terre froide, voilà tout ce qu'on peut donner à ces petits malheureux. Avec le jour commence la destruction du matériel militaire : des canons, des charrettes, des effets d'équipement, tout

est jeté dans l'abîme; puis on se remet en route, à la file, l'un derrière l'autre, par-dessus les rochers couverts de verglas et de pierres roulantes, marchant plus courbé que debout, glissant et trébuchant.

Tout à coup.... un cri! un cheval est tombé de l'étroit sentier dans le précipice; de nouveau un cri, plus désespéré et perçant que le premier.... le conducteur a été précipité à son tour.

Les heures s'écoulent dans une marche pénible; de tous côtés la mort et la destruction frappent les regards des fugitifs : au bord du chemin un cheval, presque mort d'épuisement, un bœuf aux entrailles pendantes, plus bas, un homme, le crâne fracassé.

Après les rochers nus et couverts de glace, voici tout à coup une épaisse forêt de sapins; là s'arrêtent une quantité d'animaux épuisés; ils restent immobiles et les yeux pleins d'une tristesse mortelle. La forêt s'épaissit et prend un air de mystère.... si nous allions ne pas retrouver la sortie!

Cette pensée glace le sang dans nos veines, car il n'y a pas de chemin; nous recueillons nos dernières forces pour atteindre le sommet, non loin de Zljeb. Enfin nous sommes en haut, et de nouveau dans la nuit noire; des pieds et des mains nous débarrassons la neige pour ériger un foyer primitif; mais comment faire du feu, quand, autour de nous, tout est gelé ou humide! Enfin nous réussissons à nous asseoir auprès d'une sorte de foyer: beaucoup de fumée, peu de flammes.

Quelques morceaux de pain, une poignée de neige en guise de boisson, voilà notre souper.

Partout règne un profond silence, seul le vent froid gémit et nous chasse la neige à la figure.

Très loin, au-dessous de nous, une petite lumière tremblote; elle disparaît, reparaît; un bruit de sanglots monte jusqu'à nous; on entend pleurer doucement, sans fin. Nous y allons, et à la faible lueur d'un cierge, nous reconnaissons la paysanne de la vallée de la Morava qui nous avait accompagnés jusqu'ici. Elle est assise là, pâle comme la mort, appuyée contre le tronc d'un sapin, tenant dans ses bras un petit corps sans vie, sur la tête duquel la lumière du petit cierge vacille.

« Mon enfant est mort, et je ne sais comment l'enterrer », nous dit la pauvre mère, les lèvres tremblantes. La respiration nous manque, nous frissonnons....

Le bel enfant, — savoureuse petite plante de la Morava — que la paysanne allait offrir à son père pour qu'il le couvre de baisers, le froid, la maladie l'ont détruit avant la rencontre tant attendue.

Nous creusons sa tombe sous le sapin où il a expiré et dans la rude écorce, nous avons gravé son nom :

SLOBADAN LJUBINKOVITZ
DE MORAVA
1908-1915.

Tête découverte, les regards pleins de tristesse fixés sur la petite tombe, nous rendons les derniers honneurs au malheureux enfant. Ce triste souvenir sera toujours

lié pour nous à celui du sombre voyage vers le terrible Zljeb.

Et maintenant que Dieu nous a accordé de surmonter tant de peines et de fatigues et d'avoir enfin la vie sauve, nous entendons encore résonner à notre oreille le « Tschitscha, daj mi hleba » du pauvre enfant.

Bonheur perdu.

Dans un hôpital de Sofia deux blessés sont couchés tout près l'un de l'autre : l'un est un jeune soldat bulgare, avec un visage réjoui, l'autre, un prisonnier serbe, la figure ravagée de rides. Il est blessé à la cuisse et se tient immobile dans son lit, regardant par la fenêtre d'un air absent. Un des médecins s'arrête auprès de lui, et remarquant combien il a l'air déprimé, essaie d'entrer en conversation avec lui pour le distraire un peu.

— D'où venez-vous? lui demande-t-il.

— D'Alexinatz, répond le prisonnier serbe à contre-cœur, semble-t-il.

— Est-ce là votre lieu d'origine?

— Non, je suis originaire d'un village du centre de la Serbie, mais je vis à Alexinatz où je suis instituteur dans une école publique.

— Pourquoi êtes-vous si abattu? avez-vous une famille?

Le blessé serre de nouveau les lèvres; la question a sans doute touché un point sensible dans son cœur.

— Si vous avez une famille, continue le médecin, il

ne faut pas vous faire de souci; votre blessure sera bientôt guérie, et alors vous pourrez retourner auprès des vôtres.

— Cela m'est égal si ma blessure se guérit ou non, reprend le malade.

— Pourquoi? est-ce que la perspective d'être bientôt guéri ne vous rend pas heureux?

— Non, oh non! répond-il.

Sa figure s'assombrit encore, l'expression de ses yeux est celle d'un homme sans espoir, pour lequel la vie n'a plus aucune valeur.

Et, en hésitant, il explique que son chagrin n'a aucun rapport avec ses soucis matériels, mais qu'il vient uniquement du fait qu'il ne sera plus le citoyen libre d'une libre patrie.

Il était habitué à ne respirer qu'un air de liberté, il ne comprend que le langage des oiseaux de chez lui; chaque printemps il guette l'arrivée des cigognes sur son toit; il ne pourra plus jamais être heureux.

CONCLUSION

C'est le privilège de la Suisse d'être un asile pour le monde entier ; elle ne demande pas à celui qui frappe à sa porte : « A quelle nation appartiens-tu? Quelle religion suis-tu? Quel est ton parti politique? » — Elle ouvre ses bras, tout grands, au premier qui se présente.... pourvu qu'il n'apporte pas une morale qui trouble la sienne.

Aujourd'hui même toutes les nations se croisent sur notre sol paisible; la vie est encore légère à supporter dans les villes et dans les villages, malgré la lourde atmosphère de guerre. C'est la paix sur le lac bleu.... la bonne humeur dans la verdure et les fleurs de ses rives. — Gravissons les collines, puis les hautes montagnes : jusque là-haut, chacun travaille, vaillant et paisible.

Des uniformes aux couleurs suisses, étrangères se mêlent dans la lumière du soleil : des soldats allemands, français, anglais se reposent chez nous ; dans l'air pur des montagnes, en face de leur puissante nature, ils essaient d'apaiser un peu l'ennui qui les ronge et d'oublier pour un instant la guerre qui épuise leur patrie.

Et, de beaucoup d'entre eux que la guerre a rendus sauvages et même féroces, nous nous efforçons, par notre amour, par notre sollicitude, de refaire des êtres humains, forts sans cruauté.

Tous ceux-là *ont encore une patrie*, dont ils peuvent toujours dire : « c'est la nôtre »; une patrie qui nous a confié ses fils pour que nous les lui guérissions; mais à côté d'eux, sur le même terrain, vivent des milliers d'êtres qui eux, *n'ont plus de patrie*, que la guerre a chassés de leurs foyers, comme la tempête déracine les plantes et les jette au vent. — Dépaysés partout, combien de contrées étrangères ont-ils traversées, sans but défini, avant d'arriver chez nous? — La Suisse allemande et la Suisse française les ont accueillis avec amour : elles ont aidé les étudiants, donné du pain aux affamés, pris les orphelins dans leurs propres familles; elles s'efforcent de refaire les existences brisées, de consoler les cœurs meurtris. Mais, que ce soit à Zurich ou à Lausanne, à Genève ou à Neuchâtel, partout où j'ai rencontré ces « sans patrie », j'ai trouvé des yeux prêts à pleurer, des visages pleins de tristesse, des joues creusées, une expression fatiguée, et cela même chez ceux dont la vie matérielle est assurée. Et, si on demande à ces pauvres âmes : « Alors, comment allez-vous? » c'est toujours par la même phrase douloureuse qu'elles répondent : « Oh! ne nous demandez rien! comment voulez-vous que nous vivions heureux sans patrie, sans foyer? » On essaie alors de les consoler, de les rassurer, on parle d'un avenir meil-

leur.... elles nous interrompent : « Nous avons aussi espéré, longtemps.... très longtemps. Mais, que pouvons-nous attendre? Revoir notre patrie? ce moment est lointain.... lointain....; si lointain que pas un de nous ne vivra jusqu'alors : tous les exilés, comme tous ceux qui sont restés là-bas, seront depuis longtemps couchés dans la tombe.... »

Mon cœur se serrait devant cette désespérance. Et dire que les enfants serbes eux-mêmes sont assombris par une nostalgie semblable! Peu rient encore de bon cœur. Mais si nous nous souvenons des terribles journées de fuite que nous venons de lire et de vivre, et que ces enfants ont vécues, alors nous comprenons combien de tels événements doivent s'être imprimés dans leurs yeux, dans leurs cœurs. Ils revivent tout le désespoir de la catastrophe de ce nouveau Kossowo.

Ici à Neuchâtel, où je mets le point final à mes notes, j'ai fait la connaissance de plus de 30 enfants serbes, qui font maintenant partie des meilleures familles de la ville. Un comité spécial, créé pour cette œuvre de bienfaisance, veille paternellement sur eux, ici comme à Lausanne. Chaque samedi, ces chers enfants, ces petites âmes innocentes, prennent tous ensemble des leçons de religion et d'histoire de leur pays. En outre, ils fréquentent les écoles obligatoires de la ville et arrivent déjà quelquefois à être les premiers de leur classe. Oh! les petits! vous avez raison. Priez et travaillez : c'est ainsi seulement qu'on réussit à accepter sa misère.

Oui, malgré tout, nous avons confiance. Nous espé-

A L'HOPITAL DE LA PROVIDENCE, A NEUCHATEL. — RÉCEPTION D'UN CONVOI D'ENFANTS SERBES EN JUIN 1916.

Au fond, le Dr de Reynier qui les vaccina et une sœur de l'hôpital.

A NEUCHATEL. — L'ÉCOLE DES ENFANTS SERBES.

Chaque semaine, les petits fugitifs se réunissent pour prendre ensemble des leçons de religion et d'histoire de leur pays. — Au fond, M. le Prof. Jordan Ylitch.

AU PREMIER PLAN, LA PRINCESSE RUSSE GALICINE,
la grande philanthrope entourée des enfants serbes de Lausanne et de Neuchâtel quelle a aimablement invites. A côté Mlle COMBE de Lausanne, qui chercha les enfants serbes à Athènes et à Salonique.

A VEVEY. LES ENFANTS SERBES, INVITÉS PAR LA PRINCESSE GALICINE, SE RENDANT A L'ÉGLISE POUR LA COMMUNION, A L'OCCASION DE LA JOURNÉE DE ST PIERRE ET PAUL.

rons, et nous ne cesserons jamais d'espérer que le ciel répondra à toutes les larmes versées par les cœurs serbes, aux soupirs et aux appels de tout un peuple et qu'il le reconduira dans sa terre, celle qui est à lui seul, celle qu'il aime par-dessus tout, parce qu'elle est.... sa *mère*.

O SRBIJO — MILA MATI

O SERBIE — MA MÈRE

Vieux chant national serbe qui s'adapte étrangement à la situation actuelle.

O Serbie, ma mère douce et bien-aimée,
Toujours avec amour je penserai à toi ;
Mon cher pays natal, petit foyer intime,
Ce n'est qu'auprès de toi
Que je trouve paix et bonheur.

Que sont les trésors de cette terre ?
Rien n'est comparable à ce que tu es,
Oh, laisse-moi vivre comme pâtre sur ton sol
Et mourir un jour en paix sur ton cœur.
En toi seule est tout mon bonheur !

Mais aujourd'hui, hélas ! tu nous a délaissés
En larmes se trouvent tes enfants mourants.
Mais notre sort un jour changera :
Nous voulons et devons te retrouver !
Que notre sang coule à nouveau pour toi !

Relève-toi donc, ô bonne et chère mère,
Redeviens pour nous ce que tu étais,
Que les larmes amères que nous pleurons sur toi
Nous unissent de nouveau entièrement à toi,
Car seule tu nous es : vie, gloire et bonheur !

Traduction libre.

AU PREMIER PLAN, LA PRINCESSE RUSSE GALICINE,
la grande philanthrope entourée des enfants serbes de Lausanne et de Neuchâtel quelle a aimablement invités. A côté Mlle COMBE de Lausanne, qui chercha les enfants serbes à Athènes et à Salonique.

A VEVEY. LES ENFANTS SERBES, INVITÉS PAR LA PRINCESSE GALICINE, SE RENDANT A L'ÉGLISE POUR LA COMMUNION, A L'OCCASION DE LA JOURNÉE DE ST PIERRE ET PAUL

rons, et nous ne cesserons jamais d'espérer que le ciel répondra à toutes les larmes versées par les cœurs serbes, aux soupirs et aux appels de tout un peuple et qu'il le reconduira dans sa terre, celle qui est à lui seul, celle qu'il aime par-dessus tout, parce qu'elle est... sa *mère*.

O SRBIJO — MILA MATI

O SERBIE — MA MÈRE

Vieux chant national serbe qui s'adapte étrangement à la situation actuelle.

O Serbie, ma mère douce et bien-aimée,
Toujours avec amour je penserai à toi ;
Mon cher pays natal, petit foyer intime,
Ce n'est qu'auprès de toi
Que je trouve paix et bonheur.

Que sont les trésors de cette terre ?
Rien n'est comparable à ce que tu es,
Oh, laisse-moi vivre comme pâtre sur ton sol
Et mourir un jour en paix sur ton cœur.
En toi seule est tout mon bonheur !

Mais aujourd'hui, hélas ! tu nous a délaissés
En larmes se trouvent tes enfants mourants.
Mais notre sort un jour changera :
Nous voulons et devons te retrouver !
Que notre sang coule à nouveau pour toi !

Relève-toi donc, ô bonne et chère mère
Redeviens pour nous ce que tu étais,
Que les larmes amères que nous pleurons sur toi
Nous unissent de nouveau entièrement à toi,
Car seule tu nous es : vie, gloire et bonheur !

Traduction libre.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 5

INTRODUCTION 7

CHAPITRE I. — *Quelques pages de l'histoire de la Serbie* 9

L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie. — Voix de la presse. — Contenu de la note serbe.

CHAPITRE II. — *De Zurich aux Balkans dans les temps orageux de la guerre* 22

CHAPITRE III. — *Lettres des Balkans* 36

CHAPITRE IV. — *De Nisch à Kragujevatz* 45

Impressions de voyage. — A l'hôpital militaire de Kragujevatz. — Quelques souvenirs particuliers.

CHAPITRE V. — *De Nisch à Belgrade* 57

Ma première nuit dans la zone de guerre. — Dans la forteresse pendant la canonnade. — Sur les première lignes de feu. — Sous les projectiles de l'aéroplane.

CHAPITRE VI. — *Coup d'œil rétrospectif* 68

La grande question des prisonniers.

CHAPITRE VII. — *Mon troisième voyage vers le nord, à travers les champs de bataille de Ralja à Belgrade* 77

Première journée à Belgrade. — La mission héroïque des braves Américains. — A la veille de la bataille de Tsiganlia. — Bataille de la Tsiganlia.

CHAPITRE VIII. — *Nouveau séjour à Nisch auprès des malades* 90

CHAPITRE IX. — *Dans les camps de prisonniers* .. 95

Pendant l'épidémie de typhus exanthématique. — L'épidémie elle-même, ses particularités. — Ma première nuit dans les baraques d'isolement auprès des malades du typhus exanthématique. — Origine du typhus exanthématique. — Mes adieux.

CHAPITRE X. — *De Serbie en Suisse en temps de guerre* 112

CHAPITRE XI. — *Jours sombres* 134

Défilé des armées géantes et reprise de la grande offensive. — Les grandes lignes de la politique des Balkans. — Traits de guerre. — Combats autour de Belgrade. — Exposé serbe. — Actions subséquentes dans l'intérieur du pays. — Point de vue allemand. — Compte-rendu bulgare. — Déclaration du général bulgare Bojadjew. — Les ennemis eux-mêmes avouent leurs actions. — La Serbie dans la plus profonde misère. — D'Ostende à Bagdad. — Les choses en resteront-elles là?

CHAPITRE XII. — *Trois visions de guerre* 168

Par le froid. — Les jours de fuite. — Bonheur perdu.

CONCLUSION 186

ERRATA : Page 108, ligne 14, lire : Christitch au lieu de Christich.

» 63, illustration, lire : une relique non-armée au lieu de désarmée. (Voir remarque p. 149).

БИБЛИОТЕКА ГРАДА БЕОГРАДА

200/2007

Imp. Delachaux & Niestlé s. a., Neuchâtel (Suisse)